

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

N°

THÈSE

397

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Bernard GAUDEUL

né à Bayonne le 8 février 1913

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

Saint Vincent de Paul

Précurseur de l'Assistance Publique

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

1938

LES ÉDITIONS FERNAND SORLOT

7, rue Servandoni à PARIS (VI)

LE DOYEN..... TIFFENEAU.

I. — PROFESSEURS

MM.	MM
Anatomie..... ROUVIÈRE.	Clinique des maladies du système nerveux GUILLAIN.
Physiologie..... LÉON BINET.	Clinique des maladies infectieuses LEMIERRE.
Physique médicale .. STROHL.	CUNÉO.
Chimie médicale. POLONOVSKI.	GOSSET.
Bactériologie Robert DEBRÉ.	Clinique chirurgicale } GREGOIRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale. BRUMPT.	LENORMANT.
Pathologie et thérapeutique générales BAUDOUIN	Clinique ophtalmologique .. TERRIEN.
Pathologie médicale . ABRAMI.	Clinique urologique.. MARION.
Pathologie chirurgicale .. CHEVASSU.	COUVELAIRE.
Anatomie pathologique LEROUX.	Clinique d'accouchements. } JEANNIN.
Histologie CHAMPY.	LEVY-SOLAL.
Pharmacologie et matière médic ^{le} TIFFENEAU.	Clinique gynécologique MOCQUOT.
Thérapeutique..... HARVIER.	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie. OMBREDANNE.
Hygiène et médecine préventive. TANON.	Clinique thérapeutique médicale RATHERY.
Médecine légale BALTHAZARD.	Clinique oto-rhino-laryngologique . . . LEMAITRE.
Histoire de la médecine et de la chirurgie LAIGNEL-LAVASTINE.	Clinique thérapeutique chirurgicale ... Pierre DUVAL.
Pathologie expérimentale et comparée .. FIESSINGER.	Clinique propédeutique M. VILLARET.
Hydrologie thérapeutique et climatologie CHIRAY.	Clinique de la tuberculose. BEZANÇON.
Clinique médicale . . } LOEPER.	Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte MATHIEU.
} CARNOT.	Clinique cardiologie . LAUBRY.
} CLERC.	Clinique d'Assistance médico-sociale .. CROUZON.
} Marcel LABBÉ.	Professeurs sans chaire } HOVELACQUE.
Hygiène et clinique de la première enfance LEREBoullet.	MULON.
Clinique des maladies des enfants NOBÉCOURT.	OLIVIER.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale H. CLAUDE.	VERNE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques . GOUGEROT.	

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM	MM
AMELINE : Pathologie chirurgicale.	GAYET : Physiologie.
BARIÉTY : Pathologie médicale.	DE GENNES : Pathologie médicale.
BÉNARD (Henri) : Pathologie médicale.	GIROUD : Histologie.
BERNARD (Etienne) : Pathologie médicale.	HAGUENEAU : Pathologie médicale.
BESANÇON (Justin) : Hydrologie.	HALPHEN : Oto-rhino-laryngologie.
BOULIN : Pathologie médicale.	HAZARD : Pharmacologie.
BULLIARD : Histologie.	HUGUENIN : Anatomie pathologique.
CATHALA : Pathologie médicale.	JOANNON : Hygiène.
CHEVALLIER : Pathologie médicale.	LACOMME : Obstétrique.
COSTE : Pathologie médicale.	LANTUÉJOL : Obstétrique.
DOGNON : Physique.	LAROCHE (Guy) : Pathologie médicale.
FEY : Urologie.	LAVIER : Parasitologie.
FUNK : Pathologie chirurgicale.	LELONG : Pathologie médicale.
GALLIARD : Parasitologie.	LEMAIRE : Pathologie expérimentale.
GASTINEL : Bactériologie.	LEVEUF : Pathologie chirurgicale.
DE GAUDART D'ALLAINES : Pathologie chirurgicale.	M ^{le} J LÉVY : Pharmacologie.
	LÉVY-VALENSI : Neurologie et Psychiatrie.

MÉNÉGAUX : Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET : Pathologie médicale.
 MOREAU : Pathologie médicale.
 MOULONGUET : Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN : Pathologie médicale.
 PETIT-DUTAILLIS : Pathologie chirurgicale.
 PIÉDELIEVRE : Médecine légale.
 PORTES : Obstétrique.

RENARD : Ophtalmologie.
 RICHET : Physiologie.
 SANNIÉ : Chimie biologique.
 SÈNÈQUE : Pathologie chirurgicale.
 TROISIER : Pathologie expérimentale.
 TURPIN : Pathologie médicale.
 VIGNES : Obstétrique.
 WILMOTH : Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

ALGLAVE : Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET : Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT : Physiologie.
 GUÉNIOT : Obstétrique.
 HEITZ-BOYER : Pathologie chirurgicale

MM

LARDENNOIS : Pathologie chirurgicale.
 LE LORIER : Obstétrique
 SCHWARTZ : Pathologie chirurgicale.
 VAUDESCAL : Obstétrique

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.

ALAJOUANINE }
 AUBERTIN.... }
 BRULÉ }
 CHABROL }
 DONZELOT .. }
 DUVOIR } Clinique médicale
 LIAN }
 PASTEUR-VALLÉY.
 RADOT
 SÉZARY

MM

BASSET }
 BROcq }
 CADENAT . . . }
 GATELLIER. . } Clinique chirurgicale
 MOURE }
 QUENU }
 VELTER }

MM.

ECALLE }
 METZGER } Clinique obstétricale

V. — CHARGÉS DE COURS

MM	CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
	LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
	RUPPE	Stomatologie.
	WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans des dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Bernard GAUDEUL

né à Bayonne le 8 février 1913

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

Saint Vincent de Paul

Précurseur de l'Assistance Publique

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

1938

LES ÉDITIONS FERNAND SORLOT

7, rue Servandoni à PARIS (VI)



A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A MA FEMME BIEN-AIMÉE
ET A NOTRE PETIT JEAN-MARIE

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

en témoignage de respectueuse gratitude pour
l'honneur qu'il nous a fait en acceptant de pré-
sider notre thèse.

A MONSIEUR LE DOCTEUR ROBERT CORNILLEAU

avec notre bien vive reconnaissance pour l'in-
térêt qu'il a porté à ce travail.

**A NOS MAITRES dans les hôpitaux
dont nous avons été l'externe**

Monsieur le Docteur E. RIST
Monsieur le Docteur H. GRENET
Monsieur le Docteur L. RAMOND
Monsieur le Professeur agrégé G. MENEGAUX
Monsieur le Professeur M. METZGER
Monsieur le Professeur O. CROUZON

*Nous tenons à remercier tout spécialement
MM. les Prêtres de la MISSION qui ont
mis à notre disposition leur bibliothèque et
leur compétence ; nous avons trouvé auprès
d'eux ce zèle inépuisable et cette souriante
charité de leur saint fondateur.*

INTRODUCTION

Etudier un homme comme saint Vincent de Paul, gloire de l'Eglise catholique, présentait un danger redoutable, celui de nous écarter du point de vue strictement médical que nous nous étions proposé de garder ; cet homme qui fut un champion dans tous les domaines, est capable d'émouvoir, trois cents ans plus tard, le chercheur le plus impartial, et l'indifférent le plus prévenu ; comment ne passionnerait-il pas le croyant ? Cependant nous avons voulu nous borner à noter objectivement sans parti-pris confessionnel, tout ce que saint Vincent, durant sa longue vie, réalisa pour le soulagement des pauvres, des malades, de ceux qui souffrent dans leur chair.

A ce titre, saint Vincent, véritable précurseur de l'assistance publique, mérite de retenir l'attention du médecin et de quiconque s'intéresse à ce curieux XVII^{me} siècle



Siècle bien curieux, en vérité ! bien décevant aussi pour qui se penche vers cette Faculté de Médecine de Paris, toute bouillonnante de querelles ridiculement mesquines. (1)

D'après la statistique de Franklin, Paris comptait en 1598, quatre-vingt seize médecins pour une population de 350.000 (?) habitants contre six en 1292. En 1634, cent un médecins et cent dix en 1658. A la fin du XVII^e siècle, le nombre des inscriptions variait entre quatre-vingt et cent. Entre maîtres et élèves, des relations véritablement familiales s'établissaient malgré les inégalités de fortunes — certains étudiants devaient mendier leur pain. Tous les cours se faisaient en latin sauf celui de chirurgie qui était professé en langue française. Aucun enseignement clinique ne venait s'ajouter à celui de la faculté ; l'Hôtel-Dieu était pratiquement le seul hôpital de médecine générale ; les rares étudiants qui voulaient approcher les malades, y parcouraient les salles sans aucune direction magistrale ; quelques-uns avaient parfois la chance d'accompagner un médecin dans ses visites particulières. C'était tout.

A vrai dire, pourquoi se fatiguer dans l'étude des symptômes lorsque la faculté montrait si peu de zèle à s'engager dans la voie du progrès ? Ne jurant que par HIPPOCRATE et GALIEN, elle mettait à défendre ceux-ci toutes les sup-

(1) Jules Roger : *La vie médicale d'autrefois*. Dr Delaunay : *Le monde médical parisien au XVIII^e siècle*. Paris, Librairie médicale et scientifique, 1906.

lilités de la scolastique et surtout le syllogisme tout puissant et sans appel. HARVEY, en Angleterre, aura beau découvrir la circulation du sang : hérésie ! s'écrira-t-elle, pittoresque GALIEN ne l'a pas dit !

Quelques titres de thèses soutenues en ces temps héroïques donneront une idée des graves problèmes qui retenaient l'attention des maîtres d'alors :

1576. — *Les fœtus ressemblent-ils plus à la mère qu'au père ?*

1589. — *L'air est-il plus nécessaire que la nourriture et la boisson ?*

1622. — *L'eau est-elle plus salubre que le vin ?*

1639. — *Doit-on saigner une jeune fille folle d'amour ?*

1641. — *Vivre seulement de pain et d'eau est-il salubre ?*

1643. — *S'enivrer une fois par mois est-il salubre ?*

1646. — *La femme est-elle un ouvrage imparfait de la nature ?*

1662. — *Le libertinage amène-t-il la calvitie ?*

1711. — *De tous les animaux, l'homme est-il le plus robuste ?*

1737. — *L'eau de vie est-elle de l'eau de mort ?*

1745. — *Les littérateurs doivent-ils se marier ?*

Remarquons que de telles soutenances entraînaient d'interminables discussions pendant plusieurs heures consécutives, voire une demie-journée.

« Saignare, purgare et clysterium donare ! » écrit Molière — dont la satire ne semble guère aller au-delà de la réalité. Tel était l'A.B.C. de la thérapeutique officielle au XVII^e siècle ; le représentant le plus émérite et le plus écouté de cette école, en vérité plutôt simpliste, était Guy Patin, homme remarquablement intelligent, polémiste redoutable, mais dont les qualités étaient mises au service du parti-pris le plus révoltant ; il estimait que le XVII^e siècle était le siècle de la pléthore, résultat de la « trop bonne chère » des parisiens. Aussi comment ne pas faire appel à la saignée, « la divine saignée », débarrassant l'organisme de cette « humeur peccante », cause de toutes les maladies et qu'il importe d'expulser. « Les idiots qui n'entendent pas notre métier s'imaginent qu'il n'y a qu'à purger, mais ils se trompent, car si la saignée n'a précédé copieusement pour réprimer l'impétuosité de l'humeur vagabonde, vider les grands vaisseaux et châtier l'intempérie du foie qui produit cette sérosité, la purgation ne saurait être utile.

Sa correspondance, dont nous extrayons les passages suivants, est le reflet fidèle de la mentalité médicale d'alors : « Depuis ma dernière, laquelle fut du 7 de février, un méchant rhume m'a tant pressé qu'enfin il m'a fallu tout quitter et me mettre au lit où j'ai été saigné

7 fois : Pro corysa, broncho, tussicula, febriculo et dolore ad latus dextrum in forte inspiratione. » (lettre du 10 mars 1648).

« Nous guérissons beaucoup plus de malades avec une bonne lancette et une livre de séné, que ne pourraient faire les Arabes avec tous leurs sirops et leurs opiats. (lettre du 29 mars 1648).

« J'ai depuis trois semaines traité un gentilhomme du Languedoc d'une très cruelle et très mauvaise petite vérole, âgé de dix-huit ans. Il a été saigné dix bonnes fois : et ante eruptionem et in ipsa eruptione et post plenam eruptionem. » (lettre du 2 novembre 1655).

Et enfin celle-ci du 19 juin 1661 : « J'eus hier une grande douleur de dents, laquelle m'obligea de me faire saigner du côté même : la douleur s'arrêta tout à coup comme par une espèce d'enchantement ; j'ai dormi toute la nuit. Ce matin, la douleur m'a un peu repris, j'ai fait piquer l'autre bras, j'en ai été guéri aussitôt. Je suis, Dieu merci, sans douleur. Je prétends que ces deux saignées me serviront pour pouvoir me purger sûrement ; je le ferai la semaine prochaine si j'en ai le loisir, mais il faudra tâcher de le prendre. » (1)

Les purgations, moins fréquentes que les saignées, étaient en effet précédées par celles-ci ; on n'utilisait ni purgatifs salins ni purgatifs huileux mais des purgatifs végétaux : casse, séné, sirop de roses pâles.

Quant aux lavements, on se doute qu'ils étaient eux aussi utilisés à tout propos. Quatre heures de l'après-midi était le moment le plus indiqué, croyait-on.

Tout cela nous explique pourquoi, dans les écrits de saint Vincent, ces trois thérapeutiques reviennent constamment ; les Filles de la Charité apprenaient notamment à saigner.

Si telle était la doctrine officielle enseignée à la Faculté, il est réconfortant de constater que certains médecins n'avaient pas pour le « magister dixit » la même vénération aveugle, ceux-là même qui étudiaient leur art dans la nature autant que dans les livres, et volontiers faisaient appel à l'expérimentation ; Pecquet découvrait le canal thoracique pendant que Guy Patin saignait soixante quatre fois, en huit mois, un rhumatisant, quatre fois sa belle-mère pour un point pleurétique et huit fois son beau-père pour une inflammation du poumon — tous deux âgés de quatre-vingts ans, et chaque fois « copieusement ».

Mais la figure la plus énergique peut-être, parmi cette poignée de médecins indépendants, est celle de Théophraste Renaudot ; le fondateur de la première « Ga-

(1) Guy Patin avait sur d'autres points, notamment sur l'allaitement maternel, des théories bien plus judicieuses : « Le lait de vache n'approche que de loin de la bonté de celui de la femme qui est tiré tout frais, tout nouveau, tout chaud et tout spiritueux. »

zette : (1) était médecin du roi (2) ; sa lutte contre la Faculté de Médecine est un des épisodes les plus colorés de sa vie, déjà passionnante. Notons qu'il créa outre la « Gazette », le Bureau d'adresses et de rencontres « qui servait d'intermédiaire entre le patron et l'ouvrier, le riche et le pauvre, le médecin et le malade », et les consultations charitables ; nommé en 1619 Commissaire Général des pauvres il voulut créer un hôpital mais la Faculté menait contre lui une lutte tenace, et le 25 octobre 1653, il mourait « gueux comme un peintre ».

Si la lutte était vive entre les médecins, elle était également ardente entre médecins et chirurgiens. Cette querelle eut son paroxysme lorsque chirurgiens et barbiers, (3), enfin réunis après des années de discorde, voulurent créer une Faculté distincte de l'autre. Guy Patin, toujours vigilant et agressif, s'importa et décida de châtier une fois pour toutes l'insolente audace « de ces laquais bottés, de ces estaffiers de Saint Cosme, de ces chiens grondants, de cette superbe racaille ».

Et plus loin : « Ne voilà-t-il pas une demande bien extravagante, bien ridicule ? Avez-vous vu jamais doctrine sans littérature ? Si on leur permettait de porter des robes et des bonnets pour leur prétendue doctrine en chirurgie, il faudrait en accorder autant aux apothicaires pour leur prétendue doctrine en pharmacie, et ceux-ci n'auraient-ils pas bonne grâce, quand il faudrait donner des lavements, ou faire l'onguent rosat ou diaphane, d'être ainsi équipés ? » Le Parlement donna raison à la Faculté et Guy Patin put triompher : « Saint Luc a été plus fort que Saint Cosme. » (4)

Ainsi les médecins, fiers de leurs privilèges et de leurs prérogatives, avaient le pas sur les autres. Quand on devait saigner le roi, le premier médecin ordonnait la signée et tenait le flambeau, le premier chirurgien opérait, et le premier apothicaire tenait le récipient.

Dans le domaine de l'obstétrique, cependant, ils s'inclinaient devant les sages-femmes ; Heccquet, ancien Doyen de la Faculté de Médecine, avait même publié une brochure sur l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes.

Tel était le milieu médical au temps de saint Vincent de Paul. Il nous a paru utile de nous y attarder quelque peu : sur cette toile de fond la figure intelligente, douce et pleine de bon sens de Monsieur Vincent ressortira bien mieux. Encore devons-nous dire quelques mots de

(1) 30 mai 1631.

(2) Et son fils Isaac, médecin de Richelieu.

(3) Les barbiers avaient le droit de faire quelques interventions de petite chirurgie. Ils étaient 40 à Paris en 1634, et 300 en 1743.

(4) Le Collège Saint-Cosme où les *apprentiz* chirurgiens apprenaient leur métier était situé sur l'emplacement actuel de l'Ecole Pratique.

l'état hospitalier ; nous en reparlerons plus en détail lorsque nous étudierons la Confrérie des Dames de la Charité de l'Hôtel-Dieu, mais dès maintenant nous pouvons dire qu'il laissait fort à désirer. Plus de cent ans après la mort de saint Vincent, Tenon, dans son fameux rapport sur l'Hôtel-Dieu et les autres hôpitaux parisiens, pouvait écrire notamment : « dans ces lits où l'on couche quatre ou six, la chaleur morbifique particulière à chaque malade est dénaturée et convertie en une chaleur commune. » Quatre à six malades dans le même lit ! Et jusqu'à douze en 1694, lors d'une grave épidémie ! On imagine difficilement pareil entassement de malheureux. Ce ne fut qu'en 1786 qu'on parvint à coucher un malade par lit.

Terminons par quelques notes sur la « peste » que nous rencontrerons si fréquemment au cours de ce travail : sous ce nom on désignait non seulement la peste proprement dite, mais encore la plupart des maladies épidémiques. Nous conserverons ce vocable pour la commodité de la lecture et sans préjuger de la nature véritable des redoutables épidémies qui ravageaient un monde en vérité peu armé pour les enrayer.

Cependant, dès le moyen-âge, quelques tentatives étaient faites dans un but de prophylaxie et de désinfection : fumigations avec des bois secs odoriférants, genévrier, frêne, bois d'aloès, ambre, musc ; il était recommandé d'arrosier les chambres « avec de l'eau de rose et du vinaigre, ou de l'eau froide et du vinaigre. » Le vinaigre était en effet très à la mode : « il faut en temps de peste, user du vinaigre à tous les repas, non seulement dans un but d'alimentation, mais encore à titre de médecine ; car il a cette double propriété de s'opposer à la putréfaction et à la corruption. » L'ail bénéficiait, lui aussi, de la même vogue.

A l'aurore du XVII^e siècle, quelques perfectionnements furent apportés : isolement et séquestration des malades, déclaration obligatoire des cas, désinfection des vêtements et des chiffons, suppression des animaux suspects, nettoyage des maisons et des rues ; un « prévôt de santé », créé en 1580, devait dépister les cas, les diriger vers l'hôpital — l'Hôtel-Dieu, ou, en cas d'encombrement, « vers Mont-faucon, les faux-bourgs Montmartre et Saint-Marcel » où des tentes étaient construites dans ce but.

Nous étudierons en leur temps, non seulement l'état déplorable des hôpitaux et hospices au XVII^e siècle, mais encore celui des institutions créées dans le but de venir en aide aux enfants, aux orphelins, aux aliénés, aux débauchés ; nous verrons la triste condition des prisonniers, des galériens, des mendiants, et les lamentables misères

que la guerre, la famine, les épidémies entraînaient à leur suite...

Vraiment, si Monsieur Vincent désirait occuper ses loisirs par quelque entreprise charitable, il n'avait que l'embarras du choix ! Eh bien, non ! Vincent ne choisira pas : il lui faudra tout prendre en mains, tout recommencer et par un des plus étonnants miracles du génie et du bon sens français, tout réussira, et son nom et ses œuvres, désormais associés, ne connaîtront ni les frontières de l'espace, ni celles des années.

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME

QUI ÉTAIT SAINT VINCENT DE PAUL ?

Quel était donc cet homme qui allait s'attaquer à tous ces problèmes, triompher de toutes les difficultés inhérentes à la nature des choses et à la malignité de certains ? Quel était ce brasseur d'affaires qui, pour sauver les plus petits et les plus misérables, n'hésitait pas à s'adresser aux évêques, aux ministres, aux reines et aux rois, au Pape lui-même ?

Cet homme qui a laissé à travers les siècles et les vicissitudes de l'histoire un nom parmi les plus aimés et les plus vénérés, les plus glorieux et les moins discutés, c'est Monsieur Vincent, « un ancien porcher, dira-t-il, et le fils d'un pauvre paysan ».

Sa vie

Il naît le 24 avril 1581 (1) dans un petit village des Landes, à quelques kilomètres de Dax, un modeste village qui a troqué son ancien nom de Pouy pour celui, moins obscur certes, de Saint-Vincent-de-Paul. Les Depaul sont des cultivateurs dont le plus clair de la fortune est représenté par une petite maison sans étage, faite de torchis et de pans de bois, et entourée de quelques arpents de terre.

Six enfants, dont Vincent est le troisième. Quand il aura six ans, il ira à son tour garder les moutons de son père. Cela durera jusqu'à douze ans. On pense à un conte pour petits enfants lorsqu'on rencontre, sous la plume de Saint-Vincent, quelques-uns des récits de sa prime jeunesse dont il ne parlait, d'ailleurs, que pour s'humilier davantage : « Au pays dont je suis, on est « nourri d'une petite graine appelée millet, que l'on met « cuire dans un pot ; à l'heure du repas, elle est versée « dans un vaisseau (2), et chacun de la maison vient « autour prendre sa réfection et s'en va, après, à l'ouvrage. »

Nous ne nous attarderons pas à cette période de sa vie qui, pour certains (3), expliquerait la vocation charitable du Saint. Ce que l'on peut dire, c'est que déjà nous voyons le jeune Vincent se pencher avec compassion vers les misères d'autrui ; maintes fois, au retour du moulin où sa famille faisait moudre le grain, il préleva de la farine paternelle pour la donner aux pauvres ; « de

(1) Et non 1576 comme on l'a longtemps cru.

(2) Vase.

(3) Henri Lavedan : *Monsieur Vincent, aumônier des galères*, Plon, 1928.

« quoi son père, qui était homme de bien, témoignait n'être pas fâché ». (1)

A douze ans, son père l'envoya étudier à Dax, au collège du Couvent des Cordeliers, avec le secret espoir, sans doute, de le voir entrer dans les ordres. Il y montre une intelligence si vive et si souple que Monsieur de Comet, avocat à Dax et juge à Pouy, le prend comme précepteur de ses deux enfants, tout en lui permettant de suivre les cours du collège. Vincent reste deux ans chez les de Comet.

Mais il ne tarde pas à s'apercevoir que la vocation religieuse l'attire ; autour de lui, il ne reçoit que des encouragements.

Le 20 décembre 1596, il reçoit la tonsure et les ordres mineurs en l'église collégiale de Bidache. Son père ayant vendu une paire de bœufs, il se rend avec cet argent à Toulouse pour suivre les cours de la Faculté de Théologie. Là, il est surpris désagréablement par l'indiscipline générale qui favorise d'incessantes querelles parmi les étudiants.

Sur ces entrefaites, son père meurt. Pour subvenir à ses besoins, le jeune étudiant va donner des leçons ; il s'installe non loin de Toulouse, à Buzet, et organise une petite institution qu'il conduira jusqu'en 1605.

Le 19 septembre 1598, il est sous-diacre ; deux mois plus tard, diacre.

Le 23 septembre 1600 il est élevé au sacerdoce ; son intelligence et sa science le font nommer curé de Tilly ; mais, pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer, cette nomination est attaquée en cour de Rome ; il semble s'être alors rendu dans la ville éternelle.

En 1604, le voici bachelier ; l'année suivante nous le trouvons à Bordeaux : que vient-il y faire ? On a parlé d'un siège épiscopal, qu'il aurait d'ailleurs refusé. Dès lors, les événements se précipitent, et vont l'entraîner dans la vie la plus aventureuse qu'on puisse imaginer.

A peine de retour de Bordeaux, le voici s'en allant à Marseille au sujet d'un héritage qui vient de lui échoir. Il arrive à Marseille, y règle rapidement ses affaires. On lui propose alors de faire l'étape Marseille-Narbonne par mer ; il accepte, malgré les dangers qu'une telle traversée, sur une mer infestée de pirates, peut présenter.

Et effectivement, voici le bateau pris en chasse, attaqué, capturé. Plus heureux que certains passagers qui sont rapidement exécutés, Vincent est fait prisonnier, amené à Tunis et vendu sur le marché. Écoutons-le narrer son aventure à son ancien bienfaiteur, Monsieur de Comet (2) : « Leur procédure en notre vente fut qu'après qu'ils nous eurent dépouillés tout nus, ils nous baillè-

(1) Abelly : *La vie du Vénérable Serviteur de Dieu Vincent de Paul*.

(2) Lettre écrite d'Avignon, après son évasion, le 24 juillet 1607.

« rent à chacun une paire de braies, un hoqueton de lin
« avec une bonnette, nous promenèrent par la ville de
« Tunis, où ils étaient venus expressément pour nous
« vendre. Nous ayant fait faire cinq ou six tours par la
« ville, la chaîne au col, ils nous ramenèrent au bateau,
« afin que les marchands vinssent voir qui pourrait
« bien manger et qui non, pour montrer comme nos
« plaies n'étaient point mortelles ; ce fait, nous ramenè-
« rent à la place, où les marchands nous vinrent visi-
« ter, tout de même que l'on fait à l'achat d'un cheval
« ou d'un bœuf, nous faisant ouvrir la bouche pour
« visiter nos dents, palpant nos côtes, sondant nos plaies
« et nous faisant cheminer le pas, trotter et courir, puis
« tenir des fardeaux, et puis lutter pour voir la force
« d'un chacun et mille autres sortes de brutalités. »

Acheté d'abord par un pêcheur, il fut bientôt revendu, car l'air de la mer lui était contraire, déterminant sans doute les incessantes rhino-pharyngites à quoi il était sujet. Son second maître nous retiendra davantage : c'était un vieillard, médecin spagirique (1), souverain « tireur de quintessences, homme fort humain et traita-
« ble », lequel « avait travaillé cinquante ans à la re-
« cherche de la pierre philosophale, et en vain quant à la
« pierre, mais fort heureusement à d'autres sortes de
« transmutation des métaux... Mon occupation était à
« tenir le feu à dix ou douze fourneaux ; en quoi, Dieu
« merci, je n'avais plus de peine que de plaisir. » (2)

Milieu étrange, en vérité, et préparation peu commune à une vie qui lui réserve d'autres expériences à tenter ! Quoi qu'il en soit, Vincent ne semble pas trop dépaycé ; il s'intéresse vivement à tout ce que fait son maître, notamment tout ce qui touche à la médecine, apprend un « secret » de guérison de la gravelle dont la formule a été retrouvée dans les archives de l'hospice de Marans (Charente-Inférieure) ; « Remède de Saint-Vincent-de-
« Paul contre la gravelle : Prenez térébenthine de Ve-
« nise, deux onces ; turbith blanc, deux onces ; mastic,
« galanga, girofle, canelle cubée, de chacun demi-once.
« Empâtez le tout ensemble avec demi-livre de miel
« blanc et une pinte d'eau-de-vie la plus forte. Laissez le
« tout en digestion quelque temps, puis la distillez. Il
« faut prendre le matin, à jeun, la quatrième partie d'une
« cuillère et observer à l'emplir d'eau de bourrache ou
« de buglosse ; en prendre autant de fois que l'on vou-
« dra, parce qu'elle ne peut être nuisible ; au contraire

(1) Les médecins *spagiristes* expliquaient les changements organiques du corps humain en santé et en maladie comme les chimistes de leur temps expliquaient ceux du règne inorganique. Paracelse fut, au XVI^e siècle, le fondateur et le chef de cette école.

(2) Ce séjour de saint Vincent en Barbarie permit à l'« avocat du diable », au cours de son procès de béatification, de tirer argument de ces expériences d'alchimie, « science diabolique ».

« elle est très bonne pour la santé et la principale opération est pour les urines. C'est pourquoi on n'y est point obligé de garder d'autre régime de vivre, sinon qu'il ne faut manger qu'une heure après ; et on peut aller à ses affaires ordinaires. On en verra l'expérience. Ce grand serviteur de Dieu l'a appris en Barbarie, lorsqu'il y était captif. »

Il est regrettable que nous soyons mal renseignés sur ce séjour de saint Vincent à Tunis. Il m'aimait fort, « écrit-il de son ancien maître, et se plaisait fort de me « discourir de l'alchimie et plus de sa loi » ; on devine que le vieillard a évalué à sa juste mesure l'intelligence vive et sans cesse en éveil du jeune captif ; il lui confie quelques petits secrets, dont nous n'avons pu retrouver que ce fameux médicament contre la gravelle : il lui fait préparer et administrer ses ingrédients. On présume même que le vieux tunisien voulait convertir Vincent pour en faire un disciple et un continuateur. La foi de ce dernier était solide ; d'ailleurs, un incident imprévu devait mettre fin à leurs relations. La renommée de ce Maître était telle que le Grand Sultan Achmet I^{er} l'appela auprès de lui ; Vincent l'accompagna. Mais notre alchimiste devait mourir en route. Saint Vincent était resté à son service un an à peine, de septembre 1605 au mois d'août 1606.

Un neveu hérita du captif et le revendit ; Vincent dut travailler la terre. Le voici revendu une troisième fois. Son nouveau maître est un ancien religieux niçois, qui fut lui-même capturé quelques années plus tôt, mais put recouvrer la liberté en apostasiant. Ce musulman de fraîche date a trois femmes ; Vincent en convertit deux, puis leur époux commun ; ils préparent de concert leur évasion, dans le plus grand secret ; ils s'embarquent, et le 28 juin 1607, Vincent aborde à Aigues-Mortes.

Il se rend à Avignon, puis à Rome où il entend poursuivre ses études. A la fin de l'année suivante, le Pape (1) l'envoie à Paris pour y traiter avec Henri IV une affaire secrète.

Vincent arrive à Paris en 1609 ; il y fait la connaissance de Monsieur de Bérulle, qui devient son directeur spirituel, et se fixe dans le faubourg Saint-Germain, non loin de l'hôpital de la Charité qu'on venait de construire et de l'Hôtel de la reine Marguerite de Valois. Celle-ci, ayant entendu parler des vertus du jeune prêtre, le prend au nombre de ses aumôniers, et le charge de distribuer ses offrandes aux pauvres. Nous arrivons au cœur même de la vocation charitable du futur Saint ; quelques doutes ayant envahi son âme (2), il se promet

(1) Paul V.

(2) Nous verrons dans quelles conditions.

désormais de consacrer toute sa vie au service des pauvres.

Il visite assidûment les malades de la Charité. Mais en 1612, il est nommé curé de Clichy, qui était alors une paroisse de paysans pauvres.

L'année suivante, nouveau changement : le voici précepteur de la famille de Philippe-Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, général des Galères du Roi. Nous verrons ce que cette fonction lui permettra de réaliser pour les bagnards.

En 1607, il quitte Paris pour Chatillon-les-Dombes en Bresse, dont il devient curé. C'est là qu'il va créer la première confrérie de la Charité. Là également qu'il mûrit son projet de fonder une congrégation de la Mission pour évangéliser les campagnes.

Il ne resta guère à Chatillon, qu'il quitta pour Paris le 23 décembre 1617. Il revenait chez les Gondi, recevait le 8 février 1619 le titre d'aumônier des Galères royales. Son activité se multiplie, ses créations aussi. Sa vie n'est plus qu'un enchevêtrement de voyages, de tournées d'inspection, de démarches, de réunions, d'entretiens, d'études ; sa correspondance accapare ses instants de repos et une partie de ses nuits. Il fait la connaissance de saint François de Sales et de sainte Chantal, de Jean-Jacques Olier et de Mademoiselle Le Gras ; collabore avec Richelieu, puis avec Mazarin. C'est un familier de la Cour ; il est le confident de la reine Anne d'Autriche ; il est près de Louis XIII mourant.

Premier supérieur de la Congrégation de la Mission qu'il vient de fonder, on le consulte pour nommer les évêques ; Il est à la pointe de la lutte contre le Jansénisme, il travaille à la réforme du clergé, organise les Conférences du Mardi — où le jeune Bossuet se fera remarquer, réforme les séminaires et les ordres monastiques, fait partie du Conseil de conscience d'où le chassera Mazarin qui ne goûte pas son indépendance ni sa franchise, envoie ses missionnaires en Italie, aux Iles Britanniques, en Pologne, à Madagascar, aide les fondateurs de l'œuvre des Missions Etrangères, veille à l'instruction des enfants dans les campagnes...

Est-ce tout ? non certes. Ce petit prêtre landais qui fait autorité en matière de dogme n'est pas un spécialiste des misères morales et spirituelles de son temps ; avec quel amour, quelle sollicitude et quelle vigilance ne se penche-t-il pas vers les déshérités, vers ceux qui souffrent, qui pleurent et désespèrent. Ce sont ces fleurons d'une couronne incontestée que nous nous proposons d'étudier en détail : Confrérie des Dames de la Charité, Confrérie des Dames de la Charité de l'Hôtel-Dieu, Filles de la Charité, action sociale des Prêtres de la Mission, Œuvre des Enfants-Trouvés, orphelinats, asiles pour les filles débauchées et les aliénés, lutte contre la mendicité,

création d'hôpitaux, œuvre des prisonniers, assistance aux galériens et aux esclaves de l'Afrique, assistance aux inondés, aux exilés et aux victimes de la guerre. Est-il, dans l'histoire du monde, un plus beau palmarès ?

Portrait physique et moral de saint Vincent

Pourtant, si quelqu'un ne paie pas de mine, c'est bien Monsieur Vincent : une tête assez volumineuse et un peu chauve, un vaste front ridé, une mâchoire forte et dégarnie, un nez épaté et de grandes oreilles, de solides arcades sourcillières : un campagnard, lourdaud et rustique, en somme. Mais quels yeux ! Deux petits yeux pleins de vivacité, de bonne humeur, et de compréhension. Et quel rayonnement de douce compassion !

Faisons plus ample connaissance. Saint Vincent méprisait les honneurs ; sa vie est une vie de continuel renoncement ; quelle n'était pas sa joie quand la caisse de la maison était vide, ou quand il apprenait que telle ferme de ses domaines était pillée. « O la bonne nouvelle, » disait-il, c'est maintenant qu'il faut faire paraître si nous avons confiance en Dieu. (1) Son désintéressement était tel qu'il voulut refuser le titre de supérieur général de la Congrégation de la Mission qu'il venait de fonder. Il semble avoir refusé un chapeau de cardinal que la reine Anne d'Autriche avait demandé pour lui. Et de fait, il ne figura jamais sur aucune promotion violette ou rouge. Son désintéressement lui permettait de tenir tête à tous, même à Mazarin, sans qu'aucune entrave limitât son champ d'action.

Intransigeant sur les principes, surtout lorsqu'il s'agissait de lui, il s'humiliait sans cesse ; il refusait les signes extérieurs de subordination de la part de ses confrères de la Mission dont il était pourtant le supérieur : croyait-il avoir scandalisé quelqu'un, fut-ce un mendiant ? Il se jetait à ses pieds et demandait pardon. Ne tirant jamais vanité de ses succès, il les attribuait à tout autre qu'à lui-même.

A cette humilité sincère et émouvante, il associait des mortifications corporelles : haïres, cilices (2), bracelets et ceintures de cuivre à pointes, discipline (3), posture inconfortable, absence de précautions contre le chaud et le froid, mortifications alimentaires, abstention volontaire de sensations agréables provenant des yeux, des oreilles et de l'odorat. Son zèle redoublait lorsqu'il voulait sauver une âme. Dans un siècle où le clergé n'observait pas toujours les vœux du sacerdoce, saint Vincent tint à rester farouchement chaste : quelles précautions ne pre-

(1) Abelly, *op. cit.* l. III, chap. III, p. 13.

(2) *Haïres et cilices* : vêtements en étoffe de crin ou en poils de chèvre ou de chameau que l'on mettait directement sur la peau.

(3) *Discipline* : cordelette à nœuds avec quoi le pénitent se fustigeait.

naît-il pas ! Nous verrons qu'il se préoccupa de préserver les autres, notamment les jeunes filles plus spécialement en danger.

Foi, espérance et charité, il possédait ces trois vertus théologiques à un degré suprême, ce qui lui permettait de se lancer avec ferveur et optimisme dans la lutte de chaque jour.

Dans ses rapports avec ses contemporains, il faisait montre de la plus exquise courtoisie. Jamais il n'essayait, par ses critiques, d'accabler qui que ce fut : « L'aigreur n'a jamais servi qu'à aigrir », disait-il. Cela n'allait pas toujours sans effort, car il devait lutter contre son humeur bilieuse et mélancolique ». Quand il s'agissait de corriger, il le faisait avec douceur et précaution. Bienveillant envers tous, il se faisait une joie de pouvoir mêler à ses phrases quelques mots de la langue maternelle de ses interlocuteurs, notamment le gascon, le basque, le bressois, le picard, l'italien ou l'allemand.

Cette douceur et cette bonhomie, qui n'avaient rien d'artificiel, lui permettaient d'aborder avec autant de chance ceux que la vue d'une soutane aurait pu mal disposer : hérétiques, forçats ou débauchés.

Son esprit d'indépendance ne l'empêchait pas de pratiquer l'obéissance envers les pouvoirs établis : Roi, Pape, Evêques, Ministres. Il lutta au contraire sans répit pour consolider l'autorité supérieure, garantie de l'ordre social auquel il aspirait.

L'homme d'action

Voilà le saint. Que dire de l'homme d'action ? Il était la prudence même, et ceci explique bien des choses : saint Vincent ne lançait jamais une œuvre sans la mûrir longuement, fut-ce des mois ou des années ; il consultait ceux dont les connaissances spéciales pouvaient lui servir, fouillait les livres, se recueillait dans la prière. Le voici enfin décidé ; il commence petitement avec patience et obstination, se plie avec souplesse aux circonstances, modifie selon les résultats de l'expérience en cours. Toutes ses œuvres sont le fruit d'une telle évolution. Les règlements sont d'abord provisoires ; ils ne seront définitifs que plus tard, parfois après sa mort.

Ce qui pourrait sembler lenteur et indécision n'est en réalité que pur bon-sens ; il a, nous allons le voir, le génie de l'organisation. Certaines de ses initiatives furent étonnamment hardies. Nous devons d'ailleurs reconnaître que souvent des suggestions extérieures en furent à l'origine, ce qui ne diminue nullement le mérite du réalisateur.

La journée de saint Vincent ne différait guère, dans ses grandes lignes, de celle de ses confrères missionnaires. « Nous nous levons le matin à quatre heures, écrit-il à « sainte Chantal, employons une demi-heure à nous ha-

« biller et à faire notre lit, faisons une heure d'oraison
 « mentale ensemble à l'église, récitons prime, tierce, sexte
 « et none ensemble. Puis nous célébrons la Messe, chacun
 « à son rang. Cela fait, chacun se retire à sa chambre
 « pour étudier. A dix heures et demie, on fait un examen
 « particulier sur la vertu qu'on tâche d'acquérir, puis
 « l'on s'en va au réfectoire, où l'on dîne, avec portion et
 « lecture de table. Cela fait, on va adorer le Saint-Sacre-
 « ment et dire l'*Angelus Domini nuntiavit Mariæ* et
 « l'on fait ensuite une heure de récréation ensemble.
 « Après quoi, chacun se retire à sa chambre jusqu'à
 « deux heures, qu'on récite vêpres et complies ensemble.
 « Après quoi, l'on retourne à sa chambre jusqu'à cinq
 « heures, qu'on récite matines et laudes ensemble. Puis
 « l'on fait un autre examen particulier et l'on soupe en-
 « suite, et l'on fait une heure de récréation ; laquelle
 « achevée l'on va à l'église faire l'examen général, les
 « prières du soir et la lecture des points de l'oraison du
 « lendemain au matin. Cela fait, l'on se retire à sa cham-
 « bre et se couche à neuf heures... Nous faisons nos
 « solitudes (nos retraites) tous les ans, tenons chapitre
 « tous les vendredis au matin, où chacun s'accuse de
 « ses manquements, reçoit la pénitence que le supérieur
 « lui donne... Le soir du même jour, l'on fait une con-
 « férence sur le sujet de nos règles et de la pratique des
 « vertus. »

Emploi du temps chargé, en vérité ; mais que dire des nombreuses visites qu'il recevait, des audiences qu'il accordait à qui voulait un conseil ! Dans la journée, c'était les étrangers à Saint-Lazare, le soir ses confrères. Et que de réunions, à Saint-Lazare, chez les Filles de la Charité à la Visitation, au Conseil de Conscience, à la Compagnie du Saint-Sacrement (où il était fort écouté, chez les Filles de la Providence dont il fut supérieur ! Les docteurs le consultaient sur le dogme, les évêques sur les affaires de leur diocèse, les supérieurs sur celles de leur communauté, les familles sur leurs difficultés intérieures. Ajoutons les visites de malades, et les milliers de lettres à tous ses missionnaires de province, à Mademoiselle Le Gras et aux Filles de la Charité, à tous ceux qui lui écrivaient et qu'il se gardait bien d'oublier ; ces relations épistolaires multiples nécessitèrent bientôt, en 1645, l'aide d'un secrétaire, son compatriote le Frère Bertrand Ducournau, puis un deuxième l'année suivante, le Frère Louis Robineau.

Notes psychologiques sur saint Vincent

La forte constitution de saint Vincent et la discipline corporelle qu'il s'imposait lui permirent d'accomplir jusqu'à quatre-vingts ans son labeur écrasant.

Il parvint à la mort dans la plénitude de ses fonctions mentales.

Saint Vincent était doué d'une nature ardente ; constamment à la poursuite de la perfection, dont il se croyait sincèrement très loin, il se consumait dans un amour intense envers Dieu. Cette recherche brûlante, ces élans passionnés auraient pu entraîner, chez un homme plongé au vif de la lutte quotidienne, les dérèglements les plus graves dans le domaine de la psychologie.

Il n'en fut rien ; et il ne paraît pas téméraire d'attribuer à sa race et à ses origines le salutaire effet du contre-poids. Saint Vincent était un paysan ; il avait gardé les bestiaux jusqu'à douze ans ; ses ancêtres étaient tous paysans ; il a toujours gardé l'allure lourde et un peu gauche de ceux qui travaillent la terre. De plus, il était gascon ; de là cette intelligence fine, vive, pénétrante, ce coup d'œil rapide, ce flair de la difficulté, cette intuition de la manœuvre à exécuter pour contourner l'obstacle. De là aussi cette prudence foncière, cette méfiance instinctive des apparences faciles ; combien de fois demanda-t-il des délais à ceux qui le pressaient d'agir ! Rien n'était commencé qui ne fut préparé longtemps à l'avance et dans le détail. En vrai gascon, il ne s'avoua jamais vaincu ; subissait-il un échec ? il portait la lutte ailleurs, sur un terrain mieux préparé, avec des armes neuves, et toujours cette même ardeur et ce même enthousiasme.

En se penchant sur l'œuvre qu'il a laissée, en lisant ses *Entretiens* et ses *Lettres*, en étudiant ses méthodes de travail, on est frappé de voir l'équilibre qui se dégage de l'ensemble. Entrons dans le détail.

Nous avons relevé, au cours de notre étude, quelques troubles de la mémoire, notamment la mémoire des noms et le souvenir des citations ; de là, au cours de ses entretiens, de petits incidents dont il s'excusait avec bonne humeur, et qu'il soulignait pour s'humilier davantage. Par contre, sa connaissance des hommes et son expérience de la vie lui permettaient, en toute circonstance, de porter un jugement rapide et sûr ; les personnalités officielles et les simples particuliers n'hésitaient pas à lui demander conseil.

Aucune altération du sens de l'auto-critique ; compatissant et indulgent envers ses contemporains dont il pardonnait les égarements sans cependant les minimiser, il fut toujours sévère envers lui-même ; il notait ses moindres défauts et ne leur cherchait aucune excuse, persuadé que l'acte d'humilité fait en public était le meilleur moyen d'en éviter le retour.

Dans le domaine de l'affectivité, nous avons déjà signalé le tempérament « bilieux et mélancolique » qu'il prétendait avoir ; mais il se faisait violence, on admirait même son égalité d'humeur. « Je m'adressai à Dieu et le priai instamment de me changer cette humeur sèche et

rebutante et de me donner un esprit doux et bénin, et, par la grâce de Notre-Seigneur, mon attention à réprimer les bouillons de la nature m'a délivré quelque peu de cette humeur noire. » (1)

C'était un émotif. La vue de la misère — et il ne la fuyait certes pas, lui arrachait des larmes de pitié. Rien chez lui du haut fonctionnaire que la multiplicité des obligations et l'éloignement des petites réalités quotidiennes retranchent derrière un froid bureau administratif ; rien non plus de la sensiblerie du pusillanime dont les réactions neutralisent la volonté.

Nous avons parlé de l'« homme d'action » ; il le fut dans tous les domaines où son inépuisable ardeur au bien l'entraînait, avec quelle mesure et quelle lucidité ! Comme on est loin, avec lui, de l'hypomaniaque !

Ses maladies et sa mort

Si le cerveau était un modèle d'équilibre et de solide organisation, le corps ne fut pas épargné. Il allait souvent à l'infirmerie de Saint-Lazare : écoutons-le encourager les autres malades : « Ne craignez pas, mon frère, j'ai eu ce mal en ma jeunesse et j'en suis guéri. J'ai eu le mal de la courte haleine et je ne l'ai plus ; j'ai eu des descentes et Dieu me les a remises ; j'ai eu des bandeaux de tête qui se sont dissipés, des oppressions de poitrine et des débilités d'estomac dont je suis revenu. Attendez avec un peu de patience... »

Il faisait fort peu de cas de sa santé, mais obéissait assez docilement aux prescriptions médicales. Asthmatique dans sa jeunesse, semble-t-il, il était fréquemment atteint d'infection des voies respiratoires : rhinites, pharyngites, bronchites.

Mais ce qui le fit le plus souffrir, ce fut d'une part l'état variqueux de ses membres inférieurs qui ne tarda pas à couvrir ses jambes d'ulcères, d'autre part le paludisme rapporté de Tunis. Ces accès palustres : « ma petite fièvre », disait-il, se manifestaient tantôt sous forme de « fièvre tierce », tantôt sous forme de « fièvre quarte », selon les saisons et les années.

Mais suivons-le tout au long de sa vie.

C'est en 1615, pendant son séjour chez les Gondi, qu'il commença à souffrir de ses jambes ; les douleurs étaient parfois si vives qu'il devait demeurer allongé.

En 1631, il fut contraint de s'abstenir de longues marches ; pendant quelque temps, il put faire les grandes étapes à cheval. Au cours de l'année 1644, nouveaux accès palustres : délire, prostration, on crut qu'il allait mourir, mais il se rétablit peu à peu.

En 1649, de longs et violents accès de fièvre tierce le

(1) Abelly, *op. cit.*, t. III, ch. XII, p. 177.

surprirent à Richelieu ; il dut rentrer à Paris en carosse ; l'archevêque lui interdit de monter à cheval à cause des souffrances nouvelles qui en résultaient, et lui prescrivit de se déplacer désormais en carosse.

L'année 1651 le vit à nouveau en danger : pendant plusieurs jours il donna de vives inquiétudes à son entourage, en raison d'une fièvre élevée ; les détails manquent.

En mars 1655, nouvelle alerte : une jambe douloureuse et œdématisée l'obligea de garder la chambre dans l'immobilité la plus absolue. La fièvre reparait. Quand la convalescence lui permettra de se lever, ce sera avec de grandes difficultés ; désormais de la raideur **articulaire** limitera les mouvements de ses genoux et nécessitera l'emploi d'un bâton. Notons les conseils qui lui furent adressés le 14 novembre de la même année par Louise de Marillac : « Ce 14 novembre, mon très honoré Père, permettez-moi de vous dire qu'il est absolument nécessaire que votre jambe ne soit pas un demi-quart d'heure pendante, ni qu'elle sente du tout la chaleur du feu. Si elle a froid, la faut réchauffer avec linge chaud par dessus les chausses. Et si vous jugez à propos, mon très honoré Père, d'essayer cette douce pommade, en frottant légèrement et par dessus un linge mouillé en deux doubles dans de l'eau tiède, j'espère que cela y fera du bien. Quand le linge sera froid, il faudra le remouiller ; mais que l'eau ne soit pas chaude, ni du tout froide. Les saignées ont affaibli votre corps avec le mal ; et quand vous posez le pied à terre, la chaleur avec les humeurs y sont comme à la partie la plus faible. Je voudrais bien que vous ne prissiez pas si grande quantité de verres d'eau et laissiez les entrailles se tempérer et rafraîchir, pour ne pas envoyer si violemment la chaleur à la pauvre jambe malade. Avec l'avis du médecin, peut-être que le poids de demi-écu de cristal minéral dans le premier verre d'eau aiderait à passer plus facilement le reste. Ne suis-je pas bien téméraire de vous parler de la sorte ? Mais je sais que c'est à vous, qui savez que je suis, en vous demandant votre bénédiction, mon très honoré Père, votre très humble et très obligée servante. Louise de Marillac. Je prends tous les jours un demi-gros de thé et m'en trouve fort bien ; il donne de la force et de l'appétit. »

Deux ans avant sa mort — il avait soixante-dix-huit ans, un accident survenu à son carosse détermina un violent choc crânien qui aurait pu avoir de fâcheuses conséquences.

Au cours de l'hiver 1658-1659, les ulcères variqueux s'ouvrirent à nouveau et suppurèrent abondamment ; saint Vincent dut encore s'immobiliser ; il crut sa mort prochaine. Mais une amélioration se dessina au printemps suivant, au point qu'il put écrire à Louise de Marillac : « Je me porte mieux, par la Grâce de Dieu et votre

« assistance. J'ai eu un accès de fièvre causé par un
« accident de froid, qui me causa le frisson et la chaleur
« ensuite à l'ordinaire ; c'est une espèce de fièvre à la-
« quelle j'ai été fort sujet. L'une de mes jambes, incom-
« modée depuis environ un an, est guérie, et je ne la panse
« plus ; l'autre se porte mieux, Dieu merci. Je la fais pan-
« ser en la manière que ma dite demoiselle m'a ordonnée.
« Pour le renouvellement de mes cautères, qui purgent
« beaucoup depuis quelque temps, je m'en rapporte. J'ai-
« me mieux croire que ce sont ses prières et la neuvaine
« que sa charité a fait faire pour moi...

Quelques semaines après, une « fluxion de l'œil
fut l'origine de nouvelles souffrances ; son médecin pres-
crivit l'application de sang de pigeon fraîchement tué ;
mais le malade refusa de faire souffrir cet animal pour
son seul soulagement à lui.

A la fin de l'année 1659, il dut renoncer à la messe
dans l'église de Saint-Lazare ; il la célébrait à la chapelle
de l'infirmerie. Il dut bientôt se munir de béquilles.

La cachexie progressait lentement ; les ulcères suin-
taient en abondance, au point de tremper ses bas et de
mouiller le plancher. Les douleurs lui arrachaient, pour
toute plainte, ces mots : « Ah ! mon Sauveur, mon bon
Sauveur ! » Durant l'été de 1660, le mal empira ; l'appétit
disparut ; le médecin lui prescrivit du consommé et un
peu de poulet : son estomac ne toléra ni l'un, ni l'autre.
Venait-on à la plaindre ? « Ce n'est rien comparé à ce
que mes péchés m'ont mérité », répondait-il. La mort
était proche ; il le savait, et il s'y préparait avec le même
soin qu'il apporta toute sa vie à ses moindres actions.
Déjà, le 14 février précédent, un de ses plus chers con-
frères, un de ses plus intimes confidents, Monsieur Por-
tail, était mort ; le 15 mars décédait également Louise de
Marillac qui fut, nous le verrons, la collaboratrice la plus
intelligente et la plus zélée : « Vous prenez les devants,
lui avait-il écrit, je vous rejoindrai bientôt.

Le 18 septembre, sa faiblesse s'accrut ; une demi-
sommolence le surprit, qui devait s'accroître peu à peu.

Le frère vient en attendant la sœur », plaisantait-il.
Le 26, le médecin ordonna une légère purgation, et con-
seilla l'administration des derniers sacrements. L'agonie
du Saint, profondément émouvante, dura toute la nuit : à
deux heures du matin, son visage, jusque là coloré, pâlit
subitement et se couvrit de sueur. Deux heures plus tard
mourait l'humble Monsieur Vincent.

L'autopsie fut faite, qui ne révéla aux médecins aucune
anomalie notable. Toutefois la rate présentait une concrétion
calcaire, semblable à un jeton d'ivoire ; un des bio-
graphes du Saint, Collet, qui vit cet « os » dans sa jeu-
nesse, écrit à son sujet : « Bien des gens ont attribué cette
production insolite à la violence qu'il s'était faite pour
combattre une humeur sévère et mélancolique, que la

nature et le tempérament lui avaient donnée. » P. Coste note que la Sœur de Geoffre, du secrétariat de la communauté, crut avoir retrouvé la précieuse relique. Peu de temps avant sa mort, en 1893, elle remit l'objet à Monsieur Mailly, prêtre de la Mission. Des médecins l'examinèrent au microscope, en firent l'analyse, et reconnurent un simple fragment calcaire sans aucune trace de matière organique. (1)

LA CORRESPONDANCE ⁽²⁾ DE SAINT VINCENT

On évalue à plus de trente mille le nombre des lettres écrites par le Saint ou par l'un de ses secrétaires mais avec sa signature. Il ne reste plus, aujourd'hui, que quelques mille huit cent lettres intactes. Sa correspondance avec Louise de Marillac, Mademoiselle Le Gras, est particulièrement abondante : quatre cent lettres environ ; chaque semaine, il écrivait aux supérieurs de ses maisons à Marseille, Rome, Gênes, Turin, Varsovie, pour ne citer que les principales.

Il tenait à conserver ces relations épistolaires, même lorsqu'il n'avait que peu de choses à écrire ; aussi dut-il, dès 1645, nous l'avons déjà signalé, prendre un secrétaire, bientôt doublé par un second.

Son style est vif, rapide, concis, clair et souvent enjoué ; il écrivait sans obéir à un horaire, et d'où il se trouvait : ainsi note-t-il dans une lettre du 30 juin 1656 :

Je vous écrit ce mot de la ville, où je me trouve, dans la nuit et fort pressé. » Certaines fois, la nuit, vaincu par le sommeil, il s'endormait en écrivant.

Cet homme, pris par tant d'occupations, ne négligeait pourtant aucun détail, même le plus minutieux. Cependant, des répétitions, quelques oublis, des lettres expédiées sans être achevées témoignent d'une distraction au fond assez excusable de la part d'un homme accaparé par tant d'œuvres et voulant se donner à chacune en entier.

Nous verrons l'intérêt que portait saint Vincent à la santé de son correspondant : toujours un mot aimable pour compatir à la douleur, souvent un conseil médical ; sa correspondance est, pour le médecin, une lecture pleine d'attraits.

LES « ENTRETIENS »

Tous les textes de ses conférences aux Filles de la Charité n'ont pas été retrouvés ; la première en date qui soit conservée est du 31 juillet 1634 ; puis plus rien

(1) Collet, *la Vie de saint Vincent de Paul*, Nancy, imp. A. Lescure, 1748 t II, p 46.

(2) P. Coste : *Saint Vincent de Paul, Correspondance, Entretiens, Documents*. Paris, Gabalda, 1920 1925. 14 vol. in 8°

pendant six ans ; et parmi celles qui vinrent ensuite, combien n'ont laissé aucune trace !

Après chaque entretien, les Sœurs s'efforçaient d'en reproduire les termes aussi fidèlement que possible ; le texte ainsi rétabli était recopié sur des cahiers dont beaucoup s'égarèrent ; ensemble bien disparate quant au style car plusieurs Sœurs collaboraient. Saint Vincent leur facilitait la tâche en prêtant son canevas : c'est du moins ce qui paraît résulter de cette lettre de Mademoiselle Le Gras en date du 25 janvier 1643 :

J'espère que nos sœurs feront bon usage de l'instruction que votre charité nous a donné aujourd'hui. Leur cœur est tout rempli de désir pour cela et souhaiterait bien s'en souvenir toujours. Ce qui me fait vous supplier très humblement de nous envoyer le petit mémoire des points que vous en aviez. Il me semble qu'il me fera souvenir d'une bonne partie de ce que notre bon Dieu nous a fait dire par votre bouche .

Le sujet de l'entretien était choisi selon les circonstances, les besoins, les suggestions de Louise de Marillac ; il le faisait connaître à l'avance par un billet adressé aux maisons de Paris et de la banlieue ; ce même billet précisait le jour et l'heure. Souvent il donnait des conseils pratiques sur les œuvres que les Filles de la Charité aidaient de leur zèle : pauvres, malades, enfants trouvés... Nous y reviendrons plus loin.

Les entretiens avaient pour cadre la maison-mère des Sœurs ; le nombre des assistantes passa de douze le 31 juillet 1634 à quatre-vingts ou cent par la suite ; saint Vincent insistait sur la nécessité d'une fréquentation assidue.

Il s'agissait véritablement d'entretiens : rien du sermon ni de la sèche conférence ; entre les Sœurs et lui s'établissait un réseau de questions posées et de réponses.

La dernière conférence où j'ai assisté, dit-il le 22 janvier 1646, m'a donné une grande consolation ; chacune rapportait ingénument ses pensées, et il me semblait que c'étaient des étincelles qui allumaient un grand feu, que c'était une chandelle qui allumait les autres. Saint-Vincent, d'ailleurs, animait cette conversation, tour à tour ironique et émouvante, truculente et pathétique. Voici deux textes bien différents qui illustrent ce que nous disions plus haut de la « physionomie morale », si expressive, du saint :

Conférence du 19 septembre 1649 : « Une autre manière de témoigner à Dieu que nous l'aimons est de souffrir les injures, les calomnies, les peines, quelquefois assez fâcheuses, qui se rencontrent en notre vocation, et que le saint amour de Dieu adoucira. A propos de cela, mes filles, quand vous entendrez dire, (à ces mots, M. Vincent changea de ton de voix et les larmes lui vinrent aux yeux), quand vous entendrez dire qu'une sœur est

sortie, méconnaissante des grâces que Dieu lui a faites, ne vous en étonnez pas, pleurez sa perte... »(1). Et voici saint Vincent parler, avec quelle saveur, de la nécessité pour les sœurs de se corriger mutuellement :

Conférence du 15 mars 1648 : « Je vous ai dit ce mot de *punaïse*, mes sœurs, parce que c'est une maladie ignorée de ceux qui la portent. Ils ont un estomac gâté, une haleine puante, qui infecte tous les autres, et ils ne le sentent pas eux-mêmes. Un empereur en était atteint si fortement que personne ne pouvait s'arrêter auprès de lui. Le cœur bondissait aussitôt à ceux qui en approchaient, et il n'en savait rien. Un de ses amis lui dit un jour : « Sire, vous devriez consulter sur votre *punaïse* quelques habiles médecins ; ils vous donneraient peut-être quelque remède ».

— « Eh quoi ! dit-il, suis-je *punaïse* ? »

— « Vous l'êtes à un point, lui dit l'autre, que personne ne peut durer auprès de vous ».

— « Eh ! comment me l'a-t-on si longtemps celé ! Comment mes amis ne me l'ont-ils point dit ! Comment ment ma femme ne m'a-t-elle point averti ! »

Il s'en alla trouver l'impératrice :

— « Comment ma mie, ne m'avez-vous jamais dit que j'étais *punaïse* ? »

— « Hélas ! sire, dit-elle, je n'avais garde, car je pensais que l'haleine de tous les autres hommes sentait comme la vôtre. ... »

Or, il y a la *punaïse* du péché qui infecte les âmes, comme l'autre infecte le corps ».

SAINT VINCENT ET LA MÉDECINE

1. Culture médicale de saint Vincent

Saint Vincent a touché toutes les misères ; il a sondé toutes les plaies de son époque, s'intéressant tout spécialement à la médecine et à la thérapeutique ; mais ce grand créateur d'hôpitaux et d'hospices, ce directeur d'asile et de maison de correction n'avait aucune investiture d'aucune Faculté ; d'où venaient donc ses connaissances médicales ?

Pour Laignel-Lavastine et J. Vié (2), deux circonstances paraissent avoir eu sur lui une influence considérable : son séjour en Tunisie et ses fonctions de précepteur auprès d'enfants de caractères difficiles. Nous avons narré sa captivité chez ce vieux « médecin spagirique » qui voulait l'initier aux mystères de l'alchimie ; sceptique

(1) Cette note entre parenthèses est de la Sœur qui transcrivit l'entretien ce jour-là.

(2) Laignel-Lavastine et J. Vié : *la vie médicale de saint Vincent de Paul*, in *Revue des Etudes Historiques*, 1930, p. 129 136

quant aux résultats de cette pseudo-science, il eut tout de même son attention attirée sur la chimie proprement dite, et en particulier s'intéressa à la chimiothérapie. Précepteur dès l'âge de vingt-deux ans auprès d'enfants de familles riches, il eut notamment beaucoup de mal à diriger les fils de M. de Gondî. L'expérience ainsi acquise lui sera utile pour les correctionnaires de Saint-Lazare.

Voici quelques titres des ouvrages de médecine qu'il acheta pour la bibliothèque de Saint-Lazare et qu'il devait souvent consulter :

Les traités classiques d'Hippocrate et de Galien ;
La Physiologia humana et pathologia de Jean Basilio ;

— *Les Medicinalia* de Campanella ;

— Les ouvrages anatomiques de Riolan (1), Pecquet, Bartholin ;

— Les livres de Fracastor, de Sylvius, de Fernel, de Fallope, de Du Laurens, de Sennert ;

Des traités de chirurgie ;

— la *Méthode curatoire de la maladie vénérienne*, par Thierry de Héry ;

— la *Vérolle reconnue, combattue et abattue*, par David de Planis ;

— les *Œuvres pharmaceutiques* de Jean du Renon ; du même, la *Boutique pharmaceutique* ;

— la *Joannis Hartmanni praxis chymiatrica* ;

— le *Paradis terrestre où l'on trouve la pierre philosophale et l'or potable pour guérir les maladies incurables*, par le P. Gabriel de Castaigne, conventuel, Paris, Sévestre 1615 ;

— l'*Orthodoxie ou de l'abus de l'anti-moine*, par Clau-de Germain, Paris, Blaise 1652 ;

l'*Anti-moine justifié et l'anti-moine triomphant*, par Eusèbe Renaudot, Paris, Henault 1653 ;

Le *vrai régime de vivre*, en deux traités, l'un du P. Lessius, l'autre par M. Cornaro, trad. Hardy 1646.

2. Saint Vincent et la maladie

Il faut avouer que l'état de maladie est un état fâcheux et presque insupportable à la nature ; et néanmoins c'est un des plus puissants moyens dont Dieu se sert pour nous remettre dans notre devoir, pour nous détacher des affections du péché et pour nous remplir de ses dons et de ses grâces... C'est en la maladie que la foi s'exerce merveilleusement ; l'espérance y reluit avec éclat ; la résignation, l'amour de Dieu, et toutes les vertus y trouvent une ample matière de s'exercer... On ne remarque jamais mieux quel est l'homme que dans l'infirmerie ».

Pour saint Vincent, la maladie est donc un bien ; c'est

(1) Doyen de la Faculté de Médecine de Paris en 1630.

d'ailleurs un état divin : Dieu a sanctifié la souffrance en la faisant subir à Jésus-Christ. C'est pour notre bonheur que la Providence nous réserve les maladies, puisque celles-ci nous permettent de rendre un hommage méritoire à Dieu.

« J'ai dit déjà bien des fois, et ne puis m'empêcher de le redire encore à cette heure, que nous devons estimer que les personnes affligées de maladie dans la Compagnie sont la bénédiction de la même Compagnie et de la maison.

Jamais saint Vincent n'attribue la maladie au pouvoir diabolique : la pathogénie démoniaque, notamment dans certains troubles mentaux n'est jamais invoquée par lui ; lorsqu'on lui en cite certains cas, il ne montre aucun enthousiasme, et fait les plus grandes réserves :

Si la maladie est voulue par Dieu, pourquoi essayer de guérir ? Parce que soigner les malades c'est, par leur intermédiaire, compatir aux souffrances du Christ et les adoucir. D'ailleurs, le Christ lui-même a donné l'exemple : ne soignait-il pas les malades et même les aliénés de son époque ? Ne les guérissait-il pas ?

3. Saint Vincent et les malades

Se soigner lorsqu'on est malade est un devoir. « Souvenez-vous, Monsieur, écrit-il à un de ses missionnaires, à Gênes, souvenez-vous que saint Augustin dit que, qui n'obéit pas aux médecins fait ce qui est en lui pour se donner la mort.

Soigner les malades, et notamment les malades pauvres ou abandonnés, est un devoir aussi strict ; il enseigne à ses Sœurs « que la visite des pauvres en soi est une action très agréable à Dieu ; que ces visites peuvent apporter beaucoup d'utilité aux malades qui peuvent souvent manquer d'instruction et à qui nos sœurs qui portent les remèdes le matin ne peuvent pas beaucoup arrêter à parler, pour en avoir un très grand nombre à servir.

Les *Entretiens* et la *Correspondance* montrent avec éloquence combien saint Vincent attendait de ses Filles et de ses missionnaires, un dévouement total aux malades et aux déshérités. Il ne faut leur laisser manquer de rien. « Je vous supplie, Monsieur, écrit-il à propos d'un malade, d'y tenir la main, et, à cet effet, de faire en sorte que le médecin le voie tous les jours et que ni les remèdes ni la nouveauté lui manquent. Oh ! que je souhaite que la compagnie soit saintement profuse pour cela ! Je serais ravi si l'on me mandait de quelque lieu que quelqu'un de la compagnie eût vendu les calices, pour cela. » Et ailleurs : « J'excepte toujours les malades, oh ! pauvres malades ! pour l'assistance desquels il faudrait vendre jusqu'aux calices de l'église.

Dans ses lettres, saint Vincent omet rarement de s'en-

quérir de la santé de ses correspondants ; il ne manque pas, à l'occasion, de donner un conseil pratique, d'indiquer un remède. Le 1^{er} novembre 1638, il écrit à son confrère Lambert aux Couteaux : « M. le Président Fouquet a été guéri d'un hydropisie par l'usage d'un demi-verre de jus de cerfeuil avec autant de vin blanc, bien versés l'un dans l'autre et coulés par un linge, pris à jeun, sans manger que deux heures après et boire qu'un demi-setier de boisson par repas. Un de nos frères du séminaire a été guéri de la même maladie par le même moyen. Faites-en user, s'il vous plaît, à N. et continuer quelque temps. C'est un remède souverain et facile.

Contre la gravelle, nous l'avons vu, il avait un remède dont la formule lui fut communiquée durant sa captivité. Est-ce de celui-là qu'il s'agit dans cette lettre : « Je vous envoie un mémoire contenant la manière de faire l'eau qu'on prend pour remède contre la gravelle, la façon d'en user et ses propriétés. Vous le communiquerez, s'il vous plaît, à M. d'Hophille, qui l'a demandé...

Le régime lacté semble l'avoir convaincu de son action bienfaisante : « Nous avons quelques infirmes qui ont pris un régime de vie tout nouveau. Les uns s'en trouvent bien, particulièrement un qui est presque guéri ; et les autres ne s'en trouvent pas mal. C'est qu'ils ne mangent que du pain et ne boivent que du lait. » Dans une autre lettre : « Voici un mémoire servant de réponse aux questions que vous me faites touchant l'usage du lait.

Les « changements d'air » lui paraissent avoir une action plus aléatoire : « Les maladies viennent partout, quand Dieu les envoie, et je ne vois pas que, pour les éviter, les grands du monde quittent leurs villes et leurs provinces, non plus que les prélats leurs diocèses, ni les curés leurs bénéfices. » Ailleurs : « ...le changement de lieu, pour l'ordinaire, sert de peu à rendre la vue meilleure et à réparer les forces perdues...

Mais l'hydrologie le laisse moins sceptique ; saint Vincent, d'ailleurs, fréquentait Forges-les-Eaux « ...Ces eaux minérales, écrit-il à Louise de Marillac, m'ont profité les années passées en pareilles maladies ». Mais il avait remarqué leur peu d'action en période fébrile, lors de ses accès palustres. Son confrère M. Alméras allait à Bourbon-l'Archambault, le Frère Claude à Moulins.

4. Saint Vincent et les médecins

Il leur faut obéir, recommandait-il, et nous avons rapporté sa citation de saint Augustin. « O mes filles, il ne faut pas trouver à redire à leurs ordonnances, ni faire vos médecines d'autre composition ; mettre ponctuellement ce qu'ils vous disent, tant pour la dose que pour les drogues. Quelquefois il y va de la vie des personnes. Portez donc respect aux médecins, non seulement parce

qu'ils sont plus que vous, et qu'ils sont savants, mais parce que Dieu vous le commande... Et quoi qu'il vous semble que quelquefois un ne fera pas si bien qu'un autre, gardez-vous bien de les mésestimer, car c'est l'ignorance qui vous empêche de connaître pourquoi les médecins observent diverses méthodes pour traiter les malades, qui néanmoins ont de pareils effets. Mais que cela n'enlève pas aux Sœurs l'esprit d'initiative : « Soyez encore soigneuses de retenir la manière dont les médecins traitent les malades ès villes où il y en a, afin que, quand vous serez aux villages, vous vous en serviez, savoir en quel cas vous devez saigner, quand vous devez souvent réitérer la saignée, quelle quantité de sang vous devez tirer chaque fois, quand la saignée du pied, quand les ventouses, quand les médecines et celles qui sont propres à la diversité des malades que vous pouvez rencontrer .

Par lettre, cependant, saint Vincent se laissait aller à des confidences : au fond les médecins ne lui inspiraient pas une énorme confiance ; « il ne faut pas tant s'arrêter à l'avis des médecins, qui ne sont que trop complaisants...

Et à Louise de Marillac (septembre 1651) : « Après tout pourtant, l'on pense que les médecins font mourir plus de malades qu'ils n'en guérissent, Dieu se voulant faire reconnaître le médecin souverain de nos âmes et de nos corps, notamment à l'égard de ceux qui n'usent point de remèdes. Cependant, étant malade, il faut se soumettre au médecin et lui obéir ».

La psychiâtrie intéressait prodigieusement saint Vincent ; nous le verrons plus loin en détail, à l'aide de quelques exemples précis.

CHAPITRE II

LES RÉALISATIONS

DE SAINT VINCENT DE PAUL

LES RÉALISATIONS DE SAINT VINCENT DE PAUL

Saint Vincent « précurseur de l'Assistance Publique » nous intéresse seulement au cours de cette étude ; aussi sera laissée dans l'ombre son œuvre religieuse proprement dite, ou du moins nous n'en parlerons que dans la mesure où celle-ci éclairera notre travail.

CONGRÉGATION DE LA MISSION

Cependant, nous croyons devoir nous étendre un peu plus sur cette Congrégation de la Mission qu'il fonda et dont il fut le premier supérieur général ; deux raisons nous y incitent : nous rencontrerons les Missionnaires dans le cadre de presque toutes les réalisations sociales de saint Vincent ; enfin, la Congrégation s'installa de très bonne heure à Saint-Lazare. (1)

1. Saint-Lazare

Le but essentiel de la Mission était l'évangélisation des campagnes ; sa fondation, facilitée par Mme de Gondi, date du 17 avril 1625. Saint Vincent, déjà supérieur de la Visitation de Paris, aumônier de la maison des Gondi, curé de Clichy, aumônier-général des Galères Royales, venait d'obtenir les diplômes de licencié en droit canon deux ans plus tôt, et en 1624 ajoutait à ses titres ceux de prieur de Saint-Nicolas de Grosse-Sauve (2) et de principal du Collège des Bons-Enfants. Cette dernière fonction explique pourquoi la Mission naissante s'installa dans les murs du vieux Collège, à l'extrémité de la rue Saint-Victor, en bordure de la Bièvre.

Mais la Mission ne devait pas y rester bien longtemps : en 1632 elle s'installait à Saint-Lazare.

Saint-Lazare n'était certes pas une création récente ; dans une charte de Louis VI, publiée par Monsieur de Lasteyrie dans le *Cartulaire Général de Paris* t. I, page 214, nous apprenons que déjà existait en 1122 « la maison des lépreux » ; en réalité, il ne s'agissait que d'un petit nombre de cabanes. En 1147, Louis VII confia sa direction aux chevaliers de Saint-Lazare, annexa un ancien château et une chapelle, et permit d'utiliser pour le chauffage, le bois de Vincennes.

Saint-Lazare devint bientôt un lieu célèbre ; un roi faisait-il, à son avènement, son entrée solennelle à Paris ? C'est à Saint-Lazare qu'il recevait le serment de fidélité de tous les ordres de la ville. C'est là encore que le corps

(1) De là le nom de « Lazaristes » souvent donné aux prêtres de la Mission.

(2) Titre qu'il ne garda pas longtemps.

des rois défunts était remis aux religieux de l'abbaye de Saint-Denis.

Le prieur de la maison était aidé par une confrérie d'ecclésiastiques et de laïcs, hommes et femmes. La corporation des boulangers était liée intimement à Saint-Lazare ; on crut longtemps, en effet, que le métier de boulanger exposait tout spécialement à la maladie de Hansen ; ils fournissaient à la léproserie un petit pain par boutique, puis, à partir de 1600, un denier parisien, « le denier de Saint-Lazare ou de Saint-Ladre ». Enfin, Saint-Lazare put toujours compter sur la bienveillance des Papes : Célestin II (1191), Nicolas IV (1289), s'y intéressèrent notamment ; en 1198, Innocent III l'exempta de dîmes et en 1343, Clément VI confirmait tous les privilèges accordés jusque là.

Le vaste enclos de Saint-Lazare (environ quatre-vingt-douze arpents), s'étendait dans l'espace compris aujourd'hui entre la rue du Faubourg-Poissonnière, le Boulevard de la Chapelle et la rue du Faubourg-Saint-Denis, là où s'élèvent aujourd'hui l'hôpital Lariboisière, la Gare du Nord, l'église Saint-Vincent-de-Paul. Deux groupes de bâtiments étaient séparés par un chemin correspondant à l'actuelle rue de Chabrol ; au nord, le long de la route de Saint-Denis, s'échelonnaient les maisons isolées des lépreux, et, tout au bout, leur chapelle. Au sud, entre les actuelles rues de Chabrol, d'Hauteville, de Paradis et du Faubourg Saint-Denis, s'élevaient divers bâtiments : une église gothique et son cloître, la demeure des chanoines, la prison de la Seigneurie de Saint-Lazare, une maison de force pour aliénés et indisciplinés : par ailleurs colombier, grange, étables, écurie, moulin à vent, séparés par des jardins. Le prieuré possédait des biens soit à Paris, soit hors de Paris, notamment à Belleville, la Chapelle, la Villette, le Bourget, Argenteuil, Drancy, Gonesse, Lagny, Marly.

Cet ensemble important donnerait à penser que de nombreux lépreux y étaient hospitalisés ; en fait, ils devenaient de plus en plus rares : en 1607 il n'en restait qu'un, Etienne Langlois, et un seul — le dernier, en 1631 ou 1635. Trois ou quatre aliénés et quelques jeunes débauchés confiés par leur famille au prieur y étaient enfermés en ce début du XII^e siècle.

L'harmonie ne régnait pas entre Adrien Le Bon, prieur depuis 1611, et ses religieux. En 1630, un arbitrage fut accepté qui ne modifia rien ; aussi Adrien Le Bon se décida-t-il à entrer en relations avec ce Monsieur Vincent dont on disait grand bien ; pourquoi n'offrirait-il pas aux Missionnaires la maison de Saint-Lazare ? Ils y trouveraient un local spacieux, la solution de leurs embarras financiers ; d'un autre côté les religieux en rébellion contre leur prieur auraient tout à gagner au contact des pieux disciples de saint Vincent. Saint Vincent refusa net ; le

projet était vraiment trop beau : « Nous sommes de pauvres prêtres ; nous vivons dans la simplicité ; toute notre ambition est de servir les pauvres gens des champs ». Mais Adrien Le Bon revint à la charge, insista, fit intervenir le curé de Saint-Laurent et un docteur en Sorbonné. Finalement, ses conditions étant acceptées, saint Vincent s'inclina ; le contrat d'union du prieuré de Saint-Lazare à la Congrégation de la Mission fut signé le 7 janvier 1632. (1)

Ainsi, Saint-Lazare allait devenir, en quelque sorte, le grand quartier général de saint Vincent, le centre d'où partiront désormais la plupart de ses directives, le foyer d'un des plus vastes rayonnements qu'il ait été donné d'admirer.

Cependant, nous verrons que Saint-Lazare, malgré son rôle de maison-mère de la Mission, malgré son activité spirituelle continuera de recevoir des aliénés dans son asile, des débauchés dans sa prison ; la léproserie, nous l'avons vu, n'avait plus qu'un pensionnaire en 1635. Le 12 janvier 1633, Adrien Le Bon instituait les prêtres de la Mission héritiers de tous ses biens (2). Ce n'était pas un brillant héritage : les bâtiments étaient vieux, les réparations fréquentes ; pourtant saint Vincent se contentait des plus urgentes, préférant pour lui et ses missionnaires un inconfort générateur d'humilité. « J'ai toujours eu crainte, écrivait-il en 1657, que ceux qui sont élevés avec trop de délicatesse n'aient peine de s'accoutumer à demeurer dans une petite maison mal bâtie, où la nourriture est grossière et où la nature ne trouve pas son compte. C'est pourquoi je n'ai pas voulu souffrir qu'on fit céans de beaux bâtiments, de belles allées et d'autres ajustements, et si j'avais pu en retrancher d'autres choses qui ne sont pas, à la vérité, superflues pour ceux qui en usent bien, je l'aurais fait, afin qu'on n'eût pas plus d'attache d'être ici qu'ailleurs ». Toutefois, en 1645, on entoura l'enclos d'une muraille et on édifia d'une part une maison pour les « ordinands », d'autre part le séminaire Saint-Charles pour les écoliers des Bons-Enfants. En 1659, saint Vincent acheta une maison voisine des écuries pour y transférer ses « pensionnaires », aliénés et débauchés.

L'action charitable de Saint-Lazare ne se bornait pas à cette léproserie, vraiment peu encombrée, à l'asile de fous et à la maison de correction. Un orphelinat fut ou-

(1) Ce contrat fut attaqué en justice par les religieux de Saint-Victor, ceux de Sainte-Geneviève et par les Chevaliers de St Lazare. Jusqu'en 1659 Saint Vincent eut à soutenir d'interminables procès ; il obtint d'ailleurs chaque fois gain de cause. Dans son procès contre les religieux de Saint Victor, il fut puissamment appuyé par son ami intime Jean du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran (qui était presque son compatriote, étant né à Bayonne en 1581) ; leur amitié profonde devait quelque peu se refroidir par la suite, l'abbé de Saint-Cyran trouvant en saint Vincent un adversaire résolu du Jansénisme qu'il propageait en France.

(2) Adrien Le Bon mourut le 9 avril 1651.

vert ; de plus, trois fois par semaine, des centaines d'indigents — il en vint jusqu'à six cents, bénéficiaient d'une distribution de potage ; les clochards de l'époque y trouvaient, à toute heure du jour, le pain et l'argent qui leur manquaient ; quelques familles pauvres du quartier se présentaient journellement à la porte de Saint-Lazare et recevaient leur nourriture ; un vestiaire distribuait des vêtements à qui en demandait ; les missionnaires visitaient les malades de la paroisse.

2. En Province

Le succès de la Mission fut tel que de tous les coins de France on écrivait à saint Vincent pour lui demander d'y envoyer ses prêtres.

Successivement ceux-ci s'installèrent à Toul, La Rose, Richelieu, Luçon, Troyes, Alet, Annecy, Crécy, Cahors, Marseille, Sedan, Montmirail, Saintes, Le Mans, Saint-Méen, Tréguier, Agen, Montauban, Agde, Meaux, Montpellier, Narbonne. Leur rayonnement était grand : le zèle qu'ils apportaient à évangéliser les campagnes ne manquait pas d'efficacité. En outre, ils s'adonnaient au service des malades avec un dévouement inlassable ; nous les montrerons dans ce dernier rôle — le seul qui nous intéresse ici, en étudiant l'assistance aux provinces éprouvées par la guerre.

3. En Italie

Malgré des difficultés sans nombre, créées pour la plupart par la présence du Cardinal de Retz à Rome, une mission était née dans cette ville. En 1656, au cours d'une épidémie de peste, qui semble avoir été peu importante, les missionnaires eurent l'occasion de montrer leur mépris du danger ; l'un d'eux même faillit succomber.

Par contre, à Gênes, la peste fit des ravages ; les missionnaires de cette ville se mirent à la disposition de l'archevêque, ce que saint Vincent approuva chaudement :

O Monsieur, écrivit-il à l'un d'eux le 28 juillet 1656, que votre résolution est généreuse et de grande perfection ! Il ne faut qu'une action héroïque comme celle-là pour vous perfectionner en votre état parce qu'il n'y a de plus grande charité que de donner sa vie pour le prochain... » La maison de la Mission fut transformée en hôpital, où les Lazaristes se dépensaient sans compter au chevet des pestiférés. Chaque semaine, à Gênes, cinq ou six milles malades succombaient ; cette hécatombe ne manqua pas de faire des victimes dans les rangs des missionnaires. Écoutons plutôt saint Vincent, évoquer tristement ce désastre le 23 septembre 1657 : « Nous avons perdu le grand appui et le principal soutien de notre maison de Gênes : Monsieur Blatiron, supérieur de cette maison-là qui était un grand serviteur de Dieu, est mort. C'en est fait. Mais

ce n'est pas tout. Le bon Monsieur Dupont, qui s'employait avec tant de joie au service des pestiférés, qui avait tant d'amour pour le prochain, tant de zèle et de ferveur pour procurer le salut des âmes, a aussi été enlevé par la peste. Un de nos prêtres italiens, Monsieur Dominique Bocconi, fort vertueux et bon missionnaire, comme j'ai appris est semblablement mort, dans un lazaret où il s'était mis pour servir les pauvres pestiférés de la campagne. Monsieur Tratebas, qui était aussi un vrai serviteur de Dieu, très bon missionnaire et grand en toute vertu est aussi mort. Monsieur François Vincent, que vous connaissiez, qui ne cédaît en rien aux autres, est mort. Monsieur Ennery, homme sage, pieux et exemplaire, est mort. C'en est fait, Messieurs et mes frères, la maladie contagieuse nous a enlevés tous ces braves ouvriers ; Dieu les a retirés à Lui. De huit qu'ils étaient, il n'en reste plus qu'un, Monsieur Lejuge, qui, ayant été frappé de la peste, en est guéri, et sert à présent les autres malades.... »

Un an plus tard, sous la haute direction du Saint, de nouveaux missionnaires, nullement impressionnés par cette liste tragique, partaient pour Gênes, préparés par avance, comme leurs prédécesseurs, à tomber au service de ceux qui souffrent.

4. Aux Iles Britanniques

En 1646, d'autres missionnaires partaient pour l'Irlande. Aux multiples dangers de la persécution vint s'ajouter une redoutable épidémie qui fit 8.000 victimes à Limerick sans qu'il nous ait été possible d'en connaître la nature exacte. Là comme ailleurs, les envoyés de saint Vincent se dévouèrent sans compter au service des malades et des agonisants.

5. En Pologne

La Mission envoya en 1651, à la demande de la reine Marie-Louise de Gonzague, quelques-uns de ses prêtres en Pologne.

L'année suivante, une épidémie de peste se déclarait à Cracovie ; les missionnaires se prodiguèrent sans souci de leur santé.

A Varsovie, où la peste faisait des centaines de victimes, l'état sanitaire était particulièrement défectueux. Monsieur Lambert aux Couteaux, supérieur de la Mission en Pologne, écrivait à ce propos à saint Vincent : « Tous les habitants qui ont pu s'enfuir ont abandonné la ville ; ...il n'y a presque aucun ordre, mais au contraire, un désarroi étrange ; ...personne n'y enterre les morts, on les laisse dans la rue, où les chiens les mangent. Dès que quelqu'un est frappé de cette maladie dans une maison, les autres le mettent dans la rue, où il faut qu'il meure, car personne ne lui porte rien à manger. Les pauvres artisans,

les pauvres serviteurs et servantes, les pauvres veuves et orphelins sont entièrement abandonnés ; ils ne trouvent ni à travailler, ni à qui demander du pain, parce que tous les riches s'en sont fuis... »

Mais Monsieur Lambert, heureusement, restait ; il s'employa à débarrasser les rues et les habitations des cadavres des pestiférés et à veiller à leur ensevelissement, ce qui était un grand pas vers la prophylaxie : les malades furent placés dans des hôpitaux qu'il aménagea rapidement ; il groupa les indigents dans des hospices créés par lui également. Il assura la distribution des vivres et des médicaments. Ces efforts multiples altérèrent sa santé, déjà ébranlée lors de la peste de Cracovie ; il succomba le 21 janvier 1653, à Sokolka, en Lithuanie.

En janvier 1654, il était remplacé par Monsieur Ozenne ; celui-ci entreprit à son tour de lutter contre la peste qui sévissait encore à Varsovie. Ainsi saint Vincent, que les déboires ne décourageaient jamais, assurait la relève sur les champs de bataille de la souffrance. (1)

6. A Madagascar

Avec saint Vincent, nous assistons à un constant compromis entre la prudence et la hardiesse : envoyer en Pologne de simples prêtres, préparés seulement à l'évangélisation des villages de France, était déjà remarquable ; mais organiser des expéditions successives vers Madagascar était encore plus téméraire (2).

Madagascar était une île bien mal connue, hérissée de dangers de toutes sortes ; les pillages et les massacres commis par les navigateurs européens avaient fait naître la haine la plus tenace à l'égard des étrangers.

Pourtant, le 21 mai 1648, un premier missionnaire partait de La Rochelle et débarquait là-bas le 4 décembre. Le Christianisme qu'il apportait était bien différent de la religion des Malgaches ; ici, les ombiasas étaient fort écoutés ; à la fois prêtres, devins, sorciers, ils étaient aussi médecins ; les figurines qu'ils vendaient préservaient de la maladie autant qu'elles protégeaient de la dent du crocodile. Ils pratiquaient la circoncision des enfants, immolaient des victimes, à tout propos, notamment pour hâter la guérison d'un malade.

Pour convertir ce peuple méfiant et prévenu contre les

(1) Parmi les nouveaux envoyés de saint Vincent se trouvait M. Duperroy, qui tomba malade en arrivant à Varsovie ; il souffrait d'un abcès froid sterno-costal qu'un chirurgien polonais guérit en cautérisant par le feu les foyers d'ostéite.

(2) Voir notamment sur la question : *Les Lazaristes à Madagascar au XVII^e siècle*, par Henri Froidevaux, Paris, s. d. in-12 ; *Saint Vincent de Paul et les missions de Madagascar*, par Malotet in-*Revue de Madagascar* 1900, p. 369, 510, 575 ; et *L'Histoire de la Mission fondée à Madagascar par Saint Vincent de Paul*, par X..., Paris 1895, in-40.

blancs, les missionnaires eurent recours à bien des moyens, comme la distribution de cadeaux apportés de France.

L'un des Lazaristes, Monsieur Bourdaise, avait pris la précaution d'étudier quelque peu la médecine, peut-être dans les ouvrages de la bibliothèque de Saint-Lazare, et de se munir d'une pharmacie bien garnie ; aussi put-il soigner efficacement de nombreux insulaires. Il améliora et guérit de nombreux dysentériques avec un peu de thériaque (1). Un noir souffrait d'un abcès à la jambe depuis plus de trois mois : la douleur était telle qu'il ne pouvait dormir ; Monsieur Bourdaise survint, incisa la plaie et, trois jours après, la guérison se confirmait.

Ce même missionnaire donnait des conseils à ses condisciples quant aux précautions à prendre dans un endroit insalubre : écoutons-le dans cette lettre écrite le 21 juin 1656 : « Je vous conseille de ne manger point de fruits, mais seulement du riz et de la viande et du poisson. » Plus loin, il recommande, comme boisson, du vin de miel ou du sucre frais, peu de lait, et ajoute : « Je vous dirai aussi qu'il sera bon de vous faire saigner et purger à deux mois l'un de l'autre. » Un petit hôpital fut aménagé par un missionnaire que le paludisme devait bientôt faire succomber ; le paludisme fit d'ailleurs, quelques jours plus tard, une nouvelle victime parmi ces hommes courageux. La dysenterie eut raison de l'activité de Monsieur Bourdaise.

Ces décès firent de tels vides que la Mission à Madagascar en souffrit. En 1659, cependant, saint Vincent faisait partir trois ou quatre prêtres de sa maison, dont un certain Monsieur Etienne qui avait étudié la chirurgie et possédait, paraît-il, certaines connaissances dans cet art. Cette expédition faillit mal finir, puisque le navire manqua de sombrer dans le golfe de Gascogne ; au large de Saint-Sébastien, le bateau désarmé fut aperçu, secouru, et les passagers débarquèrent à Saint-Jean-de-Luz. Ils repartaient en janvier 1660, faisaient naufrage au large du Cap de Bonne Espérance ; rapatriés à Paris où leur supérieur venait de mourir, Monsieur Etienne et ses compagnons s'embarquaient à nouveau, avec cette ténacité digne de leur père spirituel, pour enfin succomber là-bas, massacrés par les insulaires.

Aujourd'hui, prêtres de la Mission et Filles de la Charité, fidèles aux commandements de leur foi, et aux directives de leur fondateur, se dépensent sans ménagements, sur tous les points du globe, au service des pauvres et des malades.

(1) La thériaque, ce vieil électuaire opiacé dosé de façon que 4 grs de ce produit contiennent 5 cgrs d'opium brut, ne figure plus au Codex depuis 1908.

CONFRÉRIE DES DAMES DE LA CHARITÉ

Il nous a paru intéressant de noter ici les efforts accumulés au cours des siècles pour améliorer la condition des malades dans le vaste domaine de l'assistance sociale ; aussi comprend-on mieux ce que la réussite du modeste Monsieur Vincent avait vraiment de prodigieux.

1. Quelques lignes d'Histoire ⁽¹⁾

Bien avant l'ère chrétienne, des personnes charitables, des femmes le plus souvent, acceptaient de soigner les malades chez eux. Mais ce sont les Hébreux qui semblent avoir la notion la plus précise de la charité envers celui qui souffre : « C'est honorer le Seigneur que d'avoir pitié des misérables... Celui qui donne au pauvre prête au Seigneur, et le Seigneur lui rendra ses bienfaits » ; ainsi est-il écrit dans les Proverbes. Les rabbins prescrivent de « visiter les malades afin de les encourager, de les consoler, de les aider et de les soulager dans leurs souffrances.

(2) « Oui, Nabuchodonosor, rachète tes péchés par l'aumône et tes iniquités par la miséricorde envers les pauvres », lit-on dans le Livre de Daniel, cité par O. Crouzon qui ajoute : « c'est là une conception spiritualiste d'où sortira la conception chrétienne de l'expiation par la charité. »

Mais c'est avant tout l'avènement du christianisme qui sera le signal d'une irrésistible floraison d'œuvres charitables.

Passons rapidement sur l'activité des diacres et des diaconesses, sur les réalisations telles que les *xénodochia*, secourant les étrangers et les voyageurs, les *brephotrophia* pour les enfants trouvés, les *orphanotrophia* pour les enfants de naissance libre, les *gérontotrophia* pour les vieillards, les *ptochotrophia* pour les infirmes et les mendiants, les *arginaria* pour les incurables, et les *nosocomia*, première ébauche des hôpitaux.

Les religieux, notamment ceux de Saint-Benoît, dirigèrent leurs efforts dans ce même sens. Lors des Croisades furent créés des ordres hospitaliers militaires ; avec elles également apparurent les premières léproseries ; on compta jusqu'à quatre mille maladreries en France.

Les premiers ordres religieux hospitaliers, — qui sont souvent des tiers-ordres, et les premières confréries hospitalières datent de cette époque. Saint Louis fait reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris, fonde les Quinze-Vingts, les

(1) O. Crouzon, *Discours d'Ouverture*, Presse Médicale, 1 déc. 1937. Mary Sewal Gardner, *L'Infirmière visiteuse*, Presses Universitaires de France, 1926.

(2) Nuttings et Dock, *History of Nursing*, New-York, Putnam & sons, 1907.

Six-Vingts de Chartres, et bien d'autres maisons, dont celle des Filles-Dieu pour les débauchées.

Arrivons au XVII^e siècle ; en 1610, une femme de haut rang, très fortunée et veuve depuis peu de temps. Madame de Chantal, grand'mère de Madame de Sévigné, fonde avec Saint François de Sales l'ordre de la Visitation de Marie qui se consacre aux pauvres, les visite, les habille, et les soigne en cas de maladie. Les adhérentes n'étaient pas cloîtrées et ne faisaient aucun vœu de pauvreté ; mais il s'agissait cependant d'un ordre monastique : or, un décret antérieur au Concile de Trente (1545) prescrivait à toutes les communautés de femmes de se cloîtrer ; la création de Madame de Chantal n'était donc pas viable, elle ne dura que quatre ans.

Saint Vincent, qui connut Madame de Chantal, profitera de cette expérience malheureuse lorsqu'il s'agira de créer les Filles de la Charité : il évitera avec soin que ses sœurs ne deviennent des religieuses, au sens monastique du mot.

Pour l'instant, revenons à l'institution des Dames de la Charité, qui a son origine dans le court séjour de saint Vincent à Chatillon-les-Dombes (1).

2. Chatillon-les-Dombes

Cette petite paroisse comptait deux-mille âmes au début du XVII^e siècle ; deux-mille campagnards qui laissaient fort à désirer quant à leur piété et à leur moralité ; l'exemple d'un clergé fréquentant les cabarets et les lieux publics, et se laissant aller à des fréquentations plus que douteuses, n'était pas fait pour remettre un peu d'ordre dans les consciences. L'Hôtel-Dieu tombait en ruines ; en 1614, trois malades et six petits enfants y vivaient, d'ailleurs fort mal.

L'archevêque de Lyon résolut d'agir ; par l'intermédiaire de Monsieur de Bérulle, saint Vincent fut pressenti ; il accepta. Quittant en secret la maison des Gondi, au mois de juillet 1617, il arrivait à Chatillon le 1^{er} août.

Laissons de côté l'étonnant succès obtenu par son zèle et sa piété au double point de vue spirituel et moral ; dans le cadre de notre étude se place ici un fait d'une importance capitale : la fondation de la première Confrérie des Dames de la Charité. Écoutons saint Vincent narrer l'événement, beaucoup plus tard, à ses Filles de la Charité : « Étant auprès de Lyon, en une petite ville où la Providence m'avait appelé pour être curé, un dimanche, comme je m'habillais pour dire la Sainte Messe, on me vint dire qu'en une maison écartée des autres à un quart de lieué de là, tout le monde était malade, sans qu'il restât une seule personne pour assister les autres et toutes dans une nécessité qui ne se pouvait dire. Cela

(1) Aujourd'hui Chatillon-sur-Chalaronne.

me toucha sensiblement le cœur ; je ne manquai pas de les recommander au prône avec affection, et Dieu, touchant le cœur de ceux qui m'écoutaient, fit qu'ils se trouvèrent tous émus de compassion pour ces pauvres affligés.

« L'après-dinée, il se fit assemblée chez une bonne demoiselle de la ville pour voir quel secours on leur pourrait donner et chacun se trouva disposé à aller les voir et consoler de ses paroles et aider de son pouvoir.

« Après les vêpres, je pris un honnête homme, bourgeois de la ville, et nous nous mîmes de compagnie en chemin d'y aller. Nous rencontrâmes sur le chemin des femmes qui nous devançaient, et un peu plus avant, d'autres qui revenaient. Et comme c'était en été et durant les grandes chaleurs, ces bonnes femmes s'asseyaient le long des chemins pour se reposer et se rafraîchir. Enfin, mes filles, il y en avait tant que vous auriez dit des processions. Comme je fus arrivé, je visitai les malades, et allai quérir le Saint-Sacrement pour ceux qui étaient les plus pressés, non pas à la paroisse du lieu, car ce n'était pas une paroisse et cela dépendait d'un chapitre dont j'étais le prieur. Après donc les avoir confessés et communisés, il fut question de savoir comment on pourrait secourir leur nécessité. Je proposais à toutes ces bonnes personnes que la charité avait animées à se transporter là, de se cotiser, chacun une journée, pour faire le pot, non seulement pour ceux-là, mais pour ceux qui viendraient après.

Le 23 août, — donc moins d'un mois après son arrivée à Chatillon, saint Vincent constituait une association charitable dont le but serait, en face des misères physiques, « d'aider le corps et l'âme... le corps en le nourrissant et le faisant médeciner, et l'âme en disposant à bien mourir ceux qui tendraient à la mort, et à bien vivre ceux qui guériraient ». Selon sa méthode il attendait le résultat de trois mois d'expérience avant de rédiger les règlements définitifs. Ceux-ci précisaient le titre de Confrérie de la Charité, dont les membres seraient les Servantes des pauvres ou de la charité. Une devise fut proposée : « Soyez miséricordieux comme mon Père est miséricordieux », ou encore « Venez, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, pource que j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai été malade et vous m'avez visité ; car ce que vous avez fait aux moindres de ceux-ci, vous me l'avez fait à moi-même ».

Quel sera le recrutement ? Vingt femmes vertueuses, mariées ou non, munies du consentement de leur famille ; une prieure sera élue, ainsi qu'une assistante, une trésorière et deux garde-meubles ; un ecclésiastique ou un bourgeois dévoué sera nommé procureur.

Les assistés seront choisis parmi les plus nécessiteux,

après délibération de l'Assemblée. Un malade dans le besoin est-il signalé ? Une dame, de garde ce jour-là, se rend auprès de lui, lui fournit une chemise blanche s'il en manque, l'incite à se confesser, lui apporte les meubles ou les ustensiles de cuisine qu'il n'a pas. Pour la nourriture, écoutons plutôt le texte émouvant du règlement : « Celle qui sera en jour... apprêtera le dîner, le portera aux malades, en les abordant les saluera gaïement et charitablement, accommodera la tablette sur le lit, mettra une serviette dessus, une gondole et une cuillère et du pain, fera laver les mains aux malades et dira le « Benedicite », trempera le potage dans une écuelle et mettra là viande dans un plat, accommodant le tout sur la dite tablette ; puis conviera le malade charitablement à manger, pour l'amour de Jésus et de sa sainte Mère ; le tout avec amour, comme si elle avait à faire à son fils ou plutôt à Dieu, qui l'impute fait à lui-même le bien qu'elle fait aux pauvres. Elle lui dira quelque petit mot de Notre-Seigneur ; en ce sentiment tâchera de le réjouir, s'il est fort désolé ; lui coupera parfois sa viande, lui versera à boire ; et l'ayant ainsi mis en train de manger, s'il a quelqu'un auprès de lui, le laissera et ira trouver un autre pour le traiter de même sorte, se ressouvenant de commencer toujours par celui qui a quelqu'un près de lui, et de finir par ceux qui sont seuls, afin de pouvoir être auprès d'eux plus longtemps ».

On ne pourrait vraiment être plus clair et plus prévoyant, et quelle nouveauté ! se pencher enfin avec douceur et désintéressement au chevet des malades !

Sauf prescription spéciale du médecin, le régime alimentaire était le suivant : à midi, du mouton ou du veau bouilli, que remplaçait le dimanche et les jours de fête la poule au pot ; le soir, un rôti ou de la viande hachée ; pain à discrétion, et un quart de litre de vin pour les malades apyrétiques.

Lorsqu'un malade mourait, les membres de la confrérie veillaient à son ensevelissement, assistaient aux obsèques, se chargeaient au besoin des frais.

Bientôt, l'occasion se présenta d'étendre encore le champ d'action de la confrérie : une famine fit des ravages, dans la contrée ; mais les Servantes des pauvres avaient fait de grandes provisions de blé, et ceci atténua le malheur.

La peste survint ensuite, combattue avec autant d'ardeur par les mêmes bienfaitrices ; des cabanes furent dressées hâtivement pour entreposer vivres et remèdes, que l'on distribua aux malades sans souci de la contagion.

Cinq mois avaient suffi à saint Vincent pour lancer cette première confrérie, bâtie sur le terrain solide de la charité clairvoyante.

Le 23 décembre 1617, il quittait Chatillon, au milieu de la consternation générale, longtemps suivi sur la route

par une foule reconnaissante qui pleurait le départ de son bienfaiteur.

3. Extension des Confréries de la Charité

De retour à Paris, saint Vincent entreprit d'établir d'autres Charités sur les terres des Gondi dont il demeurerait l'aumônier. Successivement, des confréries furent constituées à Villepreux (23 février 1618, Joigny (9 septembre, Montmirail (11 novembre, Folleville, Paillart et Sérevillers (1620), Mâcon (1621).

Partout il utilisait les enseignements que l'heureuse expérience de Chatillon lui avait fournis. Signalons cependant quelques modifications de détail : les fonctions de trésorière et de garde-meubles furent précisées et réglementées avec soin pour éviter tout gaspillage : les ressources provenaient des dons spontanés, des trones placés dans les églises, les hôtelleries ; certains magistrats réservaient aux Charités le montant des amendes ; ailleurs les Charités possédaient quelques sources de revenus, telles que du bétail.

Les dépenses étaient en effet élevées, si l'on considère la nourriture des malades, l'achat des remèdes, les frais de médecin, chirurgien ou garde-malades, l'acquisition de meubles. Aussi dut-on renoncer à secourir les incurables et les paralytiques. Les vivres destinés aux contagieux étaient déposés sur le pas de leur porte ou dans leur jardin ; ainsi les risques étaient moindres de contaminer les autres malades.

A Montmirail, les Dames de la Charité eurent à s'occuper des prisonniers ; à Folleville, Paillart et Sérevillers, furent constitués, à côté des Servantes des pauvres, des Serviteurs des pauvres groupant des hommes chargés plus spécialement des indigents, infirmes, vieillards et enfants ; Serviteurs et Servantes fusionnèrent en plusieurs endroits. Mais saint Vincent renonça par la suite à ces Charités mixtes, en raisons des conséquences fâcheuses qui en résultèrent. Ailleurs furent établies des manufactures groupant, sous l'autorité d'un maître-ouvrier, des garçons pauvres que l'on faisait travailler en échange de leur entretien et leur nourriture.

Mâcon, infesté de mendiants, permit à saint Vincent de résoudre avec succès le problème épineux de la mendicité ; nous y reviendrons plus loin.

4. Louise de Marillac

Dans l'histoire des confréries des Dames de la Charité, la rencontre de saint Vincent et de Louise de Marillac peut être considérée comme un événement capital.

Louise de Marillac naquit le 12 août 1591 ; on ignore le lieu de sa naissance et des premières années de sa vie.

Sa vocation religieuse paraît avoir été précoce ; elle, voulait entrer dans l'ordre des filles de la Passion, encore appelées les Capucines. Mais sa santé était assez précaire, et le Père provincial des Capucines la dissuada d'envisager une telle vie d'austérités et de privations.

C'est ainsi que, le 5 février 1613, Louise de Marillac épousait Antoine Le Gras, écuyer, secrétaire des commandements de la reine régente Marie de Médicis ; c'était un homme charitable, un des fondateurs de l'hôpital du Puy. Ainsi devenait-elle Mademoiselle (1) Le Gras, nom sous lequel on la désigne souvent. La même année leur naissait un enfant, ce qui n'empêcha pas Louise de Marillac, dans ses moments de liberté, de visiter les pauvres de sa paroisse, nettoyant les poulieux et soignant les galeux, fréquentant les hôpitaux, distribuant des cadeaux à tous les malheureux qu'elle rencontrait.

Malgré ces diversions charitables, Louise de Marillac eut à souffrir d'une détresse spirituelle provenant de la vocation religieuse qu'elle n'avait pas réalisée. Quelques doutes sur les données de sa foi l'assaillirent. Son mari, gravement malade, devenait impatient, et mettait constamment sa douceur à l'épreuve. Leur enfant était paresseux, et d'ailleurs peu intelligent.

Dans ce désarroi profond des âmes qui souffrent, Louise de Marillac se traînait péniblement à la recherche d'un confident qui la comprendrait et la fortifierait. Elle le trouva enfin, au cours de l'hiver 1624-1625 : ce fut saint Vincent de Paul, qui habitait alors sur la même paroisse Saint-Sauveur. Elle le prit comme directeur de conscience.

La mort de son mari, le 21 décembre 1625, lui permit de s'adonner plus complètement à la charité. C'est alors que saint Vincent lui proposa de faire partie des confréries de la Charité dont le nombre et le rayonnement grandissaient chaque année ; il la chargea plus spécialement de visiter les confréries, afin de lui rendre compte si tout marchait bien. Nous sommes en 1629 ; et et voici la nouvelle « inspectrice » se mettant en route pour Montmirail, Chartres, Asnières, Saint-Cloud.

En 1630, elle rentre à Paris pour aider saint Vincent à fonder la deuxième confrérie de la Charité sur la paroisse Saint-Nicolas — la première charité parisienne avait été fondée en 1629 sur la paroisse Saint-Sauveur. A vrai dire, on sent que Mademoiselle Le Gras est encore novice ; maintes fois, saint Vincent doit rectifier son jugement ; songe-t-elle à confier la trésorerie à un vicaire de la paroisse ? Erreur, déclare le saint, « l'expérience nous fait voir qu'il est absolument nécessaire que les femmes ne dépendent point en ceci des hommes, surtout

(1) Le titre de *Madame* était réservé aux épouses de chevaliers ou à celles qui possédaient une importante seigneurie.

pour la bourse ». Veut-elle épargner aux dames de la confrérie de Saint-Nicolas les basses besognes de la cuisson des aliments destinés aux malades ? Surtout pas, dit saint Vincent : « si maintenant vous ôlez le soin à chacune de la Charité de faire cuire la viande, jamais plus vous ne pourrez le remettre ; et de la faire cuire ailleurs, si quelqu'une l'entreprend par charité à présent, cela lui sera à charge dans peu de temps ; et, si vous la faites apprêter pour de l'argent, il coûtera beaucoup ; puis, après quelque temps, les Dames de la Charité diront qu'il faut faire apporter la marmite aux malades par la femme qui apprêtera, et par ce moyen votre charité viendra à manquer ».

En 1631, Paris possédait six confréries de la Charité : Saint-Sauveur, Saint-Nicolas, Saint-Eustache, Saint-Benoît, Saint-Sulpice et Saint-Merry ; puis ce fut le tour des paroisses Saint-Paul, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-André. Et rapidement le mouvement se généralisa à toutes les paroisses.

La province ne restait pas en arrière : là aussi, Made-moiselle Le Gras se dépensait sans compter : malgré sa santé délicate, elle allait, comme son chef, de ville en ville et de village en village, attisant le zèle là où il était près de s'éteindre, aplanissant les difficultés qui se présentaient. A Beauvais, c'est un lieutenant du roi qui dresse un réquisitoire contre « un certain prêtre nommé Vincent », coupable d'avoir assemblé un grand nombre de femmes auxquelles il aurait persuadé de se mettre de la Confrérie, à laquelle il donne le nom spéciaux (*sic*) de Charité, et laquelle il désire pour subvenir et fournir de vivres et autres nécessités aux pauvres malades de la dite ville de Beauvais, et aller, chaque semaine, faire une quête des deniers qu'il voudrait bailler à cet effet ; ce qui aurait été exécuté, depuis, par le dit Vincent et icelle confrérie érigée, en laquelle il aurait reçu trois cents femmes ou environ, lesquelles, pour faire leur exercice et fonction ci-dessus, s'assemblent souvent ; ce qui ne doit pas être toléré ». Les fonctionnaires zélés sont décidément de toutes les époques. Quoiqu'il en soit, saint Vincent et Louise de Marillac réussissent si bien, qu'au départ de celle-ci une foule énorme l'acclama, au point d'empêcher sa voiture d'avancer.

A Montreuil-sous-Bois, saint Vincent décida sa collaboratrice à supprimer les quêtes à domicile ; et voici le motif : « Ils sont moqueurs en ce pays-là ; et les femmes pourraient tout quitter ». A Châlons, l'évêque, froissé de ne pas avoir été prévenu par saint Vincent de ses intentions charitables, mit de telles entraves à l'établissement des Charités que Louise de Marillac dut être rap-
pelée.

Ailleurs, les difficultés étaient tout intérieures : ici c'est la trésorière qui n'écoute que son caprice et tout

va à la dérive ; là c'est le procureur qui n'en fait qu'à sa tête ; plus loin, on accuse les bienfaiteurs de rudesse ; dans certaines confréries, l'accord ne règne pas entre les membres. Bref, saint Vincent, Mademoiselle Le Gras et quelques autres personnes de confiance sont continuellement sur les routes pour apaiser ici, réformer là.

Mais le point le plus délicat restait à corriger : les membres de la confrérie étaient presque toujours des dames de la haute société, aristocratie ou riche bourgeoisie ; souvent ces dames n'avaient aucune habitude des travaux ménagers ; préparer un pot-au-feu, administrer une purgation, parcourir des rues mal famées, visiter les laudis des malades était bien difficile à obtenir d'elles ; certaines étaient certes bien intentionnées, mais leur famille s'y opposait. Cette besogne retombait alors sur les domestiques ; les malades, rudoyés et servis défectueusement, se plaignaient amèrement.

C'est ainsi que saint Vincent fut amené à créer les Filles de la Charité. Nous reviendrons sur ce point d'une manière toute spéciale.

5. Etat des Charités à la mort de saint Vincent

L'œuvre toute entière de saint Vincent est faite de souplesse et de subtilité. Selon les circonstances, il modifiait adroitement ses réalisations. Ainsi les Charités étaient-elles de types fort divers. Nous avons noté la création des charités d'hommes ; celles-ci ne durèrent guère. Quant aux charités mixtes, les résultats étaient encore plus mauvais : « Les hommes et les femmes ensemble ne s'accordent guère en matière d'administration, écrivait-il ; ceux-là se la veulent abroger entièrement et celles-ci ne le peuvent supporter... ; parce qu'il y avait communauté de bourse, on fut contraint d'ôter les hommes ; et je puis porter ce témoignage en faveur des femmes qu'il n'y a rien à redire en leur administration, tant elles ont de soins et de fidélité. »

La fondation des Missionnaires aida puissamment à l'extension des Charités : « Etablissez la Confrérie partout où vous irez en Mission ; là où vous la trouverez déjà établie, visitez-la, ranimez la ferveur de ses membres, recrutez-lui de nouveaux adhérents ; que votre passage lui donne un renouveau de vie ». Telles étaient les consignes.

Paris et sa banlieue, de nombreuses provinces et l'Italie possédaient des Charités en plein essor à la mort de saint Vincent : Charités villageoises ou citadines, contrôlées ou non par les Missionnaires, bénéficiant des appuis officiels ou suscitant au contraire la méfiance des autorités.

En 1634, il avait fondé la première Charité d'hôpital pour l'Hôtel-Dieu ; nous nous y étendrons suffisamment. Puis les Quinze-Vingts eurent la leur ; la province suivit le mouvement.

Enfin, saint Vincent voulait conquérir la Cour ; il rêvait d'une Charité présidée par la Reine Anne d'Autriche et protégeant toutes les autres, ainsi que les Enfants-Trouvés, les forçats, les Madelonnettes, etc... Qu'advint-il de ce projet hardi ? Il est probable que, s'il fut abandonné, Mazarin y fut pour quelque chose.

Par contre, les Charités pour pauvres honteux et pour ménages indigents eurent un plein succès ; de même les Charités pour prisonniers. Aujourd'hui, les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul montrent par leur vitalité que l'impulsion donnée par le grand Saint n'est pas près de s'éteindre.

LES FILLES DE LA CHARITÉ

1. Les débuts

Nous avons dit les raisons qui incitèrent saint Vincent à créer les Filles de la Charité : il s'agissait essentiellement de recruter des auxiliaires bénévoles pour aider les Dames de la Charité.

Le 29 novembre 1633, saint Vincent, après des mois de réflexion et d'étude, choisit quatre jeunes filles de la campagne et demanda à Mademoiselle Le Gras de les préparer à leurs nouvelles fonctions. Le 31 juillet 1634, la communauté naissante ne comptait que douze membres ; peu à peu leur nombre s'accrut.

D'où venaient-elles ? Pour la plupart, il s'agissait de paysannes sans guère d'instruction, mais ayant fait leurs preuves au service des confréries paroissiales ou de quelque Dame de la Charité. Cette première sélection permettait d'écartier des personnes incapables ou de moralité peu sûre ; ainsi fut éliminée une veuve « rude, fort mélancolique et grossière », « car c'est un étrange esprit que celui de la mélancolie », estima saint Vincent. Sélection morale et aussi physique : saint Vincent voulait que ses filles fussent capables de supporter les privations, les fatigues de leur ministère, et d'affronter dans les meilleures conditions les risques de maladie. Ajoutons que celles qui se croyaient incapables de persévérer dans cette voie d'abnégation et de sacrifices étaient libres de partir.

A l'origine, le vêtement des Filles de la Charité était bien différent de celui qu'elles portent aujourd'hui ; il se composait d'une robe de serge grise, un collet et un toquois de toile blanche enserrant la tête : aucune différence en somme avec celui que portaient les femmes de la banlieue parisienne. Plus tard se répandit l'usage de la cornette de toile blanche, dont les extrémités tombaient sur les épaules et qui protégeait mieux le visage contre les rigueurs du froid ; en 1685, la cornette devint obligatoire ; plus tard l'usage de l'empois permit d'étendre horizontalement les ailes.

La journée d'une Fille de la Charité était bien remplie : les exercices spirituels avaient une part prépondérante ; les soins aux malades n'en étaient pas moins importants : il fallait aller voir le médecin, lui demander ses ordonnances, apprêter et porter des médicaments aux malades, faire les pansements, distribuer la nourriture. Dans les heures de loisir, elles lisaient, filaient, raccommodaient, préparaient des confitures et des tisanes, toujours pour leurs malades.

Cependant, saint Vincent tenait à ce qu'elles fussent relativement libres ; il les voulait « toujours prêtes à tout quitter, même mes plus doux exercices de piété, même les oraisons, même la Sainte-Communión, pour le service des pauvres ». (1) Et ailleurs : « Faites sans aucun retard ce qui regarde le service des pauvres, leur dit-il, et si au lieu de faire votre oraison le matin il faut aller porter quelque médecine, allez-y en repos. »

Il n'avait pas voulu créer un ordre monastique : « Vous avez pour monastère les maisons des malades ; pour cellule, votre chambre de louage ; pour chapelle, l'église paroissiale ; pour cloître, les rues de la ville ; pour clôture, l'obéissance ; pour grilles, la crainte de Dieu ; pour voile, la sainte modestie ». Aussi, point de couvent, mais une maison ; pas de noviciat, mais un « temps de séminaire » ; et pas de vœux solennels ; toutefois, en 1610, il autorisa des vœux privés, et pour un temps limité ; en 1642, quelques vœux perpétuels furent acceptés, mais cet usage ne se généralisa pas et au contraire on revint à l'usage, actuellement en vigueur, des vœux annuels.

Tout cela montre bien ce que l'institution des Filles de la Charité avait d'original ; là où saint François de Sales avait échoué, saint Vincent de Paul enfin triomphait.

En 1646, il recevait l'approbation officielle de l'archevêque de Paris ; celle du Pape vint à son tour. Enfin, le 16 décembre 1658, le Parlement enregistrait les lettres patentes du roi qui constituaient l'acte d'approbation des autorités civiles.

2. A Paris

Chaque confrérie avait une certaine autonomie ; les activités étaient si diverses, qu'un règlement trop uniforme eût été impossible à appliquer ; confréries des paroisses, confréries de l'Hôtel-Dieu, confréries des forçats, des hôpitaux, des écoles, autant de visages divers s'opposant eux-mêmes à celui des confréries de village. D'ailleurs, jusqu'en 1655, les Filles de la Charité durent se contenter de règlements provisoires ; c'était bien dans les habitudes de ce gascon plein de prudence qu'était saint Vincent.

De 1633 à 1636, les Sœurs furent logées chez leur directrice ; Louise de Marillac demeurait non loin du collège

(1) Mgr Bougaud : *Histoire de saint Vincent de Paul*, Paris, de Gigord, 1922, p. 322.

des Bons-Enfants, sur la paroisse Saint-Nicolas-du-Char-donnet, probablement sur l'emplacement actuel du numéro 21 de la rue Monge. Quand le nombre des Filles de la Charité devint plus grand, le logis de Louise de Marillac se trouva insuffisant. Au mois de mai 1636, la compagnie alla s'installer au village de la Chapelle où l'air était meilleur ; de plus, Saint-Lazare n'était pas trop loin. Quatre ou cinq ans plus tard, une occasion se présenta qui permit de s'en rapprocher encore plus, précisément en face de l'église de Saint-Lazare, sur la rue du faubourg Saint-Denis, dans un immeuble qui disparut lors de la percée du boulevard Magenta. Agrandissements et travaux d'adduction d'eau furent entrepris : on aménagea une infirmerie comme à Saint-Lazare.

Dès lors, cette véritable école d'infirmières visiteuses allait pouvoir fonctionner convenablement et rayonner au dehors sa clairvoyante charité. Les conditions d'admission furent précisées : écoutons saint Vincent : Si vous trouvez, écrit-il à un confrère, des filles saines et robustes, disposées pour la Charité, de vie irréprochable, résolues de se bien humilier, de travailler à la vertu et de servir les pauvres pour l'amour de Dieu, vous pourrez leur donner espérance qu'elles seront reçues. ...Il faut qu'elles aient pour le moins dix-huit ou vingt ans, et qu'elles apportent de quoi s'habiller pour la première fois avec leur linge et leurs petites hardes, ensemble quelque argent pour s'en retourner, en cas qu'elles ne puissent s'accommoder à la manière de vie de cette petite compagnie, ou qu'on ne les juge pas propres ». On ne recevait pas de femmes mariées, ni de veuves ayant des charges de famille, ni d'anciennes religieuses restées longtemps en communauté. Comme au début de l'institution, les jeunes campagnardes de condition modeste constituaient la grande majorité. Quelques jours de retraite et quelques semaines de probation permettaient de préparer la postulante aux rudes besognes qui l'attendaient.

Quelles étaient celles-ci ? Evidemment, la visite des pauvres et des malades, le matin et le soir. Mais les Filles de la Charité avaient aussi la charge d'un dispensaire où les élèves s'initiaient aux premiers soins et aux pansements. De plus, Mademoiselle Le Gras avait voulu se charger de l'instruction des petites filles du village de la Chapelle, dont l'ignorance avait dû la frapper, et il s'agissait, écrivait-elle, d'élever ces fillettes « dans les bonnes mœurs, lettres grammaticales et autres pieux et honnêtes exercices ». En outre, dès 1636 ou 1637, la maison-mère ouvrit ses portes aux femmes du monde qui éprouvaient le besoin de se recueillir dans les exercices d'une retraite.

A ces œuvres permanentes, viendront s'ajouter, nous le verrons plus loin, des œuvres temporaires organisant

des secours d'urgence aux victimes de la famine, des épidémies, ou de la guerre.

Peu à peu, le champ d'action des Filles de la Charité va s'étendre ; en tête de leur règlement, saint Vincent avait écrit pour elles : « Elles penseront souvent que la fin principale pour laquelle Dieu les a appelées et assemblées est pour honorer Notre-Seigneur leur patron, le servant spirituellement et corporellement, en la personne des pauvres, tantôt comme enfant, tantôt comme malade, tantôt comme nécessaire et tantôt comme prisonnier .

Ce service multiple se traduira par l'instruction des enfants dans les écoles paroissiales, l'œuvre des Enfants-Trouvés et les orphelinats d'Etampes et de Cahors, par les soins aux indigents de l'hospice du Nom-de-Jésus et des paroisses qui solliciteront leur concours ; par la visite des malades à domicile, dans les hôpitaux, les asiles d'aliénés, les ambulances militaires, par l'assistance aux forçats. Mais n'anticipons pas : nous reprendrons un à un chacun de ces points.

3. Les Filles de la Charité hors de Paris

Le succès de la nouvelle compagnie des Filles de la Charité fut immense ; de toutes parts on demandait des Sœurs à saint Vincent. C'était en somme, sur un plan différent, la répétition de ce qui se passait pour ses Missionnaires.

Passons rapidement sur les envois des Sœurs à Saint-Germain-en-Laye, (février 1638) à Richelieu, dont il pourra écrire : « La Charité va fort bien. Elle a traité soixante malades depuis Pâques, sans qu'il en (soit) mort qu'une seule fille, et auparavant il n'en échappait point. Les deux sœurs servantes des pauvres que nous y avons envoyées d'ici y font des merveilles : l'une à l'égard des malades, et l'autre à l'égard de l'instruction des filles .

Attardons-nous un peu à l'hôpital d'Angers, dont la gestion laissait fort à désirer ; un mémoire de 1675 (1) cite ce fait : « Il se trouvait environ trente ou quarante malades, et trois douzaines de chemises en tout. Il y avait très peu de pauvres ; ceux de la ville ne se faisaient pas porter volontiers à l'hôpital ; et s'il s'en trouvait quelques-uns qui y fussent contraints ils se faisaient apporter des chemises blanches de chez eux ou de chez leurs amis ». Ce mémoire s'achève ainsi : « Les Sœurs Claude Carré, Marguerite Laval, dite l'ancienne, et Barbe Rouelle sont des témoins oculaires de tout ce qui est écrit ci-dessus, ayant été des premières qui furent envoyées dans cet hôpital lesquelles y sont encore à présent ». Le 1^{er} février 1640, les Sœurs entraient en fonction ; leur rôle était nettement précisé dans un règlement dont voici l'essentiel : à six heures, elles se ren-

(1) Arch. nat. S. 6160.

dront à la salle des malades, après avoir pris, pour toute collation matinale, « un peu de pain et un doigt de vin » ; là elles feront les lits, nettoieront les salles, et les ustensiles, donneront les médicaments. A sept heures, déjeuner des malades, messe ; retour près des malades pour les menus soins, pour les faire prier, les reconforter, les consoler, leur parler, si besoin est, des derniers sacrements, (ceci avec tact et douceur) ; l'après-midi, à deux heures, petite collation composée de poires et de pommes cuites ou de confitures ; quatre heures était l'heure des lavements, et les médecins de l'époque ne se privaient pas d'en ordonner ; on changeait les draps des gâteaux, on arrangeait les autres lits. Le règlement continue : à six heures et demie, les Sœurs « feront coucher les malades qui sont debout, donneront ordre qu'il y ait du vin et quelques petites douceurs pour subvenir aux besoins des plus malades. A sept heures et demie, toutes les Sœurs se rendront à l'infirmerie, feront l'examen général et le feront faire aux malades qui le pourront, lisant les points tout haut par l'une d'entre elles au milieu de l'infirmerie, puis diront les litanies de la Vierge et liront les points de l'oraison, et la supérieure donnera de l'eau bénite à tous les malades et aux sœurs. » La nuit, un service de veille était assuré par une sœur.

Les Sœurs eurent, dès le début, à faire face à une épidémie de peste ; « nos bonnes Sœurs d'Angers, écrivait saint Vincent le 16 août 1641, entrèrent à l'hôpital dans un air contagieux et même ont assisté des malades de peste avec autant de facilité que les autres malades. Il semblait que ce mal s'appropriât avec elles ; car elles les soignaient tous sans exception.

Les résultats furent excellents : « les malades augmentèrent, les salles furent accrues et les lits à proportion, qui sont encore au nombre de cent-dix pour les hommes et quatre-vingt-dix pour les femmes, sans compter ceux qu'on est obligé de dresser dans certains besoins qui surviennent. » (1)

Quittons Angers. Nous voici à l'hôpital de Sedan qui réclame une ou deux sœurs, à Fontenay-aux-Roses, à Nanteuil-le-Haudouin (1641) d'où la Marquise de Maignelay écrivait à Mademoiselle Le Gras, à propos de la Sœur qui allait y être envoyée : « Le besoin de notre Charité presse, car la servante que nous avons... nous veut quitter... Depuis Pâques, nous avons eu, Dieu merci, peu de pauvres ; le plus a été douze ; aujourd'hui je crois que c'est neuf... Nous donnerons cent livres de gages. Les médecines et les lavements se font céans... si cette fille que nous aurons... par votre moyen est bonne fille, nous essayerons de la loger sans qu'il lui en coûte rien... Quand elle ne saurait

(1) Arch. Nat. S. 6160.

pas saigner, il n'importe, elle pourra l'apprendre ; celle que nous avons l'a appris en peu de temps. »

Liancourt et Issy reçoivent à leur tour les Filles de la Charité ; à Saint-Denis, (1645), des pouvoirs plus importants qu'à Angers leur sont confiés, dont l'admission et le départ des malades ; toutefois on croit utile de leur recommander de ne pas les renvoyer sans les avoir « purgés et fortifiés » ! En outre qu'elles surmontent « une certaine limidité naturelle qui ferait retenir trop longtemps les fainéants et les paresseux ». Une Sœur fut déléguée à l'apothicaire de l'hôpital.

Voici Serqueux, en Seine-Inférieure, Maule et Crespières (1645) qui bénéficient eux aussi de l'envoi de Sœurs ; du Mans (1646) on écrit à Mademoiselle Le Gras :

Nous attendons ici de vos filles avec grande impatience... Les administrateurs nous pressent, les Sœurs (hospitalières) qui y sont s'y attendent, les malades et les Enfants-trouvés ont besoin de votre secours ; les grands désordres passés disent assez qu'il faut **un remède**.

L'arrivée de six Filles de la Charité à Nantes (8 août 1646) est triomphale ; en peu de temps l'hôpital est transformé ; de tous côtés on vient le visiter, au point qu'à l'heure des repas, dans ces salles encombrées d'admirateurs, les Sœurs ont peine à s'approcher des malades.

Signalons encore Fontainebleau, Chantilly, Montreuil-sur-Mer, Chars (1647), Valpuiseaux (1648), Montmirail (1650), Hennebont, Brienne-le-Château (1652).

Les Filles de la **Charité, qui ont décidément un beau succès**, s'installent en 1654 à la Roche-sur-Yon, Bernay et Châteaudun ; en 1656 à Arras. Nous les retrouverons à Paris aux Petites-Maisons (1655) et à la Salpêtrière (1657). Cette énumération pourrait être fastidieuse si elle ne montrait éloquemment la rapide extension, à travers la France, d'une des plus glorieuses institutions de ce XVIII^e siècle.

Terminons par Ussel, Metz (1658), Cahors, Narbonne (1659), Belle-Ile-en-Mer (1660). Encore n'avons-nous rien dit des secours apportés par les Sœurs en Champagne, en Picardie, en Artois, en Lorraine, en Ile-de-France, aux nombreuses victimes de la guerre : nous nous réservons d'en parler à la fin de ce travail.

4. Les Filles de la Charité en Pologne

« Je ne sache point qu'il soit encore arrivé qu'une seule d'entre vous ait refusé d'aller où on l'a envoyée ; non, je ne le sache point... Je sais... mes filles, que l'on vous demande de plus de six cent lieues d'ici et j'en ai des lettres ; oui, de plus de six cent lieues on pense à vous ; et si là ce sont des reines (1) qui vous demandent, je sais d'autres

(1) Louise-Marie de Gonzague, reine de Pologne.

personnes qui vous demandent au-delà des mers (1). Ainsi parlait saint Vincent le 14 juillet 1650. L'année suivante, des prêtres de la Mission, nous l'avons vu, portaient pour la Pologne. Le 7 septembre 1652, ce fut le tour des Filles de la Charité.

Leur maison, à Varsovie, devenait bientôt un véritable asile, puisque dix-sept pensionnaires y étaient hébergés : une mère et sa fille enfermées par ordre supérieur en raison de leur caractère difficile, deux enfants de cinq ans dont un particulièrement vicieux, des teigneux, enfin quelques malades atteints d'affections vénériennes. Ensemble bien hétéroclite !

En 1657, au siège de Varsovie (2), les Sœurs se prodiguèrent sans compter pour soigner les blessés. Deux ans plus tard, le calme étant revenu, la reine fit l'achat d'une maison plus importante pour les Sœurs et les orphelines qu'elles avaient prises en charge. « On me demande de nos Sœurs de Pologne, disait saint Vincent le 24 juillet 1660, qu'elles ont, en une maison, quantité de filles à gouverner, et qu'elles le font avec tant d'édification que le roi et la reine, de retour d'un long voyage, ont voulu passer une journée dans cette maison, tant ils étaient ravis de cela ».

Le 17 septembre 1660, dix jours avant sa mort, saint Vincent envoyait encore d'autres Sœurs vers la Pologne, afin de multiplier là-bas l'œuvre magnifique de charité jusque là accomplie.

LES DAMES DE LA CHARITÉ DE L'HOTEL-DIEU

Nous croyons utile d'étudier tout spécialement cette confrérie qui fut sans aucun doute, de toutes les Charités de saint Vincent, la plus importante par la haute condition de ses membres, l'étendue de son champ d'action, et l'importance des secours recueillis et distribués.

Dans notre Introduction, nous avons signalé l'état lamentable des hôpitaux au XVII^{me} siècle : cet entassement de malades sur un seul lit, et ceci jusqu'à 1786 — il y a à peine cent cinquante ans ! est la chose la plus effarante qui soit : cette atmosphère des salles d'hôpital, on l'imagine difficilement ; Abraham de la Framboisière, un des médecins d'Henri IV et de Louis XIII, pouvait qualifier l'air de Paris « air pollué et souillé, qui corrompt nos esprits et nos humeurs, engendrant peste mortifère » ; que pouvait-il penser de celui de l'Hôtel-Dieu ? Ici, des couches disloquées, branlantes, des draps immondes, troués, poissés de bave et de crachats, de crasse et de poussière et plus durs que voiles de barque ; et des pots cassés, des vases d'étain, de plomb, jamais récurés, des bois pleins

(1) A Madagascar, où les Filles de la Charité ne purent se rendre que bien après la mort de leur fondateur.

(2) La Pologne était envahie par les Moscovites et les Cosaques.

de punaises (il y en avait bien au Louvre et jusqu'en le lit du Roi !), d'ignobles pansements déroulés, traînant partout, coulés à terre sur un plancher maculé selon le temps d'une boue humide ou sèche, et où, à moins de palauter parmi les épluchures, les flaques d'eau sale et de déjections, le pied cherchait comment se poser sur la pointe ; enfin sous les lambrequins, et dans la pénombre des rideaux déchirés, mangés aux vers, les pauvres... pauvres calamiteux étalant leurs plaies, leurs difformités...

Ainsi s'exprime Lavedan (1), d'après ce rapport de Tenon qui n'est pourtant que de 1788. Blessés et malades, femmes enceintes et accouchées, varioleux et dysentériques, tous sont là, mélangés, sans distinction de sexe, ni d'âge, ni de gravité de pronostic.

Les médecins venaient là sans s'attarder, en détournant la tête et en retenant leur souffle ; fallait-il, hélas, approcher un malade d'un peu plus près, le panser par exemple ? Le médecin le faisait sans cacher sa répugnance ; il avait pris pourtant ses précautions : « une chemise trempée dans des sucres, des huiles, et sept poudres différentes, et, par dessus, un vaste habit de maroquin que le mauvais air pénètre très difficilement » ; en outre, une gousse d'ail dans la bouche, du coton dans les narines, des bécicles sur les yeux. Chaque jour, plus de cinquante malheureux entraient à l'Hôtel-Dieu pour s'y faire soigner, et dans quelles conditions ! Vingt à vingt-cinq mille représente le chiffre annuel des entrants.

L'administration laissait fort à désirer ; le mauvais exemple donné par ses dirigeants avait un retentissement néfaste sur les Augustines ; celles-ci étaient partagées en deux camps rivaux. l'un groupant les « contemplatives », l'autre les femmes d'action ; pas de noviciat ; pas de vie en communauté ; chaque Sœur avait son linge, ses vêtements, ses objets personnels, couchait en chambre, non en dortoir... Cela ne pouvait durer ; en 1634, un projet de réforme fut préparé qui ne réussit qu'à porter les passions et les rivalités à leur paroxysme. Cependant, l'année suivante, un nouveau projet dû à l'aumônier du roi, parvint à ramener le calme.

Il existait une autre cause de désordre : l'ingérence de personnes étrangères à l'établissement ; à tel point qu'à la suite de nombreuses réclamations l'administration se vit contrainte de faire des remontrances aux dames pleines de bonne volonté, certes, mais aussi de zèle intempestif. Ceci nous permet de comprendre pourquoi saint Vincent refusa tout d'abord de créer une Charité pour l'Hôtel-Dieu, comme on le lui proposait. Pourtant après avoir subi plusieurs assauts, il se laissa convaincre, non sans recommander aux dames de ne s'occuper que de l'instruction religieuse

(1) H. Lavedan, *op. cit.*, p. 157.

des malades, sans s'immiscer dans les affaires administratives ni dans celles des Augustines. Les autorisations officielles furent obtenues facilement, et au début de l'année 1634, la Charité de l'Hôtel-Dieu était constituée : une louable émulation entraîna des dames de haute qualité et, quelques mois après sa création, la Compagnie comptait déjà plus de cent membres.

Le champ d'action des Dames de la Charité s'étendit rapidement au matériel ; le matin, elles distribuaient des bouillons au lait ; l'après-midi du pain blanc, des biscuits, des confitures, des fruits, selon la saison. Ainsi espéraient-elles agir plus efficacement dans le domaine spirituel. Bientôt on s'aperçut que les Filles de la Charité seraient des aides précieuses ; on en détacha quelques-unes de la maison de Saint-Nicolas ; peu après on les logeait sur place.

Les bienfaitrices se réunissaient fréquemment à Saint-Lazare, et discutaient le résultat de leurs expériences personnelles ; leur nombre atteignit rapidement cent-cinquante et deux cents ; en 1656, il tomba à cinquante, pour remonter l'année suivante à cent-cinquante. Le texte du règlement fut envoyé en province où l'on voulait créer de semblables compagnies, notamment à Marseille, Caen, Alençon.

Certes, la Charité de l'Hôtel-Dieu ne réalisa pas de grandioses transformations sanitaires, du moins peut-on être assuré que dans ces antres de douleur et de tristesse l'apparition des envoyées de saint Vincent était accueillie dans un élan d'affectueuse reconnaissance et de nouvel espoir ; et un malade qui renaît à l'espoir n'est-il pas déjà en partie soulagé ?

LES ENFANTS TROUVÉS

Depuis le XV^e siècle, les autorités s'efforçaient d'atténuer les ravages d'une misère atroce : l'abandon des enfants. (1) Les lettres patentes de 1536 portant création de l'hôpital des Enfants-Rouges citent les doyens, chanoines et chapitres de Notre-Dame à propos des enfants trouvés qu'ils ont accoutumé de recevoir et faire nourrir pour l'honneur de Dieu.

Les enfants que l'on recueillait dans les rues étaient en effet portés à l'église Notre-Dame où une femme se tenait en permanence pour les recevoir. De là, après les formalités de rigueur, ils étaient transférés à l'hôpital de la Trinité, rue Saint-Denis ; cet hôpital, dont il est fait déjà mention en 1217, était destiné, primitivement, à recevoir les passants et les pèlerins ; il fut détruit en 1789.

(1) Léon Lallement : *Un chapitre de l'histoire des Enfants-Trouvés : la maison de la Couche, à Paris*, H. Champion, 1885, in-8° p 5-9.

A Notre-Dame, les jours de fête, on pouvait voir, à gauche en entrant, plusieurs petits enfants couchés dans un berceau fixé au pavé, et, près d'eux, deux ou trois nourrices suppliant les fidèles de leur verser une aumône généreuse.

Un document de 1615 fait allusion à une nouvelle résidence : « ...Quand il se trouve par les ruës de Paris « quelque enfant exposé, il n'est loisible à personne de le lever, fors au commissaire du quartier, ou à quelque autre passant son chemin. Et se doit porter aux Enfants « trouvez à Notre-Dame, en la maison destinée pour les nourrir et allaiter, qui est auprès la maison épiscopale et fait le bas d'une ruelle descendante à la rivière... » (1)

Cette maison était la *Couche* ; le Parlement, en 1570, approuvant un projet du chapitre de Paris, plaçait à la tête de cette œuvre, cinq personnes : trois femmes et un bourgeois, chargés de la garde, nourriture et entretien des enfants, et un caissier. Mais les guerres sanglantes de la fin du XVI^e siècle, la Saint-Barthélémy, les sièges de Paris par Henri III et Henri IV, ne permirent pas à la nouvelle institution de fonctionner normalement. De plus, un trafic honteux s'y faisait : on vendait les malheureux petits pour vingt sols, tantôt à des mendiants désirant susciter la pitié par la vue de leur frêle fardeau, tantôt à des femmes ayant intérêt à passer pour mères, tantôt à des nourrices voulant se débarrasser commodément d'un « lait vicié », ou même à des magiciens désirant immoler des victimes humaines : quelquefois un ménage sans enfant allait y acheter ce qui manquait à la chaleur de leur foyer. La mortalité était énorme ; « il ne s'en trouve pas un seul en vie depuis cinquante ans » ! s'écriait saint Vincent !

Cet abandon de petits êtres le révoltait, surtout lorsque des Dames de la Charité, envoyées par lui à la *Couche* pour y faire une enquête, revinrent épouvantées : une nourrice pour 4 ou 5 enfants ! des pilules de laudanum pour faire dormir les petits malheureux en guise de caresses maternelles ! Et jamais de baptême !

Saint Vincent écrivit sans tarder, le 1^{er} janvier 1638, à Louise de Marillac : « l'on fut d'avis, à la dernière assemblée, que vous seriez priée de faire un essai des enfants trouvés, s'il y aura moyen de les nourrir de lait de vache, et d'en prendre deux ou trois à cet effet ». Ainsi fut fait ; le mois suivant, saint Vincent louait une maison rue des Boulangers, à la porte Saint-Victor ; douze enfants de la *Couche*, tirés au sort, furent confiés à des Filles de la Charité. Louis XIII, sollicité par le Saint, donna quatre-mille livres ; plus tard Louis XIV en donnera le double. Malgré ces versements, les difficultés financières étaient grandes ; il fallait 550 livres pour l'entretien de six ou

(1) *Bibliothèque ou Trésor du Droit français*, éd. de 1671, t. I p. 1013.

sept enfants, sans compter le loyer ! Et saint Vincent voulait embrasser l'œuvre toute entière, c'est-à-dire recueillir les centaines d'enfants abandonnés chaque année ! Il parvint à vaincre tous les obstacles, organisa un placement familial, tant à Paris qu'en banlieue, près de nourrices de moralité sûre. Les Filles de la Charité recueillirent quelques enfants chez elles, à la Chapelle ; certaines partaient en tournée d'inspection vers ces familles chargées d'élever un de leurs petits protégés. Saint Vincent, de son côté, se penchait sur les berceaux avec des larmes de joie et d'inquiétude, prenant plaisir à leurs petits gazouillements, écoutant leurs petites plaintes. Certains ont même prétendu que saint Vincent sortait la nuit à la recherche des petits dont les parents indignes se débarrassaient à la faveur de l'obscurité ; il semble que ce ne soit là que pure légende. Par contre, il exigeait des Sœurs le dévouement le plus total à l'œuvre : « On a fait courir le bruit qu'on ne met-
« tait là que celles qui ne sont pas propres ailleurs. C'est
« tout le contraire : il en faut de plus vertueuses ; car
« telle sera la tante (c'est ainsi qu'ils vous appellent), tels
« seront les enfants. Si elle est bonne, ils seront bons ; si
« elle est mauvaise, ils le seront, vous vous fâchez, ils
« deviendront fâcheux ; si vous faites des légèretés devant
« eux ils les feront ; si vous murmurez, ils murmure-
ront ». Il recommandait également de ne point faire de différence entre les enfants, de les traiter pareillement. S'ils commettent une faute, qu'ils en soient châtiés, mais sans passion ; et en graduant le châtement : en premier lieu la correction raisonnée qui fait appel à la raison, à l'intérêt et au sentiment ; en cas de récidive, la menace ; à la troisième chute, l'humiliation et quelques privations de friandises ou de jouet. Si l'enfant persistait, les Sœurs faisaient appel à la Sœur servante, et alors seulement était envisagée la punition suprême : le fouet ; encore saint Vincent, en fin psychologue qu'il était, recommandait-il de ne frapper que quelque temps après la faute, sans méchanceté, et jamais à la tête.

Cette formation morale donnait des résultats étonnants. Quant aux conditions d'hygiène dans lesquelles les enfants se trouvaient placés, elles étaient bien différentes de celles de la Couche. Ici les nourrices sont choisies avec soin ; au lieu d'employer une femme n'offrant pas toutes les garanties voulues, mieux vaut continuer l'allaitement au biberon. De plus, les Sœurs prendront garde qu'en hiver (les enfants)... ne se tiennent trop longtemps au feu, faisant plutôt exercer les petits à quelque peu d'exercice « pour les échauffer, quoiqu'il faille de temps en temps
« les faire approcher du feu. Elles empêcheront aussi
« qu'ils dorment au soleil, ou dans quelque endroit mal-
« sain ». Un cas de maladie contagieuse est-il signalé ? Les enfants sont séparés en trois catégories : sains, suspects et malades.

A douze ans, les garçons quittaient la maison pour être placés chez des patrons qui leur apprenaient un métier ; les filles trouvaient sur place, parmi les Sœurs, des « monitrices » de couture, tricot, broderies...

Ainsi fonctionnait l'œuvre admirable des Enfants-Trouvés ; mais cela n'allait pas sans des difficultés ; parfois celles-ci paraissaient insurmontables et les dames patronesses envisageaient de tout abandonner. Saint Vincent intervenait et sa rayonnante charité réchauffait les zèles prêts à se refroidir.

Les plus grandes difficultés provenaient de l'insuffisance des locaux ; saint Vincent résolut la question en transférant les Enfants-Trouvés non loin de Saint-Lazare, sur le champ Saint-Laurent, où treize maisons furent édifiées (1645). Quant aux ennuis financiers, il les résolut en faisant appel à la charité royale : Louis XIII donna trois mille livres de rentes pour les enfants, et mille pour les Sœurs ; la reine Anne d'Autriche y ajouta huit mille livres de rentes annuelles. Les Dames de la Charité complétaient la somme selon les besoins.

L'œuvre vivait sur un budget annuel de quarante mille livres ; ce qui avait permis, les cinq premières années, de recueillir et d'élever 1.200 enfants abandonnés ; saint Vincent ne voulut pas en rester là : en 1647, il obtenait de la reine le château de Bicêtre pour y placer les enfants sevrés ; cette immense bâtisse avait été construite sous le règne de Charles V ; au temps de Louis XIII, on en fit un hôpital pour soldats invalides ; puis, désaffecté et plus ou moins abandonné, il était devenu un repaire de malfaiteurs. Les premiers enfants y furent transportés en juillet de la même année. Mais des difficultés sans nombre survinrent ; il fut reconnu que « l'air y était trop vif pour eux » ; les fonds vinrent à manquer ; nous sommes alors en pleine Fronde : la misère à Paris est grande ; des bandes de soldats pillards ravagent la banlieue, menacent Bicêtre et ses pensionnaires. On dut évacuer les enfants et les ramener à Paris. Où les mettre ? Où trouver l'argent de leur nourriture et de leur entretien ? Saint Vincent eut encore à implorer l'assistance de ses Dames de la Charité pour empêcher l'œuvre de disparaître dans la tourmente ; les enfants de Bicêtre furent placés à l'hospice des Enfermés.

Les Treize-maisons, à Saint-Laurent, avaient été relativement épargnées ; en 1652, cependant, les troupes de Turenne et de Condé livrèrent bataille sous leurs murs, mais les enfants n'eurent pas à en souffrir. En 1654, ce même établissement commença à recevoir les enfants nés à la Maternité de l'Hôtel-Dieu et dont les mères étaient mortes à la naissance, ou parties en abandonnant leur nourrisson. Les Filles de la Charité, toujours au premier rang lorsqu'il y a quelque bien à semer, et au dernier quand il s'agit de récolter les honneurs, restèrent long-

temps au chevet des Enfants-Trouvés (1) ; elles en furent chassées une première fois en 1792, et une deuxième fois le 31 mars 1886.

LES ORPHELINATS

Les Filles de la Charité s'occupaient déjà des Enfants trouvés ; elles recueillaient également les malheureux petits que la guerre abandonnait, sur le bord des chemins dévastés, sans parents, sans habits et sans nourriture ; elles instruisaient les petites filles de la campagne. Et voici que vers 1654-1655, l'évêque de Cahors, Alain de Solminihac, écrivait à saint Vincent pour lui demander quelques Sœurs susceptibles de créer un orphelinat de filles ; le saint hésita et réfléchit pendant quatre ans : enfin le 6 novembre 1658, les Filles de la Charité choisies par lui quittaient Paris.

Les orphelines avaient, en vérité, un emploi du temps plutôt chargé, notamment du point de vue spirituel. Mais on n'oubliait pas pour cela le côté éducatif et les fillettes apprenaient, dans le calme et la paix de leur asile, un métier pouvant leur servir plus tard.

Un orphelinat plus original, certes, fut celui que fonda le 11 février 1639, après un premier essai malheureux à Bordeaux, Mademoiselle Marie Delpech de l'Etang ; le local, situé rue du Vieux-Colombier, abrita trois orphelines pour commencer ; puis, après un an, cent vingt, et enfin deux-cent vingt-six en 1645 ; ce succès nécessita le transfert rue Saint-Dominique. L'originalité de l'œuvre réside en ceci : avec l'appui de saint Vincent et, par lui, l'aide morale et financière d'Anne d'Autriche, Mademoiselle de l'Etang envoya ses orphelines en âge de se marier vers les îles françaises d'Amérique : la Martinique, la Guadeloupe, Saint-Christophe, où les hommes étaient beaucoup plus nombreux que les femmes. On devine les conséquences de cette supériorité numérique. Huit départs en 1642, 14 en 1643, 16 en 1644, permirent de fonder loin du pays natal des foyers prospères et heureux, ajoutant encore au prestige de la France. Saint Vincent fit approuver l'institution par le roi, par l'archevêque de Paris et par le Pape Innocent X ; des filiales furent établies à Rouen et à Abbeville, témoignant le succès d'une idée bien curieuse.

A Etampes saccagé par la Fronde, les orphelins étaient nombreux ; une des Filles de la Charité envoyée sur les lieux, Sœur Jeanne-Françoise, fut chargée de les recueillir et de les soigner ; les Dames de la Charité acceptèrent de subvenir selon leurs possibilités aux besoins de l'œu-

(1) En 1670, les Treize Maisons furent placées par le roi sous l'autorité de l'administration de l'hôpital général.

vre. Mais les autorités de la ville montraient moins de zèle, et refusèrent d'adopter l'orphelinat ; les Dames se lassèrent et Sœur Jeanne-Françoise fut obligée de placer les enfants en état de gagner leur vie ; saint Vincent supplia les Dames de se charger des autres. Cette tentative n'alla pas au delà de 1654.

LES PRISONNIERS

Lorsque l'on considère l'état lamentable des hôpitaux au XVII^e siècle, on se demande avec angoisse dans quelles conditions encore plus affreuses les prisonniers devaient vivre au fond de leurs geôles ; nulle douceur, nulle compassion pour leur misère physique et morale ; aucune tentative de rééducation ou de réhabilitation ; ces malheureux macéraient dans leurs fautes comme leurs corps parmi les immondices des cachots. Hommes et femmes mélangés, libre entrée des filles de mauvaise vie, faisaient de ces lieux « un cloaque de prostitution et de scandale. »

La Compagnie du Saint-Sacrement, qui comptait saint Vincent parmi ses membres, voulut réagir et se mit en rapport avec les autorités : des visites régulières aux prisonniers furent instaurées ; des murs et des grilles séparèrent les délinquants de l'un et l'autre sexe ; les récidivistes du crime furent séparés de ceux qu'un instant de faiblesse avait fait trébucher.

En 1643, quatre groupements charitables s'intéressaient au sort des prisonniers : la Compagnie du Saint-Sacrement, la congrégation des Messieurs de Notre-Dame, l'association pour l'aide aux prisonniers endettés, et les Dames de la Miséricorde, à la tête desquelles se trouvait une Dame de la Charité, Madame de Lamoignon. Avant l'année 1660, il ne semble pas que les Confréries de la Charité se soient occupées spécialement des prisons — à l'exception des prisons de galériens, comme nous le verrons plus loin ; cependant, nous avons déjà signalé, en étudiant l'extension des Charités, que celles-ci s'occupèrent de l'assistance aux prisonniers à Montmirail (11 novembre 1618) et Folleville (1620).

À la Conciergerie, les bienfaitrices placèrent deux Sœurs de la Charité pour préparer les bouillons des malades et les remèdes.

Son titre de prieur valait à saint Vincent la haute direction de la maison de correction de Saint-Lazare ; en outre, il avait encore la responsabilité matérielle, morale et spirituelles des prisons situées dans l'enclos du prieuré, près du tribunal, ou rue de Cléry, à Villeneuve-sur-Gravois, aujourd'hui quartier de Bonne-Nouvelle. Mais c'étaient là des prisons accessoires ; les correctionnaires nous retiendront plus longtemps.

LES CORRECTIONNAIRES ET LES ALIÉNÉS A SAINT-LAZARE ⁽¹⁾

Saint-Lazare, léproserie à l'origine, ne regut au XVII^e siècle qu'un seul lépreux, vers 1635, celui-là même qui favorisa l'évasion du chevalier de Montholon en laissant ouverte la porte de son jardin. Par contre, lorsque saint Vincent prit possession du prieuré de Saint-Lazare en 1632, il y trouva quelques aliénés et libertins admis par Adrien Le Bon : la vue des aliénés surtout devait exciter sa compassion : « A cette occasion, je vous dirai que quand nous entrâmes en cette maison, M. le prieur y avait retiré deux ou trois pauvres aliénés ; et comme nous fûmes substitués en sa place, nous en prîmes le soin et la conduite. En ce temps là, nous avions un procès (2) dans lequel il s'agissait si nous serions chassés ou maintenus dans la maison de Saint-Lazare, et je me souviens que je me demandai pour lors à moi-même : s'il te fallait maintenant quitter cette maison, qu'est-ce qui te touche et qui te toucherait le plus ? Quelle est cette chose qui te donnerait plus de déplaisir et de ressentiment ? et il me semblait, à cette heure-là, que ce serait de ne plus voir ces pauvres gens et d'être obligé d'en quitter le soin et le service.

Vincent a eu le grand mérite de distinguer les pervers des aliénés : « Les uns sont malades de corps et les autres d'esprit ; les uns stupides, et les autres légers ; les uns insensés, et les autres vicieux ; en un mot tous aliénés d'esprit mais les uns par infirmité, et les autres par malice ; ceux-là sont ici pour recouvrer leur santé et ceux-ci pour se corriger de leur mauvaise vie.

1. Les correctionnaires

Les pervers étaient soumis à une psychothérapie par persuasion, raisonnement, travail, distractions saines, exercices de lecture et d'écriture, exercices religieux. En outre, ils étaient isolés dans un bâtiment particulier, sans communication avec l'extérieur, et seulement connus, à l'intérieur, de ceux qui en avaient spécialement la charge. Enfin, des cures journalières de silence, interrompues seulement par les récréations, complétaient ce « trépied de la psychothérapie lazarienne » (3) : isolement, piété, travail intellectuel.

Directeur d'asile, en quelque sorte, saint Vincent avait

(1) P. Coste : *Les détenus de Saint-Lazare au XVII^e et XVIII^e siècles*, in-*Revue des Etudes Historiques* (juillet septembre 1926).

Dr Jacques Vié : *Les aliénés et les correctionnaires à Saint-Lazare au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, Félix Alcan 1930.

Laignel-Lavastine et J. Vié : *La vie médicale de saint Vincent de Paul*, in-*Revue des Etudes Historiques* 1930, p. 129-136.

(2) Procès intenté par les religieux de Saint-Victor.

(3) J. Vié : *op. cit.*, p. 52.

la haute main sur sa maison de correction. Il voulait que les pensionnaires fussent traités paternellement, bien qu'avec fermeté ; il fut indigné en apprenant un jour que ses conseils n'étaient pas scrupuleusement suivis : « A propos des pensionnaires, mes frères, j'ai appris qu'on leur donne quelquefois des portions bien désagréables et bien mal accommodées, même de la viande ou du vin qui est resté du soir du jour précédent. Or, mes frères, cela est mal. Ce sont des gens dont les parents payent bonne pension ; n'est-il pas juste qu'on leur donne quelque chose qui soit accommodé comme il faut, et qui soit bon ? Au nom de Dieu, mes frères que cela ne se fasse plus, mais baillez-leur comme à nous, comme aux prêtres.

Seule l'autorité royale était compétente, à la fin du XVII^e siècle, pour décider l'internement des débauchés : les familles désirant se débarrasser d'un libertin devaient obtenir un « ordre du Roi », c'est-à-dire une lettre de cachet. Mais au temps de saint Vincent, la « permission du magistrat » était suffisante ; les évêques, les chapitres eux-mêmes jouissaient également de ce pouvoir. Le plus souvent, c'était l'autorité paternelle qui sollicitait l'internement d'un garçon : soit qu'il ait contracté de pernicieuses habitudes, soit qu'il voulut se marier contre le gré de ses parents (1) ; dès lors des abus pouvaient en résulter : saint Vincent employa sa diplomatie et son bon sens à les réprimer. (2)

On internait également à Saint-Lazare des prêtres dont la vie publique était cause de scandale ; quelques rares pensionnaires y étaient enfermés pour raison d'Etat : déserteurs, espions, pamphlétaires comme Beaumarchais.

Voici un exemple de demande d'internement concernant un certain Antoine Pougeois :

« A son Eminence Monseigneur le cardinal de Fleury, la veuve Pougeois.

« Demande,

que Antoine Pougeois, son fils, âgé de 18 ans, soit retenu à Saint-Lazare ou elle offre de payer sa pension.

« Expose que quelque soin qu'elle se soit donnée pour l'Education de son fils, il s'est livré au libertinage, fréquentant les lieux de débauche et de jeux publics, ce qui l'a fait chasser de chez deux marchands ou il a été mis en apprentissage.

« Il y a un pouvoir de la mère et le mémoire a esté signé de deux oncles ; ces deux oncles l'on conduit à Saint-Lazare où il est et M. Bonnet demande un ordre pour l'y retenir.

« L'ordre me paraît juste

(1) Ainsi Jean de Moutholon, enfermé à la demande de son tuteur pour avoir épousé clandestinement une femme de condition inférieure à la sienne.

(2) J. Vié : *op. cit.* p. 78.

Ainsi, à côté du *placement demandé par les familles* (correspondant à notre placement volontaire actuel), il existait un *placement d'office* effectué par l'administration et un *placement par ordre de justice*. Parfois l'intéressé lui-même demandait son internement : *placement volontaire ou libre*.

Selon la gravité des infractions commises, les pensionnaires étaient placés soit à la maison de force — qu'ils partageaient avec les aliénés, où ils vivaient dans des chambres isolées, soit en « petite liberté », soit en liberté complète, notamment pour les placements volontaires ; dans une quatrième catégorie se trouvaient les « enfants indociles ».

Lorsque saint Vincent et ses prêtres remarquaient une amélioration sensible du caractère de leurs clients et les signes évidents d'une prochaine « guérison » morale, la sortie était envisagée. Le séjour des correctionnaires était plus ou moins long. « On en a vu quelques-uns qui avaient été si dénaturés que de frapper leur père et mère, quelques autres d'attenter à leurs vies, et d'autres de les menacer, qui néanmoins, à la sortie de Saint-Lazare **fondaient en larmes** devant eux, leur demandant pardon, et qui ensuite leur ont donné consentement ».

2. Les aliénés

S'occuper des aliénés fut pour saint Vincent un travail passionnant ; au XVII^e siècle, il passait, aux yeux de tous, pour un des psychiatres les plus avertis. Il sut distinguer les insensés, nous l'avons signalé, des simples pervers ; ceux-là, il les considérait comme irresponsables : « Certainement ceux qui sont réduits en cet état sont grandement dignes de compassion ; il est bien vrai qu'ils sont en quelque façon dans un état d'impeccabilité, n'étant pas maître de leurs volontés, et n'ayant ni jugement ni liberté ; et en cela ils doivent être estimés bien heureux, si lorsqu'ils sont tombés, ils étaient dans la grâce de Dieu ; comme au contraire ils sont fort à plaindre si ce mal les a surpris dans l'état de péché mortel ».

Le voici se pencher sur un cas de psychose périodique : il s'agit, dit-il, d'« un prêtre qui ayant été quelque temps dans le délire, en était revenu et se portait mieux, mais, par malheur, y est retombé ; cette maladie lui vient d'un excès de mélancolie qui lui envoie des vapeurs âcres au cerveau, dont il a été tellement affaibli, qu'il est retombé en ce mauvais état. Le pauvre homme sent bien venir son mal, lequel, comme il dit, commence toujours par une noire mélancolie, dont il lui est impossible de se retirer ».

Voici une obsession que saint Vincent guérit en quelque sorte par la psychanalyse ; ce ne fut pas sans danger pour lui : pendant plusieurs années il souffrit du « choc en retour ». Cela se passait en 1610. « J'ai connu un célè-

bre docteur, lequel avait longtemps défendu la foi catholique contre les hérétiques, en la qualité de théologal; qu'il avait tenue dans un diocèse, la défunte reine Marguerite l'ayant appelé auprès de soi pour sa science et pour sa piété, il fut obligé de quitter ses emplois; et comme il ne prêchait ni ne catéchisait plus, il se trouva assailli, dans le repos où il était, d'une rude tentation contre la foi... le docteur donc, se voyant en ce fâcheux état, s'adressa à moi pour déclarer qu'il était agité de tentations bien violentes contre la foi, et qu'il avait des pensées horribles de blasphème contre Jésus-Christ; et même de désespoir jusque-là qu'il se sentait poussé à se précipiter par la fenêtre. Et il en fut réduit à une telle extrémité, qu'il fallut enfin l'exempler de réciter son bréviaire, et de célébrer la Sainte Messe, et même de faire aucune prière, d'autant que lorsqu'il commençait seulement à réciter le Pater, il lui semblait voir mille spectres, qui le troublaient grandement; et son imagination était si desséchée et son esprit était si épuisé à force de faire des actes de désaveu de ses tentations qu'il ne pouvait plus en produire aucun. Saint Vincent voulant à tout prix débarrasser son ami de cette obsession par contraste, décida d'opérer un transfert du doute sur sa propre personne; peu à peu le malade se rétablit, mais Vincent, assailli à son tour par des tentations, ne parvint à les chasser que quelques années plus tard en s'adonnant complètement au service des pauvres.

Voici un troisième cas : une psychasthénique, la fille du duc d'Atri, près de laquelle saint Vincent est envoyé en 1638 par l'Official de Paris : « Il y a trois ou quatre mois, écrira-t-il au père de la malade après l'avoir examinée, que j'eus ordre de M. l'Official de Paris de visiter Mademoiselle votre dite fille, sur ce que M. le Comte de Maure lui avait demandé permission de la faire exorciser, selon l'avis que plusieurs personnes de grave piété lui avaient donné qu'elles craignaient que cette bonne enfant ne fut travaillée de quelque possession ou obsession maligne. Le sujet qu'ils avaient de le croire était l'aversion qu'avait cette bonne fille pour les choses de Dieu (1), qui était venue à un tel point qu'elle était à la Ville-l'Evêque auprès de Mademoiselle de Longueville, qu'il y avait trois ans qu'elle ne priait point Dieu et environ deux ans qu'on l'avait tenue enfermée dans une chambre du Port-Réal, sans entendre la Sainte Messe ! Ce fut donc là le sujet qui fit avoir cette opinion à ces bonnes âmes et la raison pour laquelle j'eus le lieu de la voir. D'abord elle me montra son état avec jugement et candeur; car elle a l'esprit fort bon et solide incomparablement au delà du commun des filles, mais un peu mélancolique. Ma pensée fut d'abord qu'il n'y avait que cette humeur mélancolique qui la travaillait. Le respect que je devais

(1) La jeune fille se trouvait au couvent de Port-Royal.

néanmoins à ceux qui étaient d'avis qu'il y avait quelque obsession maligne fit que je soumis mon jugement au leur et que faisant mon rapport à M. l'Officiel, je lui dis qu'il n'y avait pas d'inconvénient que M. Charpentier - c'est un ecclésiastique d'insigne piété de cette ville

lui fit quelques exorcismes secrets, doucement et sans provoquer l'esprit malin au dehors, plutôt par imprécation que par exécution, qui était l'avis du R. P. général de l'Oratoire, ce qui ne fut point exécuté à cause de la maladie du dit sieur Charpentier. Cependant, il plut à Dieu envoyer à Mademoiselle votre fille une maladie assez grande et dangereuse en laquelle son esprit s'ouvrit ; et la maladie ayant été un peu longue et en quelque espèce de langueur, il me sembla qu'elle était entrée dans le travail de la même humeur, or, comme elle fut guérie néanmoins, elle s'en trouva tout à fait délivrée.

Cette lettre dénote un esprit critique fort développé : il appuie son diagnostic sur l'étude du fonds mental (jugement, solidité de l'esprit) et les caractères du trouble surajouté (humeur mélancolique). Considérant le milieu dans lequel la malade se trouve il estime devoir concéder à celui-ci un exorcisme auquel on semble tenir tout particulièrement ; mais au préalable, il le dépouille de tout ce qui pourrait provoquer, chez la jeune malade, un choc émotif et ainsi compromettre la guérison.

Ces trois observations de psychiatrie — les deux dernières prises hors de Saint-Lazare, illustrent bien ce que nous avançons des connaissances de saint Vient dans le domaine des maladies mentales.

La thérapeutique ne se bornait pas à un internement pur et simple ; saint Vincent raisonnait les mélancoliques ; les anorexiques étaient contraints de se nourrir : s'ils refusaient un hypnotique on employait le procédé de la corne : « Come a chaque fois qu'on voulait lui en donner il voulait s'en défendre, on lui mettait une corne dans la bouche come on fait aux chevaux, et les lui faisait avaler avec violence. » Les furieux étaient ligotés ou enchaînés : « Quand ils (les malades) sont un peu violents ou furieux, dit une relation de 1697, ils (les Frères servants) les chargent de chaînes et les attachent comme des animaux sauvages.

Dans les cas simples, les missionnaires se chargeaient eux-mêmes d'administrer telle ou telle drogue : l'Apothécairie de Saint-Lazare était un modèle pour l'époque. Mais dans les cas graves ou difficiles, on faisait venir un médecin de l'extérieur ; l'autorisation royale était nécessaire.

Les syphilitiques étaient autorisés à se rendre soit à Bicêtre, soit dans leur famille, pour se faire traiter ; ainsi la veuve Rousseau demande de vouloir bien expédier un ordre pour transférer son fils de Saint-Lazare où il est détenu par ordre du Roi, chez Elle pour le faire traiter

de la vérolle jusqu'à parfaite guérison et ensuite le renvoyer à Saint-Lazare.

L'administration de l'asile veillait à ce que chaque pensionnaire figurât sur les états avec nom, âge, date d'entrée ; les raisons d'internement figuraient en termes plus ou moins approximatifs et variés ; pour les correctionnaires : « libertinage, débauche, mauvaises mœurs, dérangements de mœurs, vie scandaleuse, mauvais déploiements, etc. » ; dans la catégorie des aliénés : « aliénés, insensés, foibles, foibles d'esprit, dérangés, égarés, tête timbrée, violents, furieux, imbécilles, en enfance, maladie mêlée de fureur, de grains de folie, maladie ou mal caduc (épilepsie)....

Les aliénés trouvaient en somme à Saint-Lazare un asile où les égarements de leur raison étaient supportés avec patience et affectueuse sollicitude. Mais les résultats les plus remarquables furent obtenus dans cette maison de correction où bien des libertins abandonnaient enfin le lourd fardeau de leurs vices ; non, saint Vincent ne voulait pas faire de sa maison un triste lieu de châtement comme tant d'autres, un foyer de révolte où germèrent les crimes de demain ; dans sa charité clairvoyante, il songeait à ces âmes qu'il importait de sauver bien plus que de châtier, et ainsi préparait un avenir toujours meilleur.

LES PETITES-MAISONS

Cet hospice s'élevait à Paris sur l'emplacement actuel du square du Bon-Marché ; on l'appelait **encore** hospice des Ménages ou des Teigneux. Quatre cents personnes environ y vivaient au temps de saint Vincent, vieillards, aliénés et teigneux. Vers 1655, le grand Bureau des pauvres demanda au saint d'envoyer quelques Sœurs de la Charité aux Petites-Maisons. A l'idée que ses Filles à leur tour aurait à soigner des aliénés saint Vincent n'hésita guère ; il accepta et ne put cacher sa joie et sa fierté.

LES FILLES DE MAUVAISE VIE

A ses titres, déjà fort nombreux, saint Vincent ajoutait celui de supérieur de la Visitation ; quelques Visitandines étaient détachées de leur monastère et dirigeaient une annexe, le couvent de Sainte-Madeleine, où certaines filles débauchées venaient cacher le repentir de leurs fautes.

L'œuvre remontait au milieu de l'année 1618 : deux repenties furent recueillies au mois d'août par le père Athanase, capucin, frère du président Molé, et par deux amis de ce religieux ; elles furent placées chez une brave femme du faubourg Saint-Germain. Deux autres vinrent s'y

joindre. Saint Vincent, aumônier chez les Gondì, rendait visite à ces malheureuses et les exhortait à persister dans le chemin du repentir ; la fuite de l'une des filles en compagnie de son amant ne refroidit pas son zèle, mais affecta l'hôtesse au point qu'elle préféra renoncer à son mandat ; M. de Montry, un des trois fondateurs, transféra l'œuvre à la Croix-Rouge ; Madame de Gondì envoya des lits. Peu à peu le nombre des pénitentes s'accrut : elles étaient quinze le 22 janvier 1619 ; on décida de les appeler « filles de Sainte-Madeleine » ; elles auraient les cheveux coupés, les pieds nus, et une haire pour chemise ; elles ne pourraient quitter la maison, sauf pour s'en aller définitivement. En réalité, toutes ces filles n'étaient pas également animées d'un désir sincère de renoncement : certaines s'y réfugiaient parce que privées de tout subside ; d'autres pour se venger de leurs séducteurs. Ceux-ci d'ailleurs ne manquaient pas de venir rôder sous les fenêtres des « Madelonnettes ».

Les difficultés commencèrent peu après, lorsqu'il s'agit de créer un corps de religieuses à l'intérieur même de la maison. On fit appel aux Visitandines pour encadrer les nouvelles religieuses et les autres Madelonnettes ; saint Vincent appuya la demande. Le projet, adopté, se réalisa en 1629. Saint Vincent obtint, en 1631, l'approbation du Pape Urbain VIII ; ses fonctions de supérieur de la Visitation lui permettaient, désormais, de suivre l'œuvre de plus près.

Mais cela devait aussi lui valoir une multitude d'ennuis ; à côté des repenties véritables, décidées à persévérer dans la vertu, les Madelonnettes comprenaient des filles sans malice mais avides de liberté, et, hélas ! un certain nombre de malheureuses qui n'attendaient que l'occasion de se plonger de nouveau dans la débauche. Dès l'année 1639, les Visitandines demandèrent leur retour à la maison-mère ; saint Vincent s'efforça de leur faire prendre patience. Les embarras financiers s'ajoutèrent à ces complications d'ordre moral : pour cent-vingt à cent-quarante filles, les 3.000 livres de rente accordées par Louis XIII étaient insuffisantes ; mais les Dames de la Charité versaient, ou obtenaient de leurs amies, le complément nécessaire ; les legs atteignirent des sommes considérables : la marquise de Maignelay, qui s'était déjà chargée de l'entretien de seize filles pendant sa vie, légua en mourant aux Madelonnettes une somme de 101.600 livres.

L'œuvre si humaine et si respectable de Sainte-Madeleine continua son existence précaire ; l'autorité de saint Vincent, le zèle des Visitandines, que chaque conversion à une vie plus pure encourageait dans leur ingrate besogne, permirent à cette institution de prolonger son existence de quelques années. Le remplacement de la supérieure par une religieuse venue du dehors fut le signal d'une révolte des Madelonnettes, que leur état antérieur,

aurait pourtant dû incliner à plus de soumission ! Des tracts tendancieux et truffés de calomnies furent répandus sur le compte des Visitandines ; celles-ci, excédées, supplièrent l'archevêque de les retirer de Sainte-Madeleine, ce qu'elles obtinrent enfin en 1671, onze ans après la mort de saint Vincent ; elles étaient restées dans cette maison pendant quarante-deux ans.

LES MENDIANTS

La lutte contre la mendicité fut un des principaux soucis de ce XVII^e siècle ; à Paris notamment le problème y présentait une telle acuité et une telle complexité que les autorités s'en émurent enfin. Ce ne fut pas sans mal ; écoutons l'auteur d'une brochure (1) publiée en 1617 : « On voit les hôpitaux remplis de pauvres, la plupart volontaires, les églises et rues si entièrement pleines de soldats, goujats, laquais, paysans, hommes et femmes mendiant, qu'il n'y a moyen quelconque que l'on puisse parler d'affaires, ou dire un Pater-Noster sans trois ou quatre interruptions, avec grandes importunités, blasphèmes du nom de Dieu, paroles d'outrage et injurieuses, qui est cause que le peuple murmure étrangement de ce grand nombre que l'on en voit... Quand on voit les trones pour les dits enfermés, ou des aveugles ou autres, qui les recommandent, on dit que ce sont moqueries et menteries, sans ombre de pitié, et qu'il n'y a plus d'enfermés.

Il est de fait que ces mendiants ne manquaient pas d'audace : ils s'étaient organisés à Paris en une puissante association. « Les mendiants se groupaient dans les Cours des Miracles, ainsi nommées parce que les mendiants qu'on voyait le jour estropiés ou malades y revenaient le soir, et, comme par miracle, toutes leurs infirmités disparaissaient. » (2)

La première de ces Cours des Miracles s'installa rue de la Truanderie ; la seconde, en 1350, rue des Francs-Bourgeois. Il y a quelques années encore, on pouvait voir quelques vestiges de l'une d'elles entre la rue Montorgueil, la rue Neuve-Saint-Sauveur et le couvent des Filles-Dieu.

Voci, d'après le « *Liber Vagatorum* », cité par O. Crouzon, quelques-unes parmi les diverses catégories de mendiants : les *piètres* ou *narquois*, boîteux ou culs-de-jatte ; les *malingreux*, contrefaisant les hydropiques ; les *caïeux*, qui se faisaient des plaies avec des herbes, du

(1) *Mémoires concernant les pauvres qu'on appelle enfermez* Archives curieuses de l'Histoire de France depuis Louis XI jusqu'à Louis XVIII, par MM. L. Cimber et F. Daujon, 1^{re} série, t. XV, p. 256.

(2) O. Crouzon : *Discours d'ouverture*, Presse Médicale, 1^{er} déc. 1937.

sang et de la farine ; les *hubins*, soit disant mordus par des loups ou des chiens enragés ; les *franc-mitoux*, qui liaient leurs bras pour tromper les médecins sur la qualité de leur pouls ; les *sabouleurs*, *batteurs de dig-dig*, qu'un morceau de savon mis dans la bouche faisait écumer tels des épileptiques ; les *porteuses de billes*, qui se confectionnaient un gros ventre pour simuler une grossesse. Ajoutons les *rifodès*, se prétendant ruinés par l'incendie, et les *mercandiers* par la guerre... Nombreux étaient encore les mendiants qui sillonnaient les routes, de village en village, les tziganes, les clers errants, les compagnons de la coquille en route pour Compostelle, ou pour ailleurs...ou pour nulle part !

La bonne volonté ne manquait certes pas à ceux qui voulaient résoudre cet épineux problème de la mendicité. Saint Louis avait échoué ; en 1350, le roi Jean ordonna de jeter en prison les mendiants valides ; les récidivistes seront mis au pilori, et la tiercefois ils seront signez au « front d'un fer chaud, et bannis desdits lieux ». Charles VII se montra plus tolérant, probablement en raison de l'inefficacité de ces mesures. François I^{er} fut plus avisé : il organisa le secours à domicile par l'*aumosne raisonnable*, mais en retour imposa aux mendiants valides la condition du travail, ordonna de les employer aux œuvres publiques les plus nécessaires », et, en cas de refus, maintint contre eux les peines précédemment portées (1544-1545).

La création d'ateliers publics échoua : l'envoi des mendiants jeunes et valides aux armées ne réussit guère mieux : ils sont encore dix-mille à Paris au début du XVII^e siècle. La réclusion aura-t-elle plus de succès ?

Par un mandement du 27 août 1612, Louis XIII ouvrit des asiles où les mendiants devaient être enfermés et nourris : les mendiants valides à l'hospice du faubourg Saint-Victor ; les femmes, les filles et les enfants malades de moins de huit ans à l'hospice du faubourg Saint-Marcel ; les pauvres âgés ou infirmes à l'hospice du faubourg Saint-Germain. Quant aux mendiants nés en province, ils avaient ordre de s'éloigner de Paris dans la huitaine. Quatre-vingt-onze mendiants seulement se présentèrent pour être enfermés. Beaucoup avaient fui, Paris leur devenant vraiment peu hospitalier ; d'autres préférèrent entamer leur magot ; huit cents autres attendirent que la faim les obligeât de frapper à l'hôpital, ce qui ne tarda guère.

Les hommes valides furent employés à divers travaux : moudre le blé, brasser de la bière, scier des ais, battre du ciment ; les femmes, filles et petits enfants filaient, tricotèrent, confectionnaient bas et boutons. On édifia pour eux, en cette même année 1612, l'hôpital Notre-Dame de Pitié.

Une fois encore, toutes ces belles réalisations firent la preuve de leur inefficacité : en 1616, on comptait 2.200 enfermés ; en 1622 il n'y en avait plus que 1.400, la plupart infirmes, vieillards ou enfants. Et, en l'année 1610,

40.000 mendiants, plus effrontés et malfaisants que jamais, sèment à nouveau la terreur dans la capitale !

Tout était à recommencer. Saint Vincent va s'y employer avec toute la souplesse, la diplomatie, l'énergie et le bon sens qu'on lui a déjà vus en des circonstances aussi délicates.

Il connaissait bien les mendiants ; au mois de septembre 1621, alors qu'il passait par la ville de Mâcon, il trouva celle-ci assiégée littéralement par des centaines de mendiants dont l'arrogance et le sans-gêne jetaient le trouble et l'épouvante dans la cité. Saint Vincent se mêla à leur foule, interrogea, encouragea et calma à la fois les plus excités, promit de faire quelque chose. Il prépara un projet qui devait ramener le calme et alla le présenter aux autorités officielles : son projet fut étudié le 16 septembre à l'Hôtel-de-Ville où s'étaient réunis les échevins, les officiers du roi, ceux de l'élection et du bailliage et les notables de la ville. L'avocat du roi parla avec sympathie de l'essai que proposait « un religieux prêtre de Monsieur le Général des galères, mû de piété et de dévotion ». Quant au lieutenant général, il trouva la proposition « louable, pieuse, dévote et recommandable » ; le procureur du roi regretta qu'une assemblée plus nombreuse ne fût pas réunie pour accueillir un projet aussi prometteur.

Mais, hors les autorités, peu de Mâconnais prenaient l'affaire au sérieux ; on avait essayé tant de solutions ! « Quand j'établis la Charité de Mâcon, écrivait saint Vincent le 21 juillet 1635, chacun se moquait de moi et me montrait au doigt par les rues, et quand la chose fut faite, chacun fondait en larmes de joie, et les échevins de la ville me firent tant d'honneur au départ que, ne le pouvant porter, je fus contraint de partir en cachette pour éviter cet applaudissement ; et c'est une des Charités les mieux établies. » Trois semaines avaient suffi pour obtenir ce résultat. Que s'était-il donc passé ?

Muni des autorisations officielles, saint Vincent fit un recensement des pauvres : trois cents furent évalués, et priés de se rendre chaque dimanche dans l'église Saint-Nizier pour y entendre la Messe et l'instruction ; après l'office ils recevaient du pain, du bois pour se chauffer, et de l'argent, selon les degrés de leur misère et leurs charges de famille. Les pauvres de passage à Mâcon étaient logés une nuit et renvoyés le lendemain avec deux sols.

Pour trouver les ressources nécessaires à l'entretien de trois cents personnes, saint Vincent avait créé une confrérie d'hommes et de femmes chargés de faire la collecte autour d'eux, de se renseigner sur les besoins de leur quartier respectif, et de se réunir chaque mercredi pour étudier les cas particuliers et la répartition des secours. Les femmes devaient, deux fois la semaine, visiter les malades, apporter leur nourriture et leurs remèdes, ensevelir les morts. Les plus aisés avaient pris l'engagement

écrit de donner chaque année du blé, du vin, de la viande, du linge et du bois.

Et voici quelques chiffres : chaque dimanche on distribuait en l'église Saint-Nizier : 1.200 livres de pain, 18 ou 20 francs d'argent, 12 à 15 francs aux dames pour les pauvres honteux, 100 ou 120 francs aux apothicaires pour les remèdes, 20 francs au chirurgien, 1 franc par mois aux deux femmes qui servaient les malades, 20 fr. aux bedeaux qui empêchaient les mendiants étrangers de séjourner dans la ville ; sans compter le linge, le bois, le charbon.

Un résultat aussi brillant ne pouvait que l'encourager à continuer dans la même voie.

Mais il ne s'agit plus de Mâcon : c'est Paris qu'il faut délivrer. Avec quels moyens ? Justement, voici qu'un homme l'aborde dans la rue et lui dit : J'ai l'intention de donner 100.000 livres pour de bonnes œuvres : acceptez-les en dépôt et voyez vous-même quel usage il convient d'en faire. Je ne mets à ce don qu'une condition : c'est que mon nom reste inconnu. Saint Vincent met le donateur au courant de ses projets, encore vagues. Il fallait un local. Précisément, Saint-Lazare venait de faire l'acquisition, après maintes difficultés, d'une maison dite Maison du Nom-de-Jésus, qui n'était guère vaste mais pourrait se transformer. (1647).

Au mois de mars de l'année 1653, tout était prêt. Sur les 100.000 livres offertes par le donateur, 11.000 avaient réglé l'achat de l'immeuble : 5.400 couvrirent les frais de mobiliers, réparations, ornements de chapelle : 3.600 livres furent prévues comme frais d'entretien et de nourriture des assistés, 20.000 livres mises de côté pour l'agrandissement des locaux.

La maison du Nom-de-Jésus commença par abriter une quarantaine de pauvres, vingt de chaque sexe ; on choisit des personnes de probité certaine, privées de ressources mais non du désir de travailler. Des habits neufs leur furent donnés. Des exercices religieux simples et pratiques encourageaient les protégés du saint à vivre heureux et tranquilles ; le 5 septembre 1654, saint Vincent acheta une maison contigüe et une place assez vaste, ce qui permit de mieux séparer hommes et femmes.

La bonne tenue de l'hospice du Nom-de-Jésus ne tarda pas à être connue du public. Les places étaient retenues plusieurs années à l'avance. Et pourtant les pauvres devaient travailler ; ils s'en acquittaient fort consciencieusement ; ils avaient droit au quart du produit de leur travail, mais on leur déduisait le prix de la ration de vin, ce qui les incitait à ne point faire d'excès.

Saint Vincent aurait voulu augmenter le nombre de ses pensionnaires ; les crédits lui manquèrent, la place également, et le donateur s'y opposa.

Mais les Dames de la Charité veillaient ; elles proje-

taient la création d'un hôpital général modèle suivant les mêmes principes que ceux que saint Vincent avait appliqués avec tant de succès à la maison du Nom-de-Jésus ; D'ailleurs l'idée était dans l'air. Les Dames réglèrent tout d'abord la question financière en fixant d'avance ce qu'elles verseraient ; ainsi Monsieur Vincent n'avait plus qu'à dire oui et lancer l'affaire. C'était compter sans la prudence du saint, qui demanda le temps de réfléchir et de prier. Pressé par ces zélées bienfaitrices, il alla voir Anne d'Autriche ; il fallait un enclos assez vaste pour un projet aussi grandiose ; saint Vincent demanda à la reine, et obtint, celui de la Salpêtrière. On désignait ainsi l'ensemble de bâtiments qui composaient le Petit Arsenal, lequel avait émigré sur la rive gauche, les fréquentes explosions incommodant les habitants du faubourg Saint-Antoine.

Ce premier point réglé, les Dames voulaient que les mendiants y fussent enfermés sans tarder ; cela ne plaisait pas à saint Vincent à qui les débuts modestes, restreints, et les progressions lentes avaient toujours réussi ; de plus, la violence lui répugnait ; enfin, il fallait encore aménager le nouvel hospice. Nous sommes en 1653.

Pendant que saint Vincent et les Dames de la Charité travaillaient, au prix de mille sacrifices de tous ordres, à l'établissement de l'hôpital général, une cabale sournoise fut dirigée contre eux. Que leur reprochait-on ? D'être un prêtre sans mandat officiel et de simples femmes sans ambition ; de jouer un rôle désintéressé là où tant d'autres pourraient trouver des bénéfices ; de vouloir faire un centre piloyable et charitable de redressement et non de brutal renfermement. Les attaques se précisèrent ; on alla jusqu'à suspendre le travail des maçons. Saint Vincent ne tarda pas à s'apercevoir qu'il serait le plus faible, et qu'on l'empêcherait d'appliquer ses méthodes. Il conseilla à ses Dames de s'incliner et de se retirer ; mais ces bonnes personnes s'insurgèrent. N'avaient-elles pas, après tout, fourni les fonds et fait l'essentiel des démarches ? Elles avaient déjà dépensé 50.000 livres : 16.000 pour réparer les bâtiments de la Salpêtrière ; 12.000 pour payer les menuisiers qui avaient travaillé aux bois de lits ; autant pour de la toile ; 10.000 pour le linge, les couvertures, les ustensiles ; par contrat, elles s'étaient engagées à verser 100.000 livres pour la subsistance des pauvres.

Le sacrifice était bien grand ; il y fallait de l'héroïsme ; elles le firent quand même, avec une générosité et un désintéressement qui méritent d'être signalés.

C'est Pomponne de Bellièvre qui obtint les lettres patentes du Roi, et au mois d'avril 1656 parut l'*Edit portant l'établissement de l'Hospital général pour le renfermement des pauvres mendiants de la ville et faubourgs de Paris*.

L'article 9 de l'édit interdisait la mendicité de la manière la plus absolue, sous peine des condamnations les plus sé-

vères : fouet, galères ; punies également d'amende les personnes qui feraient l'aumône.

L'Hôpital général devenait, comme le craignait saint Vincent, une immense maison de force où les pauvres mendiants et invalides des deux sexes devoient estre enfermés pour estre employez aux manufactures et autres travaux selon leur pouvoir » (art. 1 de l'édit) ; « cinquante-deux ouvriers, désignés par les corporations pour diriger les ateliers, venaient enseigner leur état ». (art. 55.)

Quant au nouvel hôpital, il n'ouvrait pas ses portes à toutes les catégories de mendiants : les vagabonds et gens sans aveu seraient chassés ; les mendiants mariés et les pauvres honteux, secourus ; les contagieux enfermés dans des hôpitaux ; les prêtres mendiants rendus à leurs évêques ; les soldats estropiés invités à rejoindre leur garnison, pour être, de là, envoyés à leur destination définitive. Ceux que l'on retenait n'avaient pas tous la même destination ; ils étaient répartis dans les cinq établissements qui constituaient l'Hôpital Général (1) : la Salpêtrière, appelée encore Maison de Saint-Denis, recueillait les femmes infirmes, les jeunes enfants jusqu'à sept ans (2) ; la Pitié était le centre de triage de tous les mendiants ; en outre elle abritait des filles de 7 à 18 ans et de vieilles femmes, infirmes pour la plupart ; la maison de Saint-Jean-Baptiste ou de Bicêtre, anciennement Commanderie de Saint-Louis pour les soldats estropiés, recevait surtout des vieillards et des incurables, imbéciles et aliénés, que l'on montrait au public pour six liards (vingt-mille spectateurs se rendaient le dimanche à ce spectacle !). La maison de Scipion était pour les femmes enceintes, attendant là le moment d'aller accoucher à l'Hôtel-Dieu, la Savonnerie de Chaillot pour enfants de sept à quinze ans ; on leur apprenait à lire et à écrire, et ils aidaient à la fabrication des tapis de Perse et de Turquie.

On avait envisagé d'expulser de Paris les mendiants venus de province. Or, c'était à Paris que ces malheureux habitants chassés par la guerre de Picardie ou de Champagne risquaient de ne point mourir de faim. Saint Vincent s'en émut ; il parla de cette situation tragique et, probablement, proposa une solution ? Toujours est-il qu'il fut décidé de n'ordonner l'expulsion que des seuls mendiants dont la localité d'origine était dotée d'un asile ou de tout autre moyen de leur venir en aide.

Le règlement annexé à l'édit précisait encore ceci : « Les

(1) *Procès-verbal des commissaires députés par la cour pour reconnoître l'estat de l'Hospital général et ses urgentes necessitez, du 22 Janvier 1663 et autres jours.* Bibliothèque de l'Arsenal. *Recueil de pièces imprimées* n° 1675 bis.

(2) Plus tard, la Salpêtrière comprendra en outre des aliénés, des imbéciles, des personnes arrêtées par ordre du Roi, des femmes flétries par la Justice, telle Jeanne de Valois, flétrie en 1786 d'un V sur les deux épaules à la suite de l'affaire du collier de la Reine.

« prêtres missionnaires de Saint-Lazare sont chargés de
« l'instruction spirituelle des pauvres. Ils pourront recevoir
« leurs testaments. A l'égard de la police et de la discipline
« temporelle, ils seront sous la direction de l'hospice général. Le supérieur desdits missionnaires aura voix délibérative au bureau pour ce qui concerne le spirituel. »

Pour le service des femmes enfermées à l'Hôpital Général, l'édit royal laissait aux directeurs le soin de choisir qui leur sembleraient plus aptes à remplir cet emploi : ils demandèrent des Filles de la Charité. Quant aux Dames de la Charité, elles n'étaient pas tenues à l'écart : elles furent placées à la tête du personnel qui avait soin des femmes et des filles enfermées ; cette direction était non seulement morale et confessionnelle, mais aussi matérielle, puisque les Dames faisaient les commandes pour le travail des ouvrières et choisissaient au dehors ceux ou celles qui devaient les former.

L'édit royal ne fut appliqué qu'en mai 1657 ; entre temps, une grande mission fut prêchée à tous les mendiants de la capitale par des prêtres de la Mission et des membres de la Conférence des mardis (1). Enfin, le grand jour arriva où furent convoqués les 40.000 mendiants de Paris : 4 ou 5.000 écoutèrent l'appel ; d'autres disparurent en province ; beaucoup se résignèrent à travailler. Certains se révoltèrent, au point qu'il fallut créer un corps spécial de police, les Archers ou Sergens des Pauvres, pour les conduire de force à la prison de Bicêtre.

En somme, ce qui s'était passé en 1612 se reproduisait en tous points ; la similitude aurait pu aller jusqu'au même piteux résultat, car en 1662 la disette vida la caisse des administrateurs ; plus d'argent pour nourrir ces milliers de personne. Et les affamés de province, une fois de plus, prenaient le chemin de Paris. Les directeurs de l'Hôpital général écrivirent au Parlement : « Les soussignez se voyent tous les jours à la veille d'estre forcez de quitter l'administration et de rapporter aux pieds de la Cour les clefs de l'Hospital... » (2)

Les Dames de la Charité — saint Vincent était mort, deux ans plus tôt, réussirent à empêcher le renvoi des mendiants qui paraissait inévitable. Deux d'entre elles, Madame de Miramion et Mademoiselle de Lamoignon, allèrent implorer la Princesse de Conti qui remit à la première 100.000 francs, à la seconde un collier de perles et des bijoux qui rapportèrent 40.000 écus. L'Hôpital général était sauvé.

(1) *L'hôpital général charitable*, Paris, 1657, in-8°, p. 10.

(2) *Extrait des registres du parlement*, Bibliothèque de l'Arsenal. *Recueil des pièces imprimées*, n° 1675 bis.

LES GALÉRIENS

L'Aumônier général des Galères royales était mieux placé que quiconque pour savoir ce que la condition de galériens pouvait avoir de misérable. Ayant reçu ce titre le 8 février 1619, il tint à associer à son œuvre la Mission tout entière lorsqu'il fonda celle-ci en 1625.

1. A Paris

C'est près de l'église Saint-Roch que les galériens étaient emprisonnés avant leur départ bisannuel pour Marseille ; ils croupissaient là, pendant des mois, au fond de cachots immondes et mal aérés ; on a pu dire « qu'ils pourrissaient tout vivants » (1). Le nombre insuffisant des gardiens avait pour conséquence l'impossibilité de conduire les prisonniers, ne fut-ce que quelques instants, dans la cour intérieure. Aussi, en 1630, la Compagnie du Saint-Sacrement — dont faisait partie saint Vincent, comme nous l'avons dit plus haut, prit à sa charge la solde de quatre gardiens supplémentaires, ce qui devait permettre aux malheureux de respirer un peu d'air pur.

En 1632, saint Vincent fit une démarche auprès du roi et des échevins de la capitale en vue du transfert de la prison des galériens vers un quartier moins central et dans un édifice qui se prêterait mieux à d'indispensables améliorations. Il proposa comme nouveau local une tour carrée, flanquée de deux tourelles, faisant partie de l'ancienne enceinte parisienne, entre la porte Saint-Bernard et la Seine, sur le quai de la Tournelle, à quelques pas du collège des Bons-Enfants.

Pour des raisons difficiles à connaître, un certain flottement régna pendant deux ans à la nouvelle prison de la Tournelle ; celle-ci, comme les autres prisons de Paris, dépendait alors du procureur général et non de l'administration des galères. Est-ce pour cela que, pendant deux ans, nous n'entendons plus parler de saint Vincent ? ou bien celui-ci agit-il en tant que membre de la Compagnie du Saint-Sacrement ? Cette dernière, en effet, avait décidé de réagir contre certains abus ; elle fit organiser une aumônerie qui, outre les services religieux, s'occuperait de visiter les galériens malades, leur ferait distribuer des bouillons et des remèdes et non plus du pain et de l'eau comme par le passé. Ce rôle incombait au clergé de la paroisse, Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

Saint Vincent alerta les Dames de la Charité de cette paroisse et celles de l'Hôtel-Dieu, et leur demanda de réserver quelques aumônes aux galériens ; il écrivit à Louise de Marillac, alors supérieure de la Charité de Saint-Nicolas : « La charité vers ces pauvres forcés est d'un mé-

(1) Comte René de Voyer d'Argenson, *Annales de la Compagnie du Saint Sacrement*, ed. Beauchet-Filleau, in 8°, Marseille, 1900, p. 48.

rite incomparable devant Dieu ; vous avez bien fait de les assister et vous ferez bien de continuer en la manière que vous le pourrez, jusqu'à ce que j'aie le bien de vous voir, qui sera dans deux ou trois jours. Pensez un peu si votre Charité de Saint-Nicolas s'en voudrait charger, au moins pour quelque temps. Vous les aideriez de l'argent qui vous reste. Mais quoi ! cela est difficile, et c'est ce qui me fait jeter cette pensée en votre esprit à l'aventure. »

En 1640, les Filles de la Charité furent mises au service des forçats ; leur rôle était double, insistait saint Vincent : assistance spirituelle et assistance corporelle. L'assistance corporelle comprenait : l'entretien du linge, l'achat des vivres — si l'argent venait à manquer les Sœurs qu'étaient auprès des personnes riches ; elles préparaient les repas et les distribuaient aux prisonniers. En outre elles devaient visiter fréquemment les malades, leur donner des médicaments, soigner spécialement leur nourriture, inciter les moribonds à confesser leurs crimes et à se repentir, ensevelir les morts. Saint Vincent recommandait encore à ses Filles d'être douces et vigilantes, mais aussi de prendre bien garde aux inconvénients qu'une telle promiscuité faisait naître : soyez, leur disait-il, « comme la lumière « du soleil, qui passe continuellement sur les ordures « sans pourtant se salir tant soit peu ».

2. A Marseille

Tous les six mois, « la Chaîne » partait de Paris pour Marseille où les galériens arrivaient harrassés par les fatigues d'un aussi long voyage ; certains, blessés ou malades, étaient morts le long des routes sans que personne ne fit rien pour soulager leur agonie. Les rescapés de cette triste expédition étaient répartis sur les quarante galères royales, à raison d'environ deux cent soixante-quinze par bâtiment ; H. Lavedan (1), en des pages colorées, décrit la dure existence de ces rameurs de haute mer, courbés sous le fouet des comites et des sous-comites.

Saint Vincent n'était pas le seul à s'intéresser à ces malheureux : J.-B. Gault, évêque de Marseille, fit pour eux, en plein accord avec le supérieur de Saint-Lazare, une œuvre de grande portée. Avec des envoyés de ce dernier, il organisa une mission gigantesque chargée d'instruire religieusement les galériens avant leur départ de Marseille. Les résultats furent surprenants ; l'atmosphère pesante et désespérée des galères se transforma ; l'espoir reflorissait sur chaque visage, le remords sincère effaçait les rancoeurs ; les plus enlisés dans le crime avaient un sursaut d'honnêteté.

(1) H. Lavedan, *op. cit.*, p. 174. Cet auteur donne un certain crédit à une légende, pourtant bien invraisemblable, tendant à faire croire que saint Vincent rama plusieurs jours sur les galères à la place d'un forçat qui l'avait ému et qu'il aurait libéré sans en avoir le pouvoir.

A côté des misères morales, il fallait soigner encore les misères physiques : déjà, en 1618, Philippe-Emmanuel de Gondi, général des galères, chez qui saint Vincent était précepteur, commença la construction d'un petit hôpital pour les galériens malades. Le manque de fonds en entrava l'exécution. J.-B. Gault l'acheva en deux ans, grâce, notamment, à la générosité décidément inépuisable de la duchesse d'Aiguillon ; le chevalier de la Coste, chargé des travaux, pouvait enfin écrire à saint Vincent, qui venait de l'aider dans son travail : « Certes, je ne vous saurais exprimer la joie que reçoivent ces pauvres forçats lorsqu'ils se voient transportés de cet enfer dans l'hôpital qu'ils appellent un paradis. A l'entrée seulement, on les voit guérir de la moitié de leur mal, parce qu'on les décharge de la vermine dont ils viennent couverts ; on leur lave les pieds, puis on les porte dans un lit un peu plus mol que le bois sur lequel ils ont accoutumé de coucher. Et ils sont tout ravis de se voir couchés, servis et traités avec un peu plus de charité que dans les galères, où nous avons renvoyé grand nombre de convalescents, qui y fussent morts.

Le 25 juillet 1643 une convention était signée entre saint Vincent et la duchesse d'Aiguillon qui s'engageait à subventionner les missionnaires de Marseille ; ceux-ci, était-il stipulé, « auront la supériorité sur les aumôniers qu'ils pourront ôter et remplacer selon qu'ils le trouveront plus utile pour la gloire de Dieu. Ils iront de cinq en cinq ans sur chacune des galères de Marseille et autres ports du royaume. Ils prendront encore le soin de l'hôpital des pauvres galériens de Marseille.

Quant aux attributions de saint Vincent elles étaient encore plus grandes, tant au spirituel qu'au matériel : il corrigeait les injustices dont les galériens pouvaient être victimes, veillait à ce que médecins et chirurgiens prissent soin des malades et les traitent avec compétence et dévouement, contrôlait la qualité de la nourriture. A ce rôle d'inspecteur de l'hygiène, il ajouta celui d'intermédiaire entre les forçats et leurs familles, tant pour la correspondance que pour les secours envoyés par celles-ci.

En 1649 une épidémie de peste éclatait à Marseille ; les galères se réfugièrent à Toulon où les Lazaristes continuèrent à prodiguer aux malheureux bagnards, les secours d'une charité digne, là encore, de leur remarquable chef.

ASSISTANCE AUX ESCLAVES DE BARBARIE

Nous avons vu saint Vincent se dévouer avec passion pour soulager les malheureux prisonniers et les galériens. Avec quelle angoisse ne devait-il pas penser à ceux qui souffraient, là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée, passant comme lui de mains en mains au hasard des marchandages !

La Barbarie ! Ce pays mystérieux qui cachait tant d'horreurs n'était autre que l'Afrique du nord actuelle : Maroc, Algérie, Tunisie et Tripolitaine. Les Turcs y étendaient une domination qui ne souffrait aucune contestation ni aucune rivalité ; sur des voiliers légers et rapides, ils parcouraient la mer à la recherche de paisibles navires de commerce et de navigation ; venait-on à résister à ces pirates ? Ils massacraient sans pitié. Leur audace n'avait aucune borne ; ils débarquaient parfois sur les côtes de France, d'Espagne ou d'Italie, s'avançaient vers l'intérieur des terres, pillant les maisons, les couvents, les églises, et emportaient, avec leur butin, la cargaison d'esclaves qu'ils iront vendre sur les marchés de leur pays. La narration si vivante de saint Vincent, citée plus haut, nous dispense de nous étendre davantage sur ces tristes opérations.

Des bagnes recueillaient un certain nombre d'esclaves ; Alger comptait vingt bagnes, Tunis quatorze, Bizerte cinq. Voici ce que l'on écrivait de cette dernière ville à saint Vincent : « Parmi les esclaves de ce lieu, outre ceux des « bagnes, j'en ai trouvé quarante enfermés dans une étable « si petite et si étroite qu'à peine s'y pouvaient-ils remuer. « Ils n'y recevaient l'air que par un soupirail fermé d'une « grille de fer, qui est sur le haut de la voûte. Tous sont « enchaînés deux à deux et perpétuellement enfermés, et « néanmoins ils travaillent à moudre du café dans un « petit moulin à bras, avec obligation d'en moudre chaque « jour une certaine quantité réglée qui surpasse leurs forces. Certes ces pauvres gens sont vraiment nourris du « pain de la douleur, et ils peuvent bien dire qu'ils mangent à la sueur de leurs corps dans ce lieu étouffé et « avec un travail excessif. » (1)

D'autres esclaves labouraient la terre, sciaient du marbre ou ramaient sur les galères. Certains captifs avaient la chance de devenir les domestiques de quelque riche musulman ; leur condition était moins atroce. On évalue à 20.000 le nombre des esclaves qu'Alger renfermait au temps de saint Vincent, à 6.000 ceux de Tunis.

Cette situation ne pouvait durer ; les rois de France, soucieux du triste sort réservé à leurs sujets en Barbarie, traitèrent avec les autorités turques ; ce fut en vain, celles-ci ne pouvant rien contre les corsaires. Enfin, peu avant sa mort, Louis XIII demanda à saint Vincent d'y envoyer quelques-uns de ses prêtres et lui alloua, dans ce but, 9 à 10.000 livres ; la duchesse d'Aiguillon y ajouta sa contribution ; on fonda à Marseille, une maison de missionnaires. Pour tourner la difficulté que présentait alors l'envoi de prêtres parmi ces barbares, saint Vincent décida que les missionnaires seraient logés chez les différents consuls de France en qualité de chapelains de ceux-ci.

Le 22 novembre 1645, deux Lazaristes débarquaient à

(1) Abelly, *op. cit.* l. II, chap. I, sect. VII, § 9, p. 127.

Tunis et se rendaient chez Lange de Martin, consul de France dans cette ville ; l'un d'eux, Julien Guérin, agit avec tant de prudence et de diplomatie qu'il obtint la permission d'établir des chapelles dans les bagnes et d'y célébrer les offices. Il parcourait le pays sans escorte, bravant mille dangers. Sa témérité et son enthousiasme touchèrent les Turcs eux-mêmes ; il pensa que l'heure était venue de demander à saint Vincent du renfort ; aussi alla-t-il trouver le dey qui lui répondit par ces mots : « Non seulement je te permets d'appeler de France un missionnaire, mais deux ou trois, s'il le faut. Tu es ici, je le sais, pour faire le bien, non pour faire le mal. Ne crains pas de venir me trouver quand tu auras besoin de ma protection ; je ne te la refuserai pas. » Saint Vincent, informé, expédia à Tunis un nouveau missionnaire, Jean Le Vacher. (1) Mais une épidémie de peste éclata peu après, ravageant plus particulièrement les bagnes, ce qui se conçoit aisément. Au contact des malades qu'ils soignaient avec un magnifique esprit de sacrifice, Jean Le Vacher et Julien Guérin contractèrent la maladie. Ce dernier mourut ; son compagnon réussit à échapper à la mort, et, à peine guéri, accepta de remplir, par intérim, les fonctions de consul devenues vacantes, Lange de Martin ayant été victime, lui aussi, de la terrible maladie (1648). A la demande de la duchesse d'Aiguillon, le roi Louis XIV décida que, désormais, les postes de consuls de France seraient réservés à des missionnaires et que le supérieur général, c'est-à-dire saint Vincent, nommerait à ces fonctions ; le dey Hadji Mahammed, d'ailleurs, exigeait le maintien à Tunis de Jean Le Vacher dont il admirait la jeune personnalité. Etre consul de France chez les Turcs n'était certes pas, alors, une sinécure ; la juridiction s'étendait non seulement sur les français mais encore sur les espagnols, italiens, portugais, grecs, flamands et allemands qu'il importait de protéger sans distinction. Il fallait protester contre les pirateries, réclamer la libération des captifs, négocier leur rachat, arbitrer les querelles entre marchands, délivrer des passeports, interdire l'entrée en Barbarie de certaines marchandises visées par les ordonnances royales et ecclésiastiques, telles que fer, plomb, armes, voiles, cordages... Ajoutons à ces charges écrasantes celles, non moins lourdes, de l'organisation et du maintien du culte parmi les chrétiens, marchands ou esclaves. A la mort du dey, en 1653, Le Vacher implora l'envoi d'un nouveau consul qui lui permettrait de se consacrer uniquement à son rôle apostolique. On entendit sa requête et un jeune avocat, que connaissait saint Vincent pour l'avoir reçu à Saint-Lazare, fut envoyé de Paris.

Passons rapidement sur les incidents créés par le nou-

(1) R. Gleizes, *Jean Le Vacher, vicaire apostolique et consul de France à Tunis et à Alger (1619-1683)*, Paris, Gabalda, 1914.

veau dey, moins bien disposé que le précédent à l'égard des missionnaires et de l'autorité française ; il chassa le consul de Tunis et exigea de Le Vacher qu'il reprit ses anciennes fonctions ; celui-ci dut s'y résoudre et demeura consul de 1657 à 1666.

Alger, où les missionnaires avaient été envoyés en 1646, fut le théâtre en 1647-1648, d'une effroyable épidémie de peste. Trois missionnaires devaient y succomber en soignant les pestiférés. D'autres moururent dans les tortures infligées, souvent pour des futilités, par les redoutables Turcs.

Le nombre des esclaves libérés et rapatriés par les disciples de saint Vincent est difficile à évaluer : Abelly, premier biographe du saint, estime supérieur à 1.200 le nombre des esclaves rachetés de 1645 à 1661, et à 1.200.000 livres la somme qui fut nécessaire. C'est surtout vers les jeunes filles et les femmes, en danger permanent, qu'ils dirigèrent leurs efforts ; ils ne reculaient devant aucun sacrifice financier. Parfois ils servaient d'intermédiaires entre les familles des captifs et ceux qui les possédaient ; offres et demandes étaient centralisées à Saint-Lazare ; la maison des missionnaires de Marseille servait de relai aux envois de fonds de Paris en Barbarie ; au besoin saint Vincent grossissait la somme pour permettre de libérer les esclaves qu'il jugeait spécialement en péril, tels les prêtres et les religieux captifs. Les Dames de la Charité, de leur côté, se montraient d'une inlassable générosité ; l'une d'elles, la duchesse d'Aiguillon, fit les frais d'un modeste hôpital destiné à recueillir, à Alger, les esclaves malades.

En marge de ces secours, saint Vincent avait organisé un office de renseignements destiné à donner aux esclaves des nouvelles de leur famille et inversement.

Ainsi, le zèle de saint Vincent répandait son inépuisable charité jusque dans ces contrées hostiles, hors d'une France décidément trop petite pour son rayonnement.

LES CALAMITÉS PUBLIQUES

1. Secours aux inondés

En 1652, la Seine déborda ; le désastre fut bientôt immense. De nombreux quartiers étaient complètement envahis par les eaux. La banlieue ne fut pas épargnée ; à Gennevilliers, particulièrement éprouvé, la violence du courant était telle que les habitants n'osaient pas sortir de leur demeure pour se ravitailler.

Devant ce fléau, chaque jour plus alarmant que la veille, saint Vincent alerta deux frères coadjuteurs qui allèrent en barque, chargés de provisions, secourir les inondés. Le curé leur indiqua comment répartir les vivres

de manière équitable : un vicaire les accompagna. Tous les jours la distribution se poursuivait. Quand les eaux se retirèrent, saint Vincent reçut à Saint-Lazare la visite des notables de Gennevilliers qui lui apportèrent les remerciements de la population toute entière. (1)

2. Secours aux exilés

Des malheurs bien plus grands ravageaient l'Irlande : Cromwell était l'âme d'une persécution telle que des milliers de catholiques irlandais traversaient la Manche, au prix de mille dangers, pour implorer l'hospitalité française ; la France les accepta ; pour ce qui était des secours, l'Etat avait bien trop à faire. Mais Monsieur Vincent veillait ; il adressa discrètement des fonds aux prélats et aux ecclésiastiques réfugiés, dont beaucoup étaient contraints de mendier dans les rues ; il organisa, malgré les difficultés, des réunions d'études pour occuper les prêtres irlandais et leur permettre d'exercer ensuite un emploi, les recevait à la table de Saint-Lazare, plaçait les étudiants dans les Universités de province où la vie était moins chère.

Quant aux laïcs, ils s'étaient enrôlés en grand nombre dans les armées royales, combattaient en 1651 au siège de Bordeaux, puis en Artois contre les Espagnols. Lorsque leur concours devint inutile, on les licencia et leur enjoignit de se retirer à Troyes ; ils envahirent cette ville, accompagnés de deux-cent-cinquante orphelins et veuves de leurs compatriotes morts à la guerre ; en haillons, pieds nus, ils erraient dans les rues, fouillant les tas d'immondices pour y chercher leur nourriture — et quelle nourriture !

Saint Vincent fut informé ; il signala le cas de ces pauvres gens aux Dames de la Charité, qui envoyèrent de l'argent, des vivres, des vêtements. On reçut à l'hôpital Saint-Nicolas les filles et les veuves, qui y gagnèrent leur vie par de menus travaux. L'exemple des généreuses parisiennes tira de leur apathie les Troyens fortunés ; ils s'occupèrent à leur tour non seulement des Irlandais, mais encore des autres pauvres de la ville. Salubre contagion !

3. Assistance aux provinces envahies

Des guerres incessantes déchiraient les provinces de l'Est et du Nord : Lorraine, Picardie, Champagne, devinrent le théâtre des pires atrocités : pillages, incendies, réquisitions, massacres ; la famine et les épidémies faisaient d'autre part d'immenses ravages.

La Fronde soumit l'Ile-de-France au même régime de misère.

Nous verrons la détresse de chacune de ces provinces,

(1) Abelly, *op. cit.* I. III, chap. XI, sect. II, p. 126.

et ce que la charité de saint Vincent apporta de soulagements matériels et moraux.

L'assistance de la Lorraine

Une fatalité semblait s'appesantir sur la Lorraine : 1628, 1629, 1630, mauvaises récoltes, disette ; 1629 à 1637, épidémies ; 1632, invasion par les armées françaises ; 1635, arrivée de contingents hongrois et suédois. On devine ce que 150.000 soldats, escortés de 50.000 femmes et valets pouvaient faire subir de brimades — quand cela n'allait pas plus loin ! aux malheureuses populations.

Une famine atroce en résulta, qui emporta la majeure partie de la population, les survivants en vinrent à déterrer les cadavres ; on vit des enfants dévorer le corps de leurs parents, des mères égorger leurs enfants pour les manger. La reprise des hostilités, les brigandages des Croates, un hiver exceptionnel poussèrent plus avant l'œuvre de mort.

C'est alors que les prêtres de la Mission, appelés en 1653 à l'hôpital de Toul, alertèrent saint Vincent ; ils lui décrivirent la désolation de toute la contrée, la mortalité élevée, la condition affreuse des survivants, la reprise de la guerre. Saint Vincent fut bouleversé. Il alla trouver Richelieu : Monseigneur, donnez-nous la paix, ayez pitié de nous, donnez la paix à la France. » Le cardinal lui répondit : « Hélas ! Monsieur Vincent, cette paix, je la souhaite autant que vous ; mais la paix ne dépend pas que de moi ». Ainsi, cette démarche aboutissait à un échec. Qu'à cela ne tienne, il interviendrait autrement.

Les Dames de la Charité furent sollicitées ; elles donnèrent. On alla voir Louis XIII qui fit un premier versement de 45.000 livres ; la reine suivit son exemple. Un plan de campagne fut tracé, qui répartissait les secours dans toute la province, selon les besoins. Les Missionnaires partirent, munis d'instructions et de recommandations précises : arrivés au terme de leur voyage, ils devaient se rendre chez le curé pour avoir la liste, par ordre d'indigence, des personnes à secourir. De la farine fut achetée ; on fabriquait sur place le pain ; on préparait des potages. La distribution était faite en toute équité.

Saint Vincent se faisait tenir au courant de tout ce qui se faisait ou ne pouvait se faire ; il en parlait aux bienfaiteurs pour se réjouir avec eux ou leur demander un secours supplémentaire. Il nous est resté quelques-uns de ces documents qui affluaient à Saint-Lazare. En voici un : « Jean Midot, docteur en théologie, grand archidiacre, « chanoine et vicaire général de Toul, le siège épiscopal « vacant, certifions et faisons foi que les prêtres de la Mission résidant en cette ville continuent depuis environ « deux ans, avec beaucoup d'édification et de charité, d'y « soulager, vêtir et médicamenter les pauvres : premièrement, les malades, desquels ils ont retiré soixante dans

leur maison et une centaine qui sont logés dans les faubourgs ; secondement, quantité d'autres pauvres honteux réduits à une grande nécessité et réfugiés en cette ville, « auxquels ils font l'aumône ; et en troisième lieu à plusieurs pauvres soldats retournant des armées du roi blessés et malades, qui se retirent aussi en la maison des dits prêtres de la Mission et en l'hôpital de la Charité, où ils les font nourrir et traiter. Desquelles actions charitables et de leurs autres déportements les gens de « bien demeurent grandement édifiés ». (1)

Parcourons la Lorraine sur les traces de ces apôtres.

Saint-Mihiel ! Ici la misère est profonde : « il s'est trouvé, à la dernière distribution, écrit-on à saint Vincent, onze cent trente-deux pauvres, sans les malades, qui sont en grand nombre et que nous assistons de nourriture et de remèdes propres... » Aucune classe sociale n'est épargnée ; une jeune fille de condition sur le point de vendre ce qu'elle avait de plus cher au monde pour un peu de pain » fut secourue à temps. A la demande de saint Vincent, la garnison fut réduite, ce qui permit aux habitants de se remettre à travailler ; en 1643, il ne restait plus guère de malades à soigner, et de pauvres à assister ; les prêtres de la Mission furent alors rappelés ; mais les autorités supplièrent saint Vincent de continuer son aide à la ville, ce que le saint promit et fit effectivement.

Bar-le-Duc connaissait également une misère atroce ; des pauvres en grand nombre « mouraient de faim, de froid, de maladie et de misère ». Chaque distribution par les envoyés de saint Vincent permettait de nourrir huit cents affamés et d'en vêtir une trentaine. Mais un des missionnaires, Monsieur de Montevit, après quelques jours de maladie, succomba ; le Père Roussel, recteur des Jésuites, écrivit à saint Vincent (2) : « Les deux chapitres de Bar honorèrent son convoi, comme aussi les Pères augustins ; mais ce qui honora le plus son enterrement, ce furent six à sept cents pauvres qui accompagnèrent son corps, chacun un cierge à la main, et qui pleuraient aussi fort que s'ils eussent été au convoi de leur père. Les pauvres lui devaient bien cette reconnaissance ; il avait pris cette maladie en guérissant leurs maux et en soulageant leur pauvreté ; il était toujours parmi eux et ne respirait point d'autre air que leur puanteur... » Le remplaçant de Monsieur de Montevit ne tarda pas non plus à tomber malade : frissons, fièvre pendant huit jours le mirent en danger. A peine guéri, il se remit à l'ouvrage, fournit des vêtements à deux cent soixante pauvres en haillons, envoya les malades à l'hôpital où il payait leur hospitalisation et fournissait le surcroît de nourriture qui était nécessaire. Une épidémie de teigne leur permit de soigner

(1) Abelly, *op. cit.* t. II, chap. XI, sect. I, p. 375.

(2) Abelly, *op. cit.* t. II, chap. XI, sect. I, p. 384.

quotidiennement vingt-cinq teigneux, avec succès, paraît-il.

A Pont-à-Mousson, même tableau de misère : ici encore, on fournissait aux indigents farine, pain, viande, polages, argent, outils, chaussures, habits. Les Missionnaires payaient eux-mêmes les chirurgiens et les remèdes, faisaient les pansements... Quand on apprit leur prochain départ, en décembre 1640, l'émotion fut immense, au point qu'une lettre collective fut écrite à saint Vincent par le maire, les échevins, les gens de Justice et du conseil de la ville, afin de le faire revenir sur sa décision.

Cinq cents mendiants, cent quatre-vingts pauvres honteux étaient secourus par les prêtres de la Mission à Nancy.

Mais c'est Metz qui arrivait en tête pour le nombre de ses miséreux ; quatre ou cinq mille environ, poursuivis dans les rues par des loups affamés. Le Parlement, se jugeant dans ces conditions peu en sécurité, préféra s'établir à Foul. Les envoyés de saint Vincent, là encore, furent au premier rang de la lutte pour assister ceux qui souffraient de la faim, du froid et de la maladie. En octobre 1640, les échevins et les Treize de la ville écrivirent à saint Vincent une lettre de gratitude dont nous extrayons ce passage : Monsieur, vous nous avez si étroitement obligés en subvenant, comme vous l'avez fait, à l'indigence et à la nécessité extrême de nos pauvres mendiants, honteux et malades et particulièrement des monastères de religieuses de cette ville, que nous serions des ingrats si nous demeurions plus longtemps sans vous témoigner le ressentiment que nous en avons... Ce qui nous oblige de vous supplier, comme nous faisons très humblement, Monsieur, de vouloir continuer, tant envers les dits pauvres qu'envers les monastères de cette ville, les mêmes subventions que vous avez faites jusqu'ici. C'est un sujet de grand mérite et pour ceux qui font une si bonne œuvre et pour vous, Monsieur, qui en avez la conduite, que vous administrez avec tant de prudence et d'adresse ».

A Verdun, cinq à six cents pauvres, soixante malades, sans compter les misères que les Missionnaires atténuaient avec discrétion. Ici encore, les échevins écrivirent à saint Vincent pour les remercier. (1)

Telle était l'œuvre d'assistance dans les principales villes de la Lorraine, avec son organisation simple, logique et efficace. Mais les autres villes, les villages, les campagnes où la désolation était encore plus grande, comment les atteindre ? Ici encore, l'ingéniosité de saint Vincent fit merveille : il imagina d'envoyer à travers la province en détresse un missionnaire ambulant qui partirait périodi-

(1) Cette lettre n'a pas été conservée. Mais le registre de l'Hôtel de Ville de Verdun signale, à la date du 21 janvier 1640, une résolution prise par les échevins de remercier par une lettre Monsieur Vincent.

quement de Paris, la bourse bien pleine ; encore fallait-il choisir un homme robuste, débrouillard, intelligent et sûr, la Lorraine étant infestée de voleurs, de pillards et de bandits, sans compter les soldats, qui ne valaient guère mieux. Vincent choisit pour tenir ce rôle difficile le frère Mathieu Regnard ; aucun choix ne pouvait être plus judicieux : le frère Mathieu, surnommé bientôt Renard, fit en effet, de 1639 à 1649, cinquante-trois expéditions en Lorraine sans jamais être volé ; ce ne fut pas faute d'être arrêté et fouillé, le long des routes. Mais chaque fois, par une manœuvre adroite, il se débarrassait à temps de la besace qui renfermait, d'une manière habituelle, vingt à trente mille livres, repérait soigneusement le point où il l'abandonnait et revenait la prendre quand tout danger était écarté. Le récit de ses expéditions et de ses arrestations multiples a été perdu, peut-être brûlé lors des pillages de 1789 ; on ne sait son existence et quelques détails sur le rusé voyageur que par des biographies du saint antérieures à la Révolution et qui en font mention. Voici quelques passages de la lettre écrite en 1642 à saint Vincent par les échevins de Lunéville après le passage du frère Mathieu : « Monsieur, depuis plusieurs années que cette pauvre ville a été affligée de peste, de guerre et de famine qui l'ont réduite au point de l'extrémité où elle est à présent, au lieu de consolations, nous n'avons reçu que des rigueurs de la part de nos créanciers et des cruautés du côté des soldats, qui nous ont enlevé par force le peu de pain que nous avions ; en sorte qu'il semblait que le ciel n'avait plus que de la rigueur pour nous, lorsqu'un de vos enfants en Notre-Seigneur étant ici arrivé chargé d'aumônes, a grandement tempéré l'excès de nos maux et relevé notre espérance en la miséricorde du Bon Dieu... Nous bénissons les instruments de son infinie clémence, tant ceux qui nous soulagent de leurs charités si opportunes que ceux qui nous les procurent et distribuent, et vous particulièrement, Monsieur, que nous croyons être, après Dieu, le principal auteur d'un si grand bien. De vous dire qu'il soit bien appliqué à ce pauvre lieu, où les principaux sont réduits au néant, c'est ce que le missionnaire que vous avez envoyé vous déduira avec moins d'intérêt que nous ; il a vu notre désolation et vous verrez devant Dieu l'obligation éternelle que nous avons de nous avoir secourus en cet état

Mais le frère Mathieu ne se borna pas à parcourir la Lorraine ; saint Vincent, sur les indications de la Reine, voulut faire quelque chose pour l'Artois dont la situation n'était guère brillante. Les villes d'Arras, Bapaume, Gravelines, Hesdin, Landrecies, conquises par le Roi, étaient ruinées. Pendant deux ans, le frère Mathieu Regnard distribua, là encore, argent, vivres, vêtements, médicaments.

Terminons par deux chiffres ce panorama de l'assistance de la Lorraine et de l'Artois : dans ces deux pro-

vinces, il fut distribué en dix ans quatorze mille aunes de draperies diverses, achetées à Paris pour la plupart ; les secours en espèces se montèrent à quinze ou seize cent mille livres !

Comme on comprend l'élan unanime de gratitude de cette province meurtrie vers son humble bienfaiteur !

Mais ce n'est pas tout ; avec saint Vincent, nous avons vu qu'il faut toujours s'attendre à n'avoir envisagé qu'un aspect du problème. Secourir la Lorraine était bien ; il y avait encore les émigrés lorrains affluant à Paris par leurs propres moyens ou sous la conduite du frère Mathieu ; celui-ci ramenait souvent à Saint-Lazare des orphelins, des enfants de paysans ruinés, des jeunes filles que la misère rendait accessibles aux sollicitations des séducteurs. Les petits garçons allèrent à Saint-Lazare ; quant aux jeunes filles, cent-soixante furent logées aux Enfants-Trouvés et saint Vincent fit le nécessaire pour en placer certaines comme demoiselles de compagnie, d'autres comme femmes de chambre.

D'autres émigrants, nous l'avons vu, se rendaient isolément à Paris. Là, ils se dirigeaient aussitôt vers Saint-Lazare, où l'accueil le plus chaud leur était réservé ; saint Vincent leur donnait du pain, des vêtements, leur procurait un domicile et du travail. Certains nobles lorrains étaient dans une détresse encore plus affreuse, n'osant pas tendre la main ; avec le tact que nous lui connaissons, Vincent eut l'idée de les faire secourir par une confrérie de gentilshommes qu'il créa à cet effet, et dont il confia la direction au baron Gaston de Renty ; ce seigneur était un assidu de l'Hôtel-Dieu, où on le voyait quotidiennement se pencher sur les malades pour les réconforter ; il avait transformé son château de Bénv en hôpital. Pendant huit ans, cette confrérie secourut les pauvres honteux de Lorraine ; puis elle s'occupa des réfugiés de l'Irlande et des émigrants des autres provinces de France.

Car il y eut d'autres détresses à soigner, d'autres plaies à panser ; saint Vincent, comme nous allons le voir, joua jusqu'au bout et dans toutes les circonstances le rôle d'assistance aux malheureux qu'il s'était fixé.

L'assistance de la Picardie et de la Champagne

Vingt-quatre années de guerre, de 1635 à 1659, saccagèrent ces deux provinces à un point tel que Michelet s'écrie (1) : « L'histoire humaine semble finie quand on « entre dans cette période ; plus d'hommes et plus de « nations, seulement la brutalité de la guerre et son rude « outil, le soldat... » Les troupes de l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, n'étaient pas plus redoutées que les bataillons allemands, suédois ou polonais

(1) *Histoire de France*, Paris, 1857-1862, t. XII, p. 1.

recrutés par Mazarin : une affreuse émulation semblait entraîner les belligérants dans les pires excès : pillages, incendies, tortures, viols, assassinats semaient la désolation et la terreur partout où ils passaient.

Saint Vincent ne fut pas tout de suite avisé des souffrances endurées par les populations civiles : on lui parla seulement de l'état sanitaire des armées, où les soldats malades ou blessés jonchaient les routes, sans le moindre secours. Il alla voir la Présidente de Herse, et à la suite de cette visite envoya sur les lieux deux missionnaires à cheval, chargés de vivres et portant cinq cents livres de secours en argent, vite épuisées tant le nombre des victimes était élevé. C'est ainsi que les missionnaires se trouvèrent en présence de la misère des villes et des villages ; ils écrivirent à saint Vincent ; celui-ci réunit les Dames de la Charité, leur lut des lettres qu'il venait de recevoir : il fut décidé qu'on publierait ces lettres sous forme de « Relations » imprimées, huit pages in 4° en moyenne, et que l'on distribuerait aux personnes fortunées, les Dames de la Charité ayant déjà fort à faire, notamment pour subventionner l'Hôtel-Dieu et les Enfants-Trouvés. Les Dames se réunissaient chaque semaine pour verser entre les mains de la trésorière le produit de leurs collectes, prendre connaissance des lettres reçues et répartir les secours. Sur place, l'organisation était calquée sur celle de la Lorraine. Les missionnaires s'étaient installés dans des centres, d'où ils rayonnaient : Reims, Châlons, Soissons, Laon et Noyon ; le 29 décembre 1650, ils étaient treize, sept prêtres et six frères ; en mars 1651, dix-huit. Des prêtres de renfort portaient en cas de besoin.

Nous ne nous attarderons pas sur l'étendue des besoins ; certains détails donneront cependant une idée de la misère que saint Vincent avait à réduire. Nous avons parlé des excès de la soldatesque ; écoutons là-dessus le récit d'un missionnaire de Champagne : Il n'y a point « de langue qui puisse dire, point de plume qui puisse « exprimer, point d'oreille qui ose entendre ce que nous « avons vu dès les premiers jours de nos visites... Toutes les églises profanées, et les plus saints mystères, les ornements pillés, les fonts baptismaux rompus, les prêtres tués ou maltraités ou mis en fuite, toutes les maisons démolies, toute la moisson emportée, les terres sans labour et sans semence, la famine et la mortalité presque universelles, les corps sans sépulture et exposés la plupart à servir de curée aux loups. Les pauvres qui restent de ce débris sont réduits (après avoir perdu tout ce qu'ils possédaient) à ramasser par les champs du blé ou avoine germés et à demi pourris. Le pain qu'ils font est comme de la boue, et si malsain que la vie qu'ils mènent est une mort vivante. Ils sont presque tous malades, cachés dans des cabanes découvertes, ou dans des trous que l'on ne saurait presque aborder, couchés

« la plupart à plate terre ou sur la paille pourrie, sans linge ni habits que de méchants lambeaux. Leurs visages sont noirs et défigurés, ressemblant plutôt à des fantômes qu'à des hommes. » (1)

Dans les familles les plus épargnées, on vivait de pain d'orge ou de seigle, de viande bouillie ; mais presque partout il fallait se contenter de racines et de pain de son ; on recherchait pour les manger limaçons, grenouilles, souris, lézards, cadavres de chiens et de chevaux : un curé raconta qu'un vieillard de soixante-quinze ans était entré dans son presbytère pour y faire rôtir un morceau de cheval « mort de la gale depuis quinze jours, infecté de vers et jeté dans un bournier puant. » (2) On brouait l'herbe, dévorait l'écorce des arbres, mangeait des haillons. Certains ne vivaient que de « paille hachée et mêlée avec de la terre » ; d'autres en vinrent à se nourrir de chair humaine ; une brochure de huit pages, publiée en 1652 chez Simon le Porteur, libraire à Paris, relatait *« Le récit du funeste accident arrivé dans la Picardie, au village de Mareuil-sur-Deules, entre Soissons et Fismes, où deux enfants ont été trouvés se nourrir des cadavres ou corps de leur père et mère. »*

Dans de telles conditions, on s'explique que la mortalité fut élevée ; d'autant plus que, sur un terrain aussi déficient, la maladie se propageait et les épidémies multipliaient le nombre des victimes. Les malades étaient étendus en plein air, sur les places, dans les rues ou au fond des caves. Voici encore le récit d'un missionnaire sur ce lamentable tableau de misère : « C'est pitié de les voir, les uns couverts de gale, les autres tachetés de pourpre ; les uns chargés de clous, les autres d'apostèmes : l'un a la tête enflée, l'autre le ventre ; celui-ci les pieds, un autre est enflé des pieds jusques à la tête ; et quand cela crève, il en sort une si grande abondance de pus et la puanteur est telle que c'est le plus horrible et pitoyable objet que je puisse regarder. » (3) Quelques chiffres souligneront l'importance d'une telle situation sanitaire : en septembre 1650, à Ribemont, on comptait cent cinquante malades ; à Guise cinq cents malades — Guise qui venait de perdre déjà cinq cents habitants en deux mois. A Marle, huit cents décès en moins de cinq mois ; à Bazoches, cinquante en trois jours. Au mois de février 1652, plus de deux cents personnes mouraient quotidiennement en Picardie et en Champagne !

Nous avons vu comment saint Vincent avait organisé les secours : des missionnaires sur place, les Dames de la Charité à Paris ; entre eux un système d'informations précises et de secours rapides. Comme pour la Lorraine,

(1) *Relation de janvier 1651.*

(2) *Nouvelle relation de janvier 1652.*

(3) *Relation de novembre 1650.*

les envois d'argent furent considérables : plus de six cent mille livres en dix ans, de 1650 à 1660 ; les premières années, c'est par mensualités de dix à quinze mille livres que les secours partaient de Paris ; plus tard, la générosité se ralentit, la situation financière des Parisiens étant elle-même assez précaire.

Outre les aumônes proprement dites, les missionnaires avaient organisé des soupes populaires : avec deux livres de graisse et une douzaine de pains de deux sous, ils faisaient une panade pour soixante-dix personnes environ ; de divers côtés, on chercha le moyen le plus économique de confectionner une soupe suffisamment nutritive ; la Mère Angélique Arnould, de Port-Royal, indiqua une recette peu coûteuse. Cependant, les missionnaires ne disposaient que de ressources fort modestes, ce qui ne permit d'étendre ces soupes à tous les villages ; seuls y participaient, et deux fois par semaine seulement, les plus nécessiteux et les orphelins de moins de dix ans. Le service était assuré par des dames charitables.

Saint Vincent porta également ses efforts, comme en Lorraine, sur la triste condition des jeunes filles que la misère mettait en danger ; il les secourut par des envois extraordinaires d'argent et en les mettant à l'abri dans les communautés religieuses.

L'abandon des enfants était une des conséquences les plus pénibles de cette misère ; les missionnaires s'en émurent. C'est par centaines et par milliers qu'ils les recueillirent. De Paris, on fit venir de l'étoffe pour les habiller, et des personnes de bonne volonté confectionnèrent les vêtements.

Mais l'activité débordante des envoyés de saint Vincent eut surtout à lutter contre la maladie ; les déplorables conditions d'existence et leur retentissement sur la santé publique ont été évoqués plus haut. Les missionnaires s'employèrent avec un admirable dévouement à dépister les malades : ils parcouraient les rues, entraient dans les maisons. Dans les faubourgs de Saint-Quentin, un missionnaire visita vingt-cinq masures, et dans chacune découvrit deux ou trois malades. Les malades ainsi recensés, des hôpitaux furent créés ou simplement réorganisés par les prêtres de saint Vincent. Recueillir les malades était certes louable ; mais comment soigner tant et tant de malheureux ? Saint Vincent n'hésita pas : il envoya sur place des Filles de la Charité ; elles remplirent l'office d'infirmières dans les hôpitaux de Rethel et de Saint-Etienne ; à Bazoches, nous les trouvons visitant les malades à domicile, apportant potages et remèdes, pratiquant même les saignées.

Les notions les plus élémentaires de l'hygiène furent répandues dans les campagnes et à la ville. A Reims, notamment, « on eut soin de tenir les rues fort nettes ; cha-

que jour, on sonnait la cloche à la porte, à une heure après-midi, pour avertir qu'on balayât ». (1)

En décembre 1650, saint Vincent apprit que l'armée de Turenne, battue par l'armée royale près de Saint-Etienne-à-Arnes et de Saint-Souplet, avait laissé plus de quinze cents cadavres sur le champ de bataille ; ces corps, en pleine décomposition, présentaient un danger certain pour les populations voisines ; saint Vincent s'en émut et écrivit à un de ses missionnaires, Edme Deschamps, pour qu'il entreprit en hâte l'ensevelissement ; ce qui fut fait, mais non sans mal en raison du froid et de la boue.

Enfin, saint Vincent pensa aux lendemains de ces sombres années ; pour préparer un avenir moins douloureux, il songea à équiper les campagnes en matériel agricole : charrues, fléaux, faucilles, vans, serpes, haches ; des rouets à filer furent distribués aux femmes. Les missionnaires firent des provisions de grains, pois, fèves et orge.

En 1652, les moissons furent belles ; un certain calme s'étendit sur les champs de bataille. Saint Vincent rappela ses missionnaires et ses Filles de la Charité, supprima le secours qu'il envoyait à la Champagne et à la Picardie pour les réserver à Paris, assiégé par Condé et Charles de Lorraine.

Malheureusement, ce ne fut, pour ces provinces martyres, qu'une trêve éphémère. Paris ayant reconnu l'autorité royale, Condé et Charles de Lorraine se retirèrent vers le Nord et l'Est, poursuivis par Turenne. Les mêmes scènes d'horreur que nous avons rapportées se renouvelèrent. Le 3 janvier 1653, la duchesse d'Aiguillon, la présidente de Herse et saint Vincent se concertèrent ; il est probable que cette réunion à trois n'aboutit pas, car le 11 janvier, saint Vincent écrivait au supérieur de la maison de Sedan : « Je suis fort affligé des misères de votre frontière et de la quantité de pauvres gens qui vous accablent ; mais, au reste, je ne puis que prier Dieu pour leur soulagement, comme je fais ; car de faire ajouter quelque chose aux cent livres que l'on vous donne pour eux par mois, il ne s'y faut pas attendre. Sedan est le seul endroit de la frontière à qui la charité de Paris continue ses aumônes. Elle a été contrainte de les retirer de partout ailleurs pour subvenir aux extrêmes de ce diocèse, où les armées ont séjourné longtemps.

Pourtant, au mois de mars, des secours furent de nouveau envoyés, quelques prêtres de la Mission dirigés vers la Champagne et la Picardie pour continuer leur œuvre d'assistance. Cela ne dura que trois mois, et au mois de mai suivant ne restaient plus sur place que trois frères. Ceux-ci continuèrent leur action bienfaisante : aumônes, semences et instruments de labour pour les paysans, ou-

(1) *Particularités pour servir à l'Histoire de Reims*, par Lacourt, ms Bibl. nat., fonds Champagne, t. XXXIII fo 142 V^o.

tils et rouets pour les autres travailleurs, draps pour les hôpitaux, habits pour ceux qui en manquaient ; des Confréries de la Charité furent instituées sur place pour compléter les envois de Paris.

Au début de 1653, la Reine demanda à saint Vincent l'envoi de Filles de la Charité pour soigner les soldats blessés ou malades recueillis à l'hôpital de Châlons. Tour à tour, il dut en envoyer à Sainte-Menehould, Sedan, La Fère, Stenay, Calais. Nombreuses furent celles qui succombèrent au chevet des malades mais cela n'altéra pas le zèle des nouvelles infirmières qui poursuivirent leur travail charitable avec le plus grand enthousiasme.

Quelques documents termineroient cette étude de l'œuvre immense accomplie par saint Vincent dans ces provinces tourmentées. Tout d'abord le bilan dressé par saint Vincent lui-même, le 11 juillet 1657, devant les Dames de la Charité :

« Depuis le 15 juillet 1650 jusqu'au jour de la dernière
« assemblée générale, on a envoyé et distribué aux pau-
« vres trois cent quarante mille livres ; et depuis la der-
« nière assemblée générale jusques aujourd'hui, dix neuf
« mille cinq cents livres qui est peu au prix des années
« précédentes. Ces sommes ont été employées pour nourrir
« les pauvres malades, pour retirer et entretenir environ
« huit cents enfants orphelins des villages ruinés, tant gar-
« çons que filles, que l'on a mis en métier ou en service
« après avoir été instruits ou habillés ; pour entretenir
« nombre de curés dans leurs paroisses ruinées, lesquels
« auraient été contraints d'abandonner leurs paroissiens,
« pour ne pouvoir vivre avec eux sans cette assistance ; et
« enfin pour raccommo-der un peu quelques églises, qui
« étaient dans un si pitoyable état qu'on ne peut le dire
« sans frémir d'horreur.

« Les lieux où l'argent a été distribué sont les villes et
les environs de Reims, Rethel, Laon, Saint-Quentin,
« Ham, Marle, Sedan et Arras. Sans comprendre les
« habits, draps, couvertures, chemises, aubes, chasubles,
« missels, ciboires, etc... qui monteraient à des sommes
« considérables si cela était supputé.

Certes, Mesdames, on ne peut penser qu'avec admiration au grand nombre de ces vêtements pour des hommes, des femmes et des enfants et aussi pour des prêtres, non plus qu'aux divers ornements pour les églises dépouillées et réduites à une telle pauvreté qu'il se peut dire que, sans cette charité, la célébration des Saints Mystères en était bannie et que ces lieux sacrés n'auraient servi qu'à des usages profanes. Si vous aviez été chez les dames chargées de ces hardes, vous auriez vu leur maison être comme des magasins et des boutiques
« de gros marchands.

Béni, soit Dieu, Mesdames, qui vous a fait la grâce
« de couvrir Notre-Seigneur en ses pauvres membres,

« dont la plupart n'avaient que des haillons, et plusieurs
« enfants étaient nus comme la main ! La nudité des filles
« et des femmes était même si grande qu'un homme qui
« avait tant soit peu de pudeur n'osait les regarder, et
« tous étaient pour mourir de froid dans la rigueur des
« hivers. Oh ! combien vous êtes obligées à Dieu de vous
« donner l'inspiration et le moyen de pourvoir à ces
« grands besoins ! Mais à combien de malades n'avez-vous
« pas sauvé la vie ! Car ils étaient abandonnés de tout le
« monde, couchés sur la terre, exposés aux injures de
« l'air et réduits à la dernière extrémité par les gens de
« guerre et par la cherté des blés.

« A la vérité, il y a quelques années que leur misère
« était plus grande qu'elle n'est à cette heure, et alors
« on envoyait jusqu'à seize mille livres par mois. On
« s'animait à donner, à la **vue du danger** où étaient les
« pauvres de périr, s'ils n'étaient promptement secourus,
« et on s'échauffait les uns les autres en charité pour les
« assister, mais, depuis un an ou deux, le temps étant
« un peu meilleur, les aumônes ont beaucoup diminué.
« Il y a néanmoins encore près de quatre-vingts églises
« en ruines, et les pauvres gens sont obligés d'aller cher-
« cher une messe bien loin...

« Mesdames, le récit de ces choses ne vous attendrit-il
« pas le cœur ? N'êtes-vous pas touchées de reconnaissance
« envers la bonté de Dieu sur vous et sur ses pauvres
« affligés ? Sa Providence s'est adressée à quelques dames
« de Paris pour assister deux provinces désolées ; cela ne
« vous paraît-il pas singulier et nouveau ? L'histoire ne
« dit point que chose semblable soit arrivée aux dames
« d'Espagne, d'Italie ou de quelque autre pays. Cela était
« réservé à vous autres, Mesdames, qui êtes ici, et à quel-
« ques autres qui sont devant Dieu, où elles ont trouvé
« une ample récompense d'une si parfaite charité.

De même que pour ses secours à la Lorraine, saint Vin-
cent reçut des approbations officielles dont nous extrayons
certains passages soulignant le rôle prépondérant qu'il
joua là encore. Le 22 mai 1651, les échevins de Rethel
lui écrivaient : « Personne jusqu'à présent, excepté votre
« Révérence et ceux de votre part, n'a eu compassion de nos
« malheurs ». Des mêmes ; le 8 septembre 1653 : « Depuis
« deux ans, la Champagne, et particulièrement cette ville,
« ne subsistent que des charités que vous y avez
« fait départir. Et à présent tout le pays demeurerait
« abandonné et tous les habitants qui restent mouraient
« de faim, si vous n'y aviez prévenu par l'envoi d'un de
« votre maison, qui...exerce, par vos ordres, sa grande
« charité envers eux, laquelle les relève de l'extrême
« misère et leur donne la vie. Tout le pays vous en est
« extrêmement obligé.

Les échevins de Saint-Quentin manifestèrent de leur
côté leur reconnaissance : le lieutenant général de cette

ville remercie saint Vincent dont les bienfaits ont « donné la vie à des milliers de personnes réduites par le malheur des guerres à la dernière extrémité... C'est ce qui m'oblige, dans le rang que je tiens et la reconnaissance que j'en ai, de vous supplier d'être encore le père « de la patrie pour conserver la vie à tant et tant de pauvres moribonds et languissants que vos prêtres assistent, et ils s'en acquittent très dignement .

Bornons-nous à ces quelques citations : après la Lorraine et la Champagne, voilà l'Artois et la Picardie que saint Vincent aide à guérir de leurs mutilations : mêmes méthodes de bon sens et d'opportunité, mêmes réussites, mêmes louanges.

Et, plus près de Paris, voici la troisième grande expérience d'assistance publique.

L'Assistance de l'Île de France

Ne nous attardons pas sur les circonstances politiques de 1648 qui déclanchèrent le conflit entre la Cour et le Parlement. Passons vite sur l'arrestation du populaire Broussel et sur l'installation de la Cour à Rueil, loin de l'émeute et des barricades. Mazarin doit céder au Parlement ; la famille royale revient dans une capitale encore agitée, puis s'éloigne à nouveau et se fixe à Saint-Germain-en-Laye dans la nuit du 5 au 6 janvier 1649. C'est alors que Mazarin songe à affamer Paris, ce qui brisera, croit-il, l'insurrection et domptera le Parlement. Mais les Parisiens s'organisent en vue de la résistance : on réglemente l'approvisionnement en victuailles, et pour éviter le pillage, on garde les dépôts de blé : c'est ainsi que le 11 janvier, quatre hommes sont envoyés à Saint-Lazare pour « garder les blés du Père Vincent .

Ces mesures évitent à Paris les souffrances de la disette mais la banlieue fut particulièrement éprouvée. Là encore, les soldats étaient à l'origine de bien des maux dont souffrait la population. Ce qui fit écrire à la Mère Angélique Arnauld au sujet de Port-Royal des Champs : « C'est une chose horrible que ce pauvre pays : tout y est pillé. Les gens de guerre, se mettant dans les fermes, font battre le blé et n'en veulent pas donner un grain aux pauvres maîtres... on ne laboure plus, il n'y a plus de chevaux et tout est volé .

Le 14 janvier, avant l'aube, deux hommes quittaient Saint-Lazare : l'un était saint Vincent, l'autre le frère Ducournau. Qu'allaient-ils faire, sans armes, à travers la campagne saccagée et infestée de brigands et de soldats ? A Clichy, les voici arrêtés et menacés par des gardes ; mais l'un d'eux reconnaît son ancien curé, et on relâche les voyageurs. A Neuilly, ils manquent de se noyer en traversant la Seine. Saint Vincent avait son idée. Le voici enfin à Saint-Germain : il va trouver la Reine, la sup-

plie durant une heure de renvoyer Mazarin, ce qui ramènera la paix, assure-t-il ; de là il se fait introduire chez Mazarin lui-même, insiste vivement pour qu'il s'en aille. Rien n'y fera. Le 17 janvier, saint Vincent quitte Saint-Germain.

Il entreprend alors un voyage dans l'Ouest : Villepreux, Valpuiseaux où il séjourne en attendant des nouvelles de Saint-Lazare que six cents soldats venaient d'envahir et de piller ; il donne des directives pour réparer les dégâts. Le 2 mars il est au Mans, puis à Angers, puis à Saint-Méen ; le voici à Nantes qu'il quitte le 29 avril, gagne Luçon, Richelieu où il trouve un ordre de la Reine le rappelant à Paris ; mais un accès palustre le retient quelques jours à Richelieu. Enfin, le 13 juin il revient à Paris ; à Saint-Lazare, on avait remplacé le pain de froment par des pains d'orge, en attendant le pain d'avoine.

Cette année 1649 s'acheva sans le moindre espoir de paix ; la Fronde durait toujours. Le 18 janvier 1650, Mazarin faisait arrêter Condé ; mais un an plus tard, le cardinal fuyait en Allemagne. Condé redevenait le maître. Le retour de Mazarin fut le signal de nouvelles batailles et de nouveaux marchandages. Saint-Lazare était loin d'être à l'abri ; dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet 1652, son séminaire Saint-Charles fut envahi par des soldats de Condé ; il y eut peu de dégâts. Mais ailleurs la misère devenait chaque jour plus profonde. Saint Vincent, se décida, dans cette lutte entre la Cour et les princes, à jouer le rôle d'intermédiaire en vue de négocier la paix. Il écrivit à Mazarin ; celui-ci s'entêtant, il résolut de s'adresser au Pape ; le 16 août il écrivit à Innocent X, lui décrivit les tristesses de la guerre, le supplia d'intervenir.

Ce fut inutile ; la Fronde touchait à sa fin. Mais le Roi ne jugeait pas à propos de rentrer à Paris ; saint Vincent écrivit à Mazarin pour hâter ce retour, seul capable de ramener la paix dans les esprits et permettre ainsi de relever plus tôt les ruines accumulées. Cette lettre, adroite et mesurée, eut un tout autre résultat : Mazarin, irrité, signifia à saint Vincent qu'il ne faisait plus partie du Conseil de Conscience ; pour un homme autoritaire, égoïste comme Mazarin, ce Monsieur Vincent si humble et pourtant si actif, qui ne souffrait aucune compromission et persévérait sans faiblesse dans sa mission de charité, cet homme loyal était un adversaire redoutable.

Enfin, le 21 octobre, le Roi quittait Saint-Germain pour Paris. Mais cinq années de guerre avaient plongé Paris et sa banlieue dans une pénible détresse.

Décrire celle-ci serait se répéter, puisque les autres provinces secourues par saint Vincent offraient un tableau analogue. Notons qu'à Paris, le nombre de mendiants s'élevait à 100.000 ; sans compter les pauvres honteux. La

mortalité y fut de 10.000 décès par mois au cours de l'été 1652 ; une centaine de malades mouraient chaque jour à l'Hôtel-Dieu ; on entassait les survivants, cinq ou six et plus sur le même lit ; d'autres couchaient sur du foin.

Que dire de la banlieue ! Etampes, Villeneuve-Saint-Georges, Etrechy, Palaiseau, n'étaient que ruines, mourants, cadavres en putréfaction. A Corbeil, les uns ont été vus enfouis la nuit dans des fumiers, comme des bêtes, et s'exposant le jour au soleil pour en recevoir la chaleur, déjà tout remplis et pénétrés de vers auparavant que de mourir... » (1)

Les récoltes étaient pillées, les moissons saccagées. (2) Saint Vincent supplia la Reine d'intervenir : « Les gens « de guerre ne laissent pas de venir à troupes enlever les « blés non seulement dans la plaine de Saint-Denis, com- « me je l'ai vu, mais entre la Chapelle et la Villette qui « qui sont deux villages à un quart de lieu de Paris, où « ils courent sur les propriétaires qui osent en approcher « pour faire leur moisson. Je supplie très humblement Vo- « tre Majesté, Madame, que je lui donne cet avis, pour ce « qu'elle m'a fait l'honneur de me dire que le Roi n'a pas « défendu que ceux qui ont semé les terres en retirent « les fruits ».

Louise-Marie de Gonzague, Reine de Pologne, envoya 12.000 livres pour les pauvres. Les dames de la Charité s'employaient à recueillir d'autres secours. On put organiser ainsi à Saint-Lazare une soupe populaire bi-quotidienne ; la maison-mère des Filles de la Charité nourrissait, en juin 1652, 1.500 pauvres honteux et 800 réfugiés ; les Sœurs de la paroisse Saint-Paul avaient à leur charge 5.000 pauvres et de 60 à 80 malades. Ailleurs, autour des Sœurs de la Confrérie, c'était la même affluence de malheureux.

Saint Vincent veilla, ici encore, à la préservation des jeunes filles et des femmes ; il en logea et en nourrit cent dans une maison du faubourg Saint-Denis ; d'autres furent réparties en de semblables demeures, où les réfugiées travaillaient à filer, ce qui leur permettait de mettre quelque argent de côté.

Un immense courant de charité entraîna les privilégiés à se pencher sur les plaies de l'infortune. Ainsi fut institué le *Magasin Charitable* qui permit de distribuer, selon les besoins des campagnes, les vêtements, nourriture, médicaments, outils ; on alerta des chirurgiens, des fossoyeurs. Les prêtres de la Mission furent au premier rang de cette vaste entreprise ; les conditions déplorables de santé dans lesquelles ils devaient travailler firent des ravages parmi

(1) *Estat sommaire des misères de la campagne et besoins des pauvres aux environs de Paris, des 20, 22, 24 et 25 octobre 1652, in-8o p. 3.*

(2) Saint Lazare notamment fut particulièrement éprouvé.

eux ; presque tous tombèrent malades, nombreux furent ceux qui succombèrent. Le 25 octobre 1652, saint Vincent écrivait avec tristesse : « Nous n'avons plus personne pour envoyer à la campagne assister les paroisses abandonnées. »

Il réussit pourtant à maintenir ses Missionnaires à Lagny et dans la région d'Etampes ; ici les Filles de la Charité s'employaient depuis plusieurs mois à soigner les pauvres ; l'une d'elles entreprit, nous l'avons vu, de créer un orphelinat.

Peu à peu, les plaies de la guerre se refermaient. Les louanges montaient vers Saint-Lazare ; mais dans les murs de sa maison, saint Vincent, jamais satisfait de lui-même, priait pour que, dans l'avenir, on fasse mieux encore.

CONCLUSION

Dans la nuit du 26 au 27 septembre 1660, à quatre heures et demie, assis dans son fauteuil devant un pauvre feu de bois, un vieux prêtre mourait à Saint-Lazare.

Ce XVII^e siècle, si grand sur certains points, décevant sur bien d'autres, aura du moins possédé, en Monsieur Vincent, un authentique grand homme. Avec sa verve toujours égale, son bon sens et sa volonté tenace de gascon, il laissait en mourant un nom incomparablement glorieux dont la France peut s'enorgueillir.

Nous avons essayé, au cours de cette étude de montrer l'humble artisan de charité penché sur son travail ; lorsque la mort s'en est saisi, à l'âge de quatre vingts ans, il tenait encore son outil dans la main ; si le génie ne connaît pas l'âge de la retraite, il ignore également l'oubli : « le chef-d'œuvre de l'homme, a dit Goethe, c'est de durer ». Le « chef-d'œuvre » de Vincent de Paul n'est pas d'avoir laissé son nom à l'un des plus petits villages des Landes, à l'une des plus petites rues de Paris et à une « division » de la Salpêtrière ; non, son chef-d'œuvre, c'est d'avoir laissé à la postérité, aux médecins, à l'Assistance Publique, à ceux qui luttent contre la misère, la douleur et la mort, son image si pure de devancier, de précurseur.

Reprenons un à un les points de notre étude : chacun nous donne sa réponse à la plupart des grands problèmes actuels :

I. — La réforme hospitalière.

Il est inutile d'insister sur le travail gigantesque accompli par saint Vincent pour réformer les hôpitaux de son époque, les agrandir, les multiplier ; la création de l'Hôpital Général (1656), étape capitale dans l'histoire de l'assistance hospitalière, est en grande partie son œuvre. Rappelons l'aide morale et matérielle considérable apportée par les Dames de la Charité à l'Hôtel-Dieu de Paris et dans bien d'autres établissements, tant à Paris qu'en province.

Les hospices de vieillards, les hôpitaux militaires bénéficièrent maintes fois d'un semblable concours.

II. — Les asiles d'aliénés.

C'était déjà un grand progrès de distinguer, comme le fit Vincent, les insensés proprement dit des pervers. Faci-

litant l'internement des aliénés, et dans quelles conditions d'hygiène et d'humanité ! il apparaît de plus comme un précurseur de Pinel.

III. — Les crèches, les Enfants-assistés, les orphelinats.

C'est peut-être dans le domaine de l'assistance aux enfants trouvés que l'œuvre de saint Vincent eut les plus magnifiques résultats. Ces nouveaux-nés, abandonnés par leur mère dans quelque rue obscure, ou au sortir de l'Hôtel-Dieu, ne trouvaient jusque-là que l'infâme marâtre de la Couche. Mais ces petits êtres destinés à la mort, ou bien livrés aux vices, ou vendus aux mendiants, voici qu'ils trouvent en ce pauvre prêtre un père qui n'est que dévouement et sourire, en ces Sœurs autant de mères pleines de douceur, qui ne négligent rien, sinon de compter les heures passées auprès de leurs **berceaux**.

Ces enfants trouveront en grandissant, et toujours grâce à saint Vincent, des ateliers et des fermes où ils apprendront un métier, des familles où l'on aura besoin de serviteurs consciencieux.

Que dire des orphelins, recueillis dans les villages où la guerre est passée, et que de calmes maisons abriteront désormais, les préparant dans le travail aux responsabilités de demain.

IV. — Les maisons de correction.

A une époque où ces trois mots ont fait couler tant d'encre, il n'est peut-être pas inutile de regarder vers le passé, d'étudier les méthodes simples du supérieur de Saint-Lazare, basées sur la piété, l'isolement et le travail ; combien de débauchés, de criminels en germe, sous cette direction paternelle mais ferme, ont enfin prononcé les paroles du repentir ! Combien en sont sortis, guéris de leurs erreurs ! La maison de correction de Saint-Lazare n'était pas un de ces affreux cachots où les microbes du vice exaltent leur virulence ; c'était vraiment une « clinique des maladies morales » avec tout ce que ce mot peut évoquer de propreté, de calme et d'espérance.

V. — L'assistance aux filles de débauche repenties.

S'il est une misère de tous les temps, c'est bien celle que l'on a pu appeler la « contrebande de l'amour ». Combien

de ces malheureuses, engagées dans la triste voie de la débauche, n'en peuvent plus sortir, enchaînées par la faim autant que par la tyrannique tutelle acceptée un jour. Mais la Charité n'ignore aucun bas-fond ; Vincent s'est penché, sans haut-le-cœur, sur celles qui voulaient s'arracher de l'ornière, et leur permit de respirer de nouveau un air plus pur.

VI. — Les œuvres de protection de la jeune fille.

Guérir est bien ; prévenir est mieux ; protéger les jeunes filles des dangereuses promiscuités, notamment lors des guerres, les soustraire à tout ce que la faim et la misère peuvent entraîner, fut un de ses soucis. La nouveauté de ses réalisations dans ce domaine est un fait qu'il importait de signaler.

VII. — Les infirmières.

Aujourd'hui, les écoles d'infirmières se multiplient ; infirmières hospitalières au chevet des malades à l'hôpital, infirmières visiteuses dans les taudis, poursuivent leur idéal de charité. Nous avons dit les services rendus dans les hôpitaux par les Filles de la Charité ; mais le véritable mérite de saint Vincent, c'est d'avoir créé les infirmières visiteuses, d'avoir compris qu'une lacune devait être comblée : le soin des malades à domicile. Ses entretiens aux Sœurs sont, en quelque sorte, les premiers cours d'infirmières que l'on ait professés jusque-là. De nos jours, les Filles de la Charité continuent, comme au temps de leur fondateur, de parcourir les rues et les ruelles, pour porter où l'on souffre le concours désintéressé de leur bonté et de leur compétence.

VIII. — Assistance médicale gratuite, soupes populaires, bureaux de bienfaisance, domiciles de secours, placement familial des tout-petits.

Ces mots que l'on croirait extraits des lois les plus modernes, ne viennent-ils pas à l'esprit lorsque l'on considère l'œuvre accomplie par saint Vincent, ses Missionnaires, ses Dames et ses Filles de la Charité ? Saint Vincent payant l'apothicaire et le médecin — ou le chirurgien, qu'il envoie aux malades indigents, qu'est-ce sinon de l'assistance médicale gratuite ? Les distributions de repas aux portes de ses diverses maisons pour les miséreux, n'est-ce pas là l'ébauche des soupes populaires de nos jours ?

Distribuer de l'argent, des habits, des outils à ceux qui en manquent, n'est-ce pas faire de Saint-Lazare un immense bureau de bienfaisance ? Renvoyer en province les mendiants qui ont dans leur pays natal un asile pour les recevoir, n'est-ce pas les diriger vers leur domicile de secours ? Placer des nourrissons dans des familles recommandables, et les faire visiter fréquemment par ses Dames et ses Filles de la Charité, n'est-ce pas analogue à l'actuel « placement familial des tout-petits » et ses inspectrices d'hygiène ?

IX. — La lutte contre la mendicité et le chômage.

Ce ne sont pas là des plaies récentes ; nous avons dit la particulière acuité de ces problèmes au XVII^e siècle. Nous avons vu aussi comment saint Vincent s'efforça de les résoudre, avec quelle autorité il sut réaliser des ateliers capables d'occuper les chômeurs et, par leur travail, permettre à l'œuvre de subvenir en partie à ses besoins.

X. — Prophylaxie des maladies.

Saint Vincent fut, en son temps, un hygiéniste de premier plan ; il essaya d'organiser le dépistage des malades, en particulier lors des épidémies, la désinfection — hélas, illusoire ! des locaux contaminés, l'ensevelissement des morts ; il sut exiger des autorités les réformes urgentes que l'état lamentable des prisons exigeait.

XI. — Secours d'urgence.

Dans la dernière partie de notre étude, nous avons signalé les secours qu'il fournit aux inondés, aux exilés, aux victimes des guerres ; ses Lazaristes, ses Filles de la Charité se dépensèrent sans compter pour le soin des malades, civils et militaires, et des blessés.

XII. — L'œuvre de saint Vincent hors de France.

Est-il besoin d'insister sur l'œuvre que saint Vincent permit d'accomplir hors de France, dans ces pays lointains, Pologne, Italie, Grande Bretagne, Madagascar, Afrique du Nord, que Saint-Lazare, phare de la Charité, ba-

layait de son rayonnement ? Prélude à ces missions catholiques d'aujourd'hui qui, sans intrigues ni tapage, poursuivent patiemment leur œuvre de miséricorde.

On reste confondu devant la multiplicité de ces œuvres et les résultats obtenus ; les paroles manquent qui voudraient exprimer notre admiration. « C'est sa gloire unique entre tous les grands hommes, a dit de lui un orateur de talent (1), que la Bienfaisance ne puisse rien concevoir et rien tenter qu'il n'ait d'avance et en quelque façon embrassé dans l'immensité de ses initiatives. On dirait qu'il a atteint les limites mêmes de la charité et que l'homme désormais ne saurait aller au-delà ».

Vu :

Le Doyen de la Faculté de Médecine,

Professeur TIFFENEAU.

Vu et Permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

ROUSSY.

(1) *Panégrique de saint Vincent de Paul et discours divers*, par l'abbé Ch. De Place, Paris, A. Le Clère, 1857, in 8°, p. 100.

BIBLIOGRAPHIE

- ABELLY (Louis) : *La vie du Vénérable Serviteur de Dieu Vincent de Paul*. Paris, F. Lambert 1664, 3 t. in-4°.
- ALIX (Hélène et Roland) : *Saint Vincent de Paul*. Pages choisies. Introduction de P. Coste. (Les Classiques Catholiques). Paris, F. Sorlot, 1933, 1 vol. in-12.
- ARGENSON (Comte René de Voyer d') : *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*. Ed. H. Beauchet-Filleau. Marseille, imp. Saint-Léon 1900, in-8°.
- BOUGAUD (Mgr Louis-Emile) : *Histoire de Saint Vincent de Paul*. Paris, Poussielgue, 1889, 2 vol. in-8°.
- CHAMPION (Maurice) : *Les inondations en France depuis le VI^e siècle jusqu'à nos jours*. Paris, V. Delmond, 1658-1664, 6 vol. in-8°.
- COLLET (Pierre) : *La vie de saint Vincent de Paul*. Nancy, imp. A. Leseure, 1758, 2 vol. in-4°.
- COSTE (Pierre) : *Saint Vincent de Paul. Correspondances, Entretiens, Documents*. Paris, Gabalda, 1920-1925, 14 vol. in-4°.
Monsieur Vincent. Paris, Desclée de Brouwer, 1932.
Les détenus de Saint-Lazare au XVII^e et XVIII^e siècle, in Revue des Etudes historiques (juillet-septembre 1926).
- COYECQUE : *L'Hôtel-Dieu au Moyen-Age*. Paris, 1889.
- CROUZON (Octave) : *Discours d'ouverture*, in *Presse Médicale*, 1^{er} décembre 1937.
- DELAUNAY (D^r) : *Le monde médical au XVIII^e siècle*. Paris, Librairie médicale et scientifique, 1906.
- FROIDEVAUX (Henri) : *Les Lazaristes à Madagascar au XVII^e siècle*. Paris, Poussielgue, 1903.
- GLEIZES (R.) : *Jean Le Vacher, vicaire apostolique et consul de France à Tunis et Alger. 1619-1683*. Paris, Gabalda, 1914.
- LAIGNEL-LAVASTINE & J. VIE : *La vie médicale de saint Vincent de Paul*, in *Revue des Etudes Historiques*. 1930, p. 129-136.
- LALLEMAND (Léon) : *Un chapitre de l'histoire des Enfants trouvés. La maison de la Couche à Paris*. Paris, Champion, 1885, in-8°.
- LAVEDAN Henri : *Monsieur Vincent, aumônier des galères*. Paris, Plon, 1928.
- MICHELET (Jules) : *Histoire de France au XVII^e siècle*. Paris, Hachette, 1857-1862. 4 vol. in-8°.
- MONNIER (Alexandre) : *Histoire de l'assistance publique*. Paris, Guillaumin & Cie, 1857.
- NUTTING ET DOCK : *History of Nursing*. New-York, Putnam and Sons, 1907.
- PAULTRE (Christian) : *De la répression de la mendicité et du vagabondage en France sous l'ancien régime*. Paris, Larose et Tenin, 1906, in-8°.
- PLACE (Ch. de) : *Panégyrique de Saint Vincent de Paul et discours divers*. Paris, A. Le Clère, 1857, in-8°.
- ROGER (Jules) : *La vie médicale d'autrefois*.
- SEWALL-GARDNER (Mary) : *L'infirmière visiteuse*. Paris, Presses universitaires de France, 1926.
- VIE (Jacques) : *Les aliénés et les correctionnaires à Saint-Lazare au XVII^e et au XVIII^e siècle*. Paris, Félix Alcan, 1930.
- X... : *Histoire de la Mission fondée à Madagascar par Saint Vincent de Paul*. Paris, 1895, in-4°.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

La Faculté de Médecine de Paris au XVII ^e siècle	9
Guy Patin et Théophraste Renaudot	11
Médecins contre Chirurgiens	12
Les hôpitaux	13
La « peste »	13

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME

Sa vie	17
Portrait physique et moral ..	22
L'homme d'action	23
Notes psychologiques sur Saint Vincent	24
Ses maladies et sa mort	26
La correspondance de Saint Vincent	29
Les « Entretiens »	29
Saint Vincent et la médecine	31

CHAPITRE II

LES RÉALISATIONS DE SAINT VINCENT DE PAUL

CONGRÉGATION DE LA MISSION	39
Saint-Lazare	39
En province	42
En Italie	42
Aux Iles Britanniques ..	43
En Pologne	43
A Madagascar	44
CONFRÉRIE DES DAMES DE LA CHARITÉ	46
Quelques lignes d'Histoire	46
Chatillon-les-Dombes	47
Extension des Confréries de la Charité	50
Louise de Marillac	50
Etat des Charités à la mort de Saint Vincent	53
LES FILLES DE LA CHARITÉ.	54
Les débuts ..	54
A Paris	55
Les Filles de la Charité hors de Paris	57
Les Filles de la Charité en Pologne	59
LES DAMES DE LA CHARITÉ DE L'HOTEL-DIEU	60
LES ENFANTS-TRouvÉS	62
LES ORPHELINATS.....	66
LES PRISONNIERS.....	67

LES CORRECTIONNAIRES ET LES ALIÉNÉS	
A SAINT-LAZARE.....	68
Les correctionnaires.....	68
Les aliénés.....	70
LES PETITES MAISONS	73
LES FILLES DE MAUVAISE VIE	73
LES MENDIANTS	75
LES GALÉRIENS	82
A Paris	82
A Marseille	83
L'ASSISTANCE AUX ESCLAVES DE BARBARIE.	84
LES CALAMITÉS PUBLIQUES.....	87
Secours aux inondés	87
Secours aux exilés.....	88
Assistance aux provinces envahies :	
Lorraine	89
Picardie et Champagne.....	93
Ile-de-France	100
Conclusions	105
Bibliographie	110

